

@

Jean du PLAN CARPIN

**RELATION
DU VOYAGE
EN TARTARIE**

Relation du voyage en Tartarie

à partir de :

VOYAGES

de Benjamin de Tudelle, de **Jean du Plan Carpin**, du frère Ascelin, de Guillaume de Rubruquis ¹

publiés par Pierre BERGERON (~1580-1657)

Édition utilisée : Imprimerie de Béthune, Paris, 1830.

Disponible [ici](#) sur le site archive.org.

et de :

RELATION DES MONGOLS OU TARTARES

par le frère **Jean du Plan de Carpin**

précédée d'une

Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier.

par Marie-Armand d'AVEZAC (1798-1875)

Librairies Arthus-Bertrand et Dondey-Dupré, Paris, 1838.

Disponible [ici](#) sur le site google,

ou : *Recueil de voyages et de mémoires* de la Société de Géographie, disponible [ici](#) sur le site archive.org.

Jean du Plan Carpin (~1182-~1252), religieux franciscain, fut, en 1245-1247, envoyé en qualité de légat apostolique et d'ambassadeur de la part du pape Innocent IV, vers les Tartares et autres peuples orientaux.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
décembre 2012

¹ Le [voyage de Guillaume de Rubruquis](#) est dans la bibliothèque *Chine ancienne*.

Relation du voyage en Tartarie

Note Chineancienne :

Le domaine public possède notamment, sur le voyage en Tartarie de Jean du Plan de Carpin, deux excellents travaux, détaillés à la page précédente :

- La traduction en français de la relation du voyage, par Pierre Bergeron.
- Une notice sur le voyage du franciscain, accompagnée du texte en latin de la relation du voyage, et préparée par Marie-Armand d'Avezac.

Il était exclu de publier le texte en latin. Il était évidemment dommage de négliger pour autant la notice de M.-A. d'Avezac.

Nous présentons donc ici la traduction de P. Bergeron, précédée de la notice de M.-A. d'Avezac : celle-ci a toutefois été allégée des commentaires sur le recueil du texte en latin (pages 48-55), puisqu'il n'était pas présenté, ainsi que de notes en latin et de nombreuses notes et références très érudites ; d'autre part, les références de la notice vers la relation en latin ont été remplacées par des liens hypertextes vers la relation en français de P. Bergeron.

Le lecteur désirant retrouver l'intégralité des textes pourra se référer aux pages internet précisées ci-dessus.

Relation du voyage en Tartarie

TABLE DES MATIÈRES

Notice

[de M.-A. d'Avezac] sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier.

Relation de voyage

Avertissement de P. Bergeron — Préface de Jean du Plan Carpin

Chapitres :

- I. — Frère Jean du Plan Carpin part d'Italie avec ses compagnons et arrive en Russie, où commence le pays des Tartares.
- II. — De quelle manière ils furent reçus par les Tartares.
- III. — De leur réception par le prince Bathy.
- IV. — Après avoir quitté Bathy ils passent par le pays des Comans et des Cangites.
- V. — Ils arrivent à la première horde de celui qui devait être élu empereur.
- VI. — Leur arrivée à la cour de Cuyné, désigné empereur.
- VII. — Quelle fut la réception que Cuyné fit aux religieux.
- VIII. — Comment Cuyné fut élu solennellement empereur.
- IX. — De la solennité observée à son couronnement.
- X. — Des divers noms du cham et de ses princes et armées.
- XI. — De l'âge et mœurs de Cuyné et de son sceau impérial.
- XII. — L'accès que les religieux ambassadeurs eurent auprès de l'empereur.
- XIII. — Comment l'empereur et sa mère se séparèrent en divers lieux et de la mort de Jeroslaus, duc de Russie.
- XIV. — Les religieux présentent leurs lettres à l'empereur, et en ont réponse.
- XV. — Comment ces religieux furent congédiés.
- XVI. — Du retour des religieux.

Articles :

- I. Du pays des Tartares, où il est situé, sous quel climat, et quel air on y respire.
- II. Qualité des Tartares, de leurs mariages, vêtements et habitations.
- III. De leur religion, cérémonies, de ce qu'ils pensent être péché, de leurs divinations, funérailles et purifications.
- IV. De leurs coutumes bonnes ou mauvaises, et des viandes dont ils mangent.
- V. De l'empire et seigneurie des Tartares.
- VI. De la conduite des Tartares dans leurs guerres.
- VII. Des pays et nations qu'ils ont soumis à leur domination.
- VIII. Le moyen de leur résister et de leur faire la guerre.

NOTICE

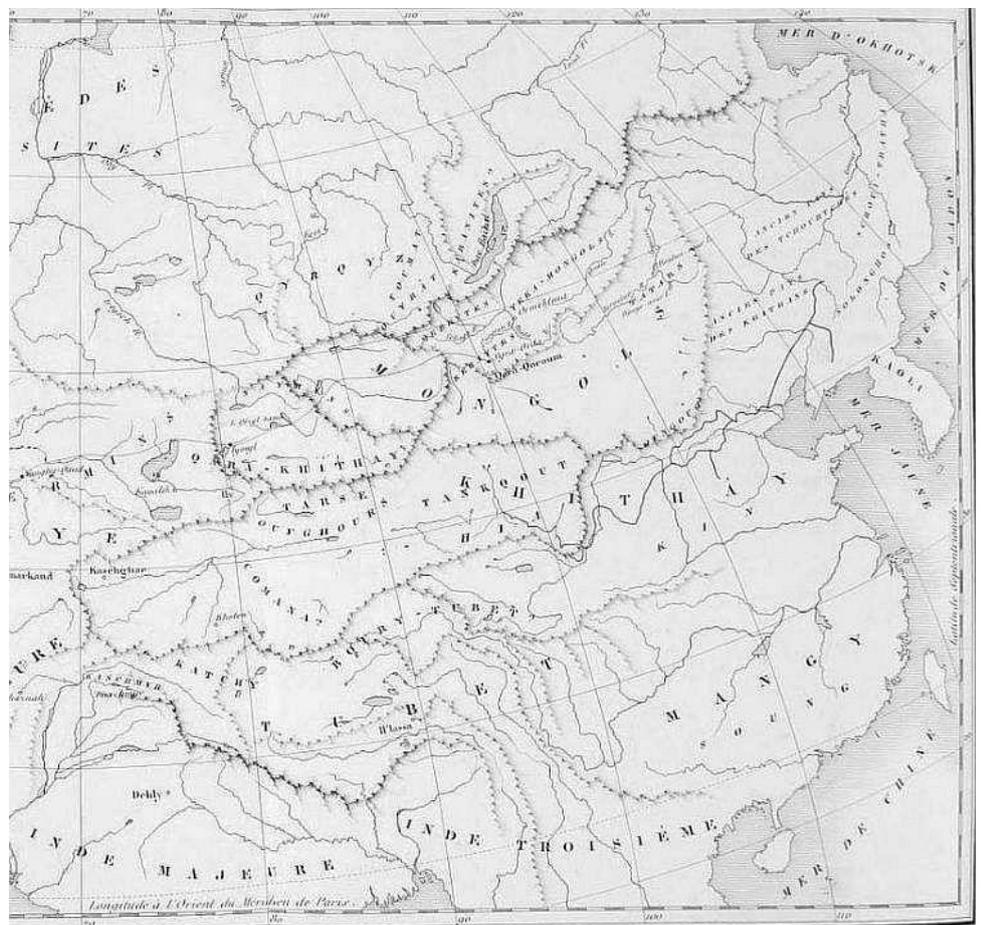
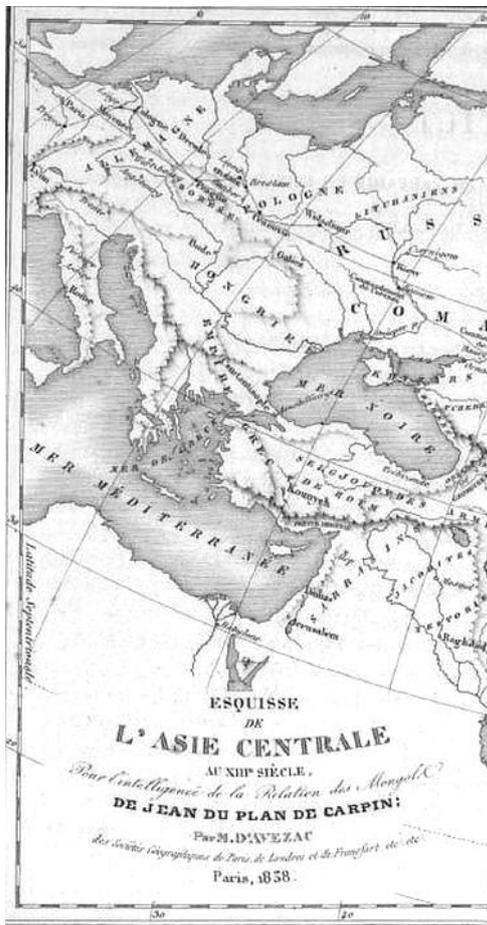
sur les anciens voyages
de Tartarie en général,

et sur celui de
JEAN DU PLAN DE CARPIN
en particulier

Relation du voyage en Tartarie

Il nous a paru indispensable de joindre à cette notice une carte de l'Asie centrale présentant à la fois un tracé approximatif de la route de Jean du Plan de Carpin et l'indication des contrées mentionnées dans son récit. Un but aussi restreint n'exigeait pas la discussion critique des éléments susceptibles de fournir les bases d'une carte nouvelle : il suffisait de prendre une des cartes déjà dressées qu'on peut présumer les moins défectueuses pour en reproduire le trait et y adapter la nomenclature de notre auteur : c'est à cela que nous avons borné notre tâche, et nous avons, pour cet objet, donné la préférence à la *Carte générale d'Asie* de l'atlas de Brué, corrigée par Picquet d'après la grande *Carte de l'Asie centrale*, en quatre feuilles, de Klaproth, sans nous interdire toutefois d'y rectifier, au besoin, quelques inexactitudes de détail.

Nous n'avons point eu de prétentions plus élevées en rédigeant le tracé ci-joint.



[c.a. : on pourra aussi s'intéresser, sur le site de David Rumsey, à la seconde partie de la carte d'Asie, de [d'Anville](#), contenant la Chine et partie de la Tartarie.]

Relation du voyage en Tartarie

@

^{pn.003} Le voyage en Tartarie, du frère Jean du Plan de Carpin, dont il n'a point encore été publié d'édition complète, mérite d'être connu dans son entier. Il ouvre la série des relations de même nature que le XIII^e siècle nous a léguées : curieuse collection, non encore liée en un seul faisceau, où près de notre voyageur viendraient figurer tour à tour Simon de Saint-Quentin, Guillaume de Rubruk, le célèbre Marc Polo de Venise, Ricold de Monte-Croce, et les deux Hayton d'Arménie ; puis, au XIV^e siècle, Jean de Monte-Corvino, Oderic de Frioul, Jean de Cor archevêque de Solthânyeh, Jourdain de Séverac, Pascal de Victoria, Balducci Pegolotti, Jean de Marignoli, et le trop fameux Mandeville. Après eux il y aurait à franchir un demi-siècle tout entier pour retrouver encore quelques voyageurs à leur adjoindre, tels que Clavijo et Schiltperger. Nous ne parlons point de ceux qui n'ont pas laissé de relations écrites, ou dont les relations se sont perdues.

Plusieurs de ces anciennes relations de Tartarie ont souvent été réunies en collections plus ou moins étendues, plus ^{pn.004} ou moins intéressantes par le nombre ou le choix des morceaux colligés.

Nous pourrions citer en première ligne le recueil français manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Paris sous le numéro 8392 ; magnifique volume très grand in-folio, sur vélin, orné d'un grand nombre de belles miniatures, et qui contient successivement les relations de Marc Polo, d'Oderic de Frioul, de Guillaume de Boldensel, de l'archevêque de Solthânyeh, de Mandeville, de Hayton, et de Ricold. La Bibliothèque de Berne, dont les manuscrits sont inventoriés et décrits avec tant de soin dans l'excellent catalogue de Sinner, possède un volume in-folio, sur parchemin, écrit au XIV^e siècle, numéroté 125, et provenant de la bibliothèque de Bongars, où se trouve reproduit, au moins en grande partie, le manuscrit parisien que nous venons de signaler, puisqu'on y voit pareillement, avec une légère permutation

Relation du voyage en Tartarie

dans l'ordre des pièces, Marc Polo, Mandeville, Oderic, Boldensel, Hayton, et enfin Ricold.

Une autre collection à peu près semblable existe à la Bibliothèque Royale de Paris sous le numéro 7500 C, manuscrit français in-folio : elle comprend les relations de Hayton, de Ricold, d'Oderic, de Boldensel, et enfin de l'archevêque de Solthânyeh. Un autre recueil manuscrit, dont le contenu est conforme à celui-ci, se conserve à Londres dans la Bibliothèque Cottonienne, sous la quote *Otho D II*, ainsi qu'on le voit au Catalogue de Smith et dans le Rapport de la ^{pn.005} commission chargée d'inspecter cette bibliothèque après l'incendie de 1731.

Le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du chapitre métropolitain de Mayence, publié par De-Guden, nous signale un volume numéroté 52 qui contient, en latin, les relations de Marc Polo, d'Oderic, de Ricold, et de Boldensel.

Nous n'avons point la prétention de rechercher et d'indiquer ici tous les recueils manuscrits de même nature qu'il serait possible de découvrir dans les grandes bibliothèques de l'Europe ; nous nous bornons à quelques exemples.

Parmi les collections éditées, la première que nous ayons à mentionner est celle qui a été imprimée à Paris en 1529, pour le libraire Jean Saint-Denys, en un volume petit in-folio de 82 feuillets, caractères gothiques, avec quelques figures en bois, sous ce titre : *Lhystore merveilleuse plaisante et recreative du grand empereur de Tartarie seigneur des Tartres nommé le grand Can, etc.* ; édition curieuse, assez rare, et trop peu connue des bibliographes. C'est la reproduction pure et simple du manuscrit 7500 C de la Bibliothèque Royale de Paris.

Simon Grynaeus, Giambattista Ramusio, Reinier ^{pn.006} Reinecke, Richard Hakluyt, Samuel Purchas, Pierre Bergeron, Pierre Van der Aa, donnèrent place, dans leurs recueils, à plusieurs des relations dont nous avons plus haut déroulé la série, mais jamais encore on ne les a toutes rassemblées ; et même (soit dit sans porter aucune atteinte au

Relation du voyage en Tartarie

mérite des recherches de Bergeron ¹, de Mosheim, de Sprengel, de Forster, de Graberg de Hemsö, de ^{pn.007} Malte-Brun, et de Baldelli), les historiens ou géographes qui ont énuméré ces anciennes relations de Tartarie n'en ont point formé un catalogue complet qui pût servir de guide aux collecteurs à venir.

Bergeron était fort préoccupé de l'utilité qu'il y aurait à réunir en un seul corps tous ces voyageurs qui ont parlé des Tartares depuis leurs premières conquêtes jusqu'à Tamerlan et ses successeurs ; il le dit dans son *Traité de la Navigation* ², il y revient dans son *Traité des Tartares* ³ : il voudrait qu'on fît un volume de toutes ces diverses relations tartaresques, et il espère que ce sera l'œuvre de quelque curieux Ramusio français qui enchérira par dessus la diligence, la recherche et le travail des Italiens, Anglais et Hollandais, voire même des Français qui s'en étaient jusqu'alors occupés.

Ce vœu n'a point encore été rempli : une première condition pour l'accomplir d'une façon convenable, c'est de posséder des textes aussi parfaits que possible des diverses pièces que l'on veut rassembler. Peut-être, en nous réservant de traiter tout à l'heure d'une manière spéciale de la relation de Jean du Plan de Carpin, pouvons-nous espérer que nous ne ferons point chose oiseuse en passant ici en revue les sources où il conviendrait de puiser les éléments ^{pn.008} du recueil où notre auteur occuperait la première place, sinon dans l'ordre d'importance, au moins dans l'ordre chronologique.

Immédiatement après lui devrait marcher Simon de Saint-Quentin, religieux dominicain, narrateur de l'ambassade envoyée par Innocent IV vers le nouyân Batchou qui commandait les armées tartares en Perse : nous aurons, plus loin, à dire un mot de cette ambassade en parlant de Jean du Plan de Carpin. Le frère Simon avait écrit une relation de son voyage, et l'on peut juger de l'intérêt de son livre par les extraits étendus

¹ *Relation des Voyages en Tartarie de Fr. Guillaume de Rubruquis, Fr. Jean du Plan Carpin, Fr. Ascelin et autres religieux de S. François et S. Dominique* ; in-8°, Paris 1634.

² *Traité de la Navigation et des Voyages de découverte et conquête modernes, et principalement des Français*, dans le premier volume du recueil de Van der Aa : pp. 52, 53.

³ *Traicté des Tartares*, Paris, 1634, p. 99.

Relation du voyage en Tartarie

qu'en a donnés le frère Vincent de Beauvais, religieux du même ordre et auteur contemporain, dans son *Speculum historiale*, où il se trouve dix-neuf chapitres expressément désignés comme pris *ex libello fratris Simonis*, sans en compter un plus grand nombre dont la source ne se trouve pas indiquée d'une manière aussi précise. Reinier Reinecke les a tous insérés dans son *Historia orientalis*, avec plusieurs autres chapitres du *Speculum historiale* dont l'origine est différente. Mais Hakluyt n'a reproduit que ceux qui sont intitulés du nom du frère Simon et confondus en une seule série avec ceux que le même compilateur a empruntés de la relation de Jean du Plan de Carpin. Cette fusion se retrouve dans toutes les éditions ^{pn.009} qui ont été publiées de la narration de Simon de Saint-Quentin, ce qui nous dispense de placer ici une notice de ces diverses éditions, que nous aurons à faire connaître plus tard. Quant au récit original, il est resté inédit et inconnu ; un moment nous avons cru le tenir en nos mains, trompé que nous étions par le titre d'une copie manuscrite comprise sous le numéro 686 dans la collection de Dupuy, et qui ne présente en réalité que l'abrégé de Vincent de Beauvais : puissent les recherches des jeunes diplomates qui explorent avec un zèle si digne d'éloges les richesses cachées des grandes bibliothèques de l'Europe, découvrir quelque copie entière de l'intéressant écrit du frère Simon !

Guillaume de Rubruk, cordelier, envoyé de saint Louis chez les Tartares en 1253, doit prendre place ensuite. Le texte original de sa relation, publié en 1598 dans le recueil de Hakluyt, avait été tiré d'un manuscrit incomplet appartenant au lord Lumley ; Purchas avait eu entre les mains la relation entière, fournie par un manuscrit du Bennet College de Cambridge, mais il n'en avait publié qu'une version anglaise. L'édition de la Société de Géographie ¹, préparée par MM. Francisque Michel et Wright d'après divers manuscrits de Londres, Cambridge et Leyde, est la seule qui donne le texte original complet de cette curieuse relation.

Bergeron attribue un *Traité des Tartares et Sarrasins* à ^{pn.010} Guillaume de Tripoli, dominicain du couvent d'Acre, que nous n'avons

¹ Elle est comprise au tome IV du *Recueil de Voyages et de Mémoires*, pp. 205 à 291.

Relation du voyage en Tartarie

cependant point inscrit sur notre liste : il est certain que ce bon moine fut envoyé en 1271, ainsi que Nicolas de Vicence, par le pape Grégoire X, vers le qâân des Tartares, en compagnie de Marc Polo de Venise. Il avait précédemment adressé à ce pontife, lorsqu'il n'était encore qu'archidiacre de Liège et légat de Syrie, un écrit latin de *Statu Sarracenorum et Machometo pseudo-propheta eorum, et de ipsius gente et eorum lege* ; il en existe à la Bibliothèque Royale de Paris deux exemplaires manuscrits, dont l'un est compris dans un volume petit in-quarto, écrit sur parchemin au XIVE siècle, et portant le numéro 5510 ; il commence au folio 90 et finit au folio 108 verso ; à la suite est tracé, au recto du feuillet 109, un planisphère plus grossièrement esquissé encore que les informes délinéations des cosmographes arabes. L'autre exemplaire, orné d'un titre beaucoup plus étendu occupe trente-deux feuillets dans un volume in-octavo écrit sur vélin au XIVE siècle, et qui porte le numéro 7470. La Bibliothèque de Berne possède une version française de cette relation, décrite avec beaucoup de soin dans le catalogue de Sinner, sous ce titre : *Guillaume Triple du couvent d'Acre, de l'Estat des Sarrasins et de Mahomet*, manuscrit du XIVE siècle, in-folio, sur papier, numéroté 280, et ayant appartenu à ^{pn.011} Bongars. André Du Chesne a donné en 1641 un extrait du texte latin, d'après un manuscrit appartenant alors à M. Habert de Monmort, maître des requêtes. Ce livre de Guillaume de Tripoli ne peut aucunement être compté parmi les relations de Tartarie ; le pieux missionnaire n'osa même pénétrer dans ce pays : arrivé en Arménie, il fut effrayé de l'invasion imminente du sultan Bibars ; et remettant à Maffeo et Nicolo Poli les lettres du Saint Père pour le grand khan, il revint à Acre avec Nicolas de Vicence, en compagnie du grand-maître des Templiers.

La relation de Marc Polo est assez connue, elle a été l'objet de dissertations et de commentaires assez renommés pour qu'il ne soit aucunement besoin de rappeler ici les manuscrits qui en existent et les nombreuses éditions qui en ont été données dans les diverses langues de l'Europe : nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à l'excellente notice que M. Walckenaer en a insérée dans ses *Vies de*

Relation du voyage en Tartarie

plusieurs personnages célèbres des temps anciens et modernes. Il nous suffit d'énoncer que le texte français publié par la Société de Géographie, dans le premier volume de son *Recueil de Voyages et de Mémoires*, d'après le manuscrit 7367 de la Bibliothèque Royale de Paris, est le plus complet que l'on possède, puisqu'il renferme plusieurs chapitres jusqu'alors inédits. Le comte Baldelli-Boni, qui a exécuté sur le célèbre voyageur un travail si étendu, pense que ^{pn.012} la rédaction originale a dû être faite en français, et il apporte pour preuve de la nouveauté relative des versions italiennes, diverses circonstances caractéristiques qui ne permettent plus de douter de l'antériorité d'un texte français quelquefois mal compris par un traducteur ignare qui a pris, par exemple, des *cheveux* pour des chevaux, de la *boue* pour des bœufs, *très* pour trois, l'adverbe *jadis* pour un nom propre ; qui a transcrit littéralement quelques mots français, comme *sel*, *lièvre*, *le roi* ; qui emploie des gallicismes tels que *quattroventi*, *molto acqua*, *al tratto* et qui enfin, rapportant l'explication européenne de certains noms orientaux, répète chaque fois : *che vale à dire in francesca...* Le savant Florentin est du reste porté à croire que le texte publié par la Société de Géographie de Paris étant plus complet qu'aucun autre, est celui qui peut, à meilleur droit, être considéré comme l'original. La même thèse a fait, sous un autre point de vue, l'objet d'un mémoire ^{pn.013} spécial de M. Paulin Pâris, inséré en entier au *Bulletin de la Société de Géographie*, et par extrait seulement dans le recueil de la Société Asiatique, où il est accompagné de quelques notes de Klaproth : l'auteur y établit que le manuscrit 125 de la Bibliothèque de Berne n'est, comme un semblable manuscrit de la Bibliothèque Royale de Paris, qu'une copie de l'exemplaire mentionné dans la préface comme exécuté à Venise pour Charles de France, comte d'Artois, frère de Philippe-le-Bel ; et il conjecture que cet exemplaire vénitien est peut-être le même qui est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Royale sous le numéro 7367, et qui a servi de type à l'édition de la Société de Géographie. Nous partageons d'autant plus volontiers cette opinion, après examen des manuscrits eux-mêmes, qu'elle est encore corroborée à nos yeux par une circonstance particulière : c'est que le

Relation du voyage en Tartarie

manuscrit 7367 provient de l'ancienne bibliothèque des rois de France à Blois, à laquelle il fut restitué sous Louis XII, lors de la réunion des livres rassemblés par Louis de France, duc d'Orléans, son aïeul, lequel possédait celui-ci par suite d'un don fait à monseigneur d'Orléans du vivant de Charles V, ainsi qu'il est constaté par une annotation spéciale au catalogue manuscrit des livres de la Tour du Louvre, dressé en 1373 par Gilles Mallet ; or il est ^{pn.014} naturel de croire que cet exemplaire, qui en 1373 existait déjà dans la *Tour de la Librairie*, était entré dans le trésor de la couronne en 1328, à l'avènement de Philippe de Valois, fils de Charles de France, pour qui cette première copie avait été faite à Venise en août 1307, à la demande de Thibault de Cépoÿ, lieutenant-général de ce prince et de l'impératrice Catherine de Courtenay sa nouvelle épouse, dans leurs domaines prétendus de Constantinople ; tandis que les exemplaires n° 125 de Berne et n° 10270 A de Paris, qui mentionnent cette première copie remise au comte de Valois par Jean de Cépoÿ fils de Thibault, disent aussi que *depuis en a il donné copie a ses amis qui len ont requis*. Un seul manuscrit paraît donc pouvoir être cité comme plus ancien que le n° 7367 de Paris : c'est la minute écrite en 1298 par Rusticien de Pise. Au surplus, nous avons compté en outre, parmi les livres de la Tour du Louvre en 1373, trois exemplaires de la version latine, avec cette simple désignation, *Marcus Paulus* ; l'un d'eux était *couvert de drap d'or, bien escript et enluminé*.

Ricold de Monte-Croce, frère prêcheur florentin, mort à Florence le 31 octobre 1309, avait parcouru l'Orient dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et il en avait laissé une relation latine qui se trouve, suivant De-Guden dans un beau manuscrit in-folio de la bibliothèque du chapitre de Mayence, avec les voyages de Marc Polo, d'Oderic, et de Boldensel. ^{pn.015} Cette relation, restée inédite dans l'original latin, fut traduite en français, en l'année 1351, par le frère Jean le Long d'Ypres, ainsi appelé de sa ville natale, et singulièrement transformé par Antoine du Verdier en *Jean de Longdit*, par suite d'une mauvaise lecture de *Jean le Long dit et né d'Ippre*. Le nom du voyageur est encore plus maltraité que celui de son traducteur, car on le trouve écrit *Bicul, Bieul,*

Relation du voyage en Tartarie

Bieult, Rieult ; M. Coquebert de Montbret l'a même écrit *Lebiail* : cependant les pères Quétif et Échard avaient fait connaître que la relation dont il s'agit était bien celle de Ricold, décrite également sous ce nom par De-Guden et par Sinner qui en a donné un extrait fort étendu. Abel Rémusat a consacré à ce voyageur une notice biographique insérée dans ses *Nouveaux mélanges asiatiques*. Tiraboschi a dit aussi de lui quelques mots dans sa *Storia della Letteratura italiana*. S'il en faut croire Baldelli, le frère Ricold aurait aussi lui-même exécuté une version florentine de sa relation ; toujours est-il qu'une édition de cette rédaction italienne a été imprimée à Florence en 1793 par les soins du frère Vincent Fineschi. La version française se trouve dans les collections manuscrites de Paris, de Berne ^{pn.016} et de Londres, que nous avons déjà signalées, ainsi que dans le recueil imprimé de 1529.

On ne connaissait encore, il y a quinze ans, sous le nom de Hayton, que la relation du prince de Gorigos en Arménie, devenu moine de Prémontré, qui énonce en avoir puisé les matériaux à trois sources distinctes, savoir : pour les temps antérieurs au règne de Mankou-Qâân, dans les historiens tartares ; pour les temps postérieurs à Houlâkou, dans ses propres souvenirs ; et pour les temps intermédiaires, dans les relations qu'avait fait mettre par écrit le roi Hayton Ier, présent à toutes ces choses, et qui aimait à les raconter à ses enfants et petits-enfants. Un récit du voyage de ce monarque à la cour de Mankou-Qâân, en 1254, avait été rédigé par *Kirakos Kaïdzaketsi*, l'une des personnes de sa suite ; ce texte, transcrit en 1616 par le prêtre Jacques, du couvent de Sanahin en Géorgie, a été publié en 1822 à Pétersbourg avec une traduction russe, par le prince arménien Argoutinski, bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque impériale, dans le *Sibirskii Viestnike* de Spaski ; et Klaproth, en 1833, en a publié à son tour avec un commentaire, dans le *Nouveau journal asiatique*, une traduction française faite sur la version russe et corrigée sur l'original arménien par Saint-Martin.

Relation du voyage en Tartarie

Quant à la relation du moine Hayton, écrite en français sous sa dictée par Nicolas Faulcon, qui la traduisit ensuite ^{pn.017} en latin, et la présenta ainsi au pape Clément V, au mois d'août 1307, elle appartient encore, malgré cette date, au XIII^e siècle, puisque les faits qu'elle raconte s'y rapportent pour la plupart. Il en existe, dans la bibliothèque Laurenziana de Florence, un manuscrit intitulé *Flos Ystoriarum terre Orientis*, auquel Andrés dit qu'étaient jointes des cartes dessinées au commencement du XIV^e siècle, assertion répétée par M. Graberg de Hemsö et par nous-même ; mais Baldelli assure qu'il a vérifié ce manuscrit, et qu'il ne l'a trouvé accompagné d'aucun texte. Cette version latine, dont la Bibliothèque Royale de Paris possède quatre manuscrits, fut retraduite en français, en 1351, par le frère Jean le Long d'Ypres, et il en existait en cette langue un exemplaire dans la Bibliothèque du roi Charles V, en 1373, sous ce titre : *la Fleur des Ystoires de la terre d'Orient* ; elle se trouve comprise dans les collections manuscrites de Paris, de Berne et de Londres, que nous avons déjà signalées, ainsi que dans le recueil imprimé de 1529. La Bibliothèque Royale de Paris possède en outre deux autres manuscrits de cette relation. Nous avons vu une première ^{pn.018} édition latine de 1629, citée par Reinier Reinecke, et due à un certain Ménard Molther ; celle de Simon Grynæus, comprise dans son *Novus Orbis*, est de 1532 et a été plusieurs fois reproduite ; c'est la réimpression de Bâle, de 1555, qui est désignée par Saint-Martin comme préférable aux autres éditions pour la correction du texte. Celle de Reinecke porte la date de 1585, et celle d'André Müller de 1671 ; c'est cette dernière qui a servi pour la version française donnée par Van der Aa dans le recueil dit de Bergeron. Ramusio n'a inséré que trente-trois chapitres, sur les soixante que comprend la relation de Hayton, dans son *Secondo volume delle Navigazioni et Viaggi*. Saint-Martin a donné sur le roi Héthoum Ier et sur le moine Héthoum, dans la *Biographie universelle* de Michaud, des articles qui méritent d'être consultés.

Sprengel, et après lui Malte-Brun, comptent parmi les anciens itinéraires de Tartarie un ouvrage dont le titre, fautivement transcrit

Relation du voyage en Tartarie

par eux, est fourni avec plus d'exactitude par Mosheim, qui lui-même l'avait puisé dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum* des pères Quétif et Échard. Ceux-ci en effet ont donné la notice d'un manuscrit de Colbert, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Royale de Paris sous le numéro ^{pn.019} 5990, intitulé : *Directorium ad faciendum passagium transmarinum, editum per quendam fratrem ordinis prædicatorum scribentem experta et visa potius quam audita, quod dirigitur serenissimo principi et domino domino Philippo regi Francorum, compilatum anno Domini millesimo ccc^o tricesimo*. Ni les uns ni les autres n'ont su reconnaître le nom du moine auteur de cet écrit : cependant il est remarquable que le catalogue des manuscrits de Colbert dressé par Baluze en 1692 au plus tard, en contient déjà la désignation formelle, répétée ensuite dans le catalogue imprimé de la Bibliothèque Royale. Cet auteur est un écrivain bien connu par sa Description de la Terre-Sainte, le dominicain allemand Burchard de Mont-Sion, ainsi que le révèle une traduction française exécutée en 1457, pour le duc de Bourgogne, par Jean Mielot, chanoine de Lille, et dont le manuscrit original, in-folio sur papier, achevé en 1460, se trouvait dans la bibliothèque de Gagnat, suivant le catalogue dressé par De Bure et imprimé en 1769. Un manuscrit tout semblable, petit in-folio sur papier, mais qui porte la date de 1464, aussi à la Bibliothèque Royale sous le numéro 10025-2 ; et le catalogue des manuscrits d'Angleterre et d'Irlande, d'Edward Bernard, signale encore un exemplaire latin dans la bibliothèque de Saint-Mary d'Oxford, où il porte le numéro 43. L'analyse détaillée de ce livre, par les pères Quétif et Échard, ne prête ^{pn.020} aucunement à croire qu'il y soit question d'un itinéraire de Tartarie ; et Mosheim de son côté se borne à répéter, d'après eux, le titre de ce document : Sprengel le premier, supposant probablement qu'un itinéraire mentionné dans *l'Historia Tartarorum ecclesiastica* de Mosheim, devait sans doute avoir trait à la Tartarie, a donné à cette simple présomption le caractère d'une assertion formelle, trop fidèlement reproduite par Malte-Brun : l'examen du manuscrit démontre qu'il s'y agit uniquement du *saint voyage d'outremer* et de

Relation du voyage en Tartarie

la Terre Sainte. Et nous avons dû en conséquence refuser au frère Burchard une place sur notre liste des anciens voyageurs en Tartarie.

Jean de Monte-Corvino, franciscain calabrais, fut envoyé par le pape Nicolas IV, avec des lettres datées de Rieti le jour même et le 3 des ides de juillet 1289, vers Arghoun, khân mongol de la Perse, et vers le khâqân Qoubilây, à Khân-bâlyq. En 1332 Clément V lui conféra le titre d'archevêque de cette ville ; il y mourut en 1332 s'il en faut croire Wadding, suivi par Venni et par Baldelli, mais plutôt en 1330, ainsi que l'énonce Abel Rémusat dans la [notice biographique](#) qu'il lui a consacrée, et comme cela résulte ^{pn.021} d'ailleurs de la lettre des chrétiens de Tartarie à Benoît XII, reçue en 1338, et énonçant que ce prélat était décédé huit ans auparavant : « *Legatum vestrum fratrem Joannem, valentem, sanctum et sufficientem virum, qui tamen mortuus est ante octo annos.* On n'a de lui que deux lettres écrites de Khân-bâlyq, l'une datée du 8 janvier 1305, l'autre tronquée, mais se rapportant à l'année suivante ; elles ont été imprimées par Wadding et répétées par Mosheim ; la seconde a encore été reproduite par Marsden dans son savant commentaire sur Marc Polo.

On pourrait nommer, à côté de Jean de Monte-Corvino, André de Pérouse, évêque de Zeytoun, son suffragant, dont on a une lettre datée de janvier 1326, également donnée par Wadding et répétée par Mosheim.

Le bienheureux Oderic Matthiussi, franciscain né à Pordenone en Frioul vers 1285, se rendit à Trébizonde, en 1317, de là à Tana dans l'Inde, où il arriva en 1322, et écrivit une ^{pn.022} relation du martyre souffert en cet endroit, l'année précédente, par le franciscain Thomas de Tolentino et ses compagnons, relation qui se trouve dans le manuscrit 5006 de la Bibliothèque Royale de Paris. Continuant sa route, il alla jusqu'à Khân-bâlyq, d'où il effectua son retour par le Tuet. Revenu à Padoue au mois de mai 1330, il dicta la relation de ses voyages à frère Guillaume de Solagna, et il rentra enfin à Udine pour y mourir le 14 janvier 1331. Il a été canonisé par un décret pontifical du 2 juillet 1755. Henri de Glatz, cordelier de Prague, qui avait eu en Italie

Relation du voyage en Tartarie

communication de la relation du voyageur, en fit en 1340 une copie abrégée qui a été insérée dans la collection de Bolland ; Thomas Giunti a donné, dans les additions au second volume de la collection de Ramusio, une double rédaction italienne des voyages d'Oderic, l'une plus étendue et plus conforme au latin de Bolland, l'autre plus brève ; Hakluyt de son côté en a publié un texte latin et une version anglaise ; mais il y a, entre toutes ces éditions, des différences qui accusent manifestement l'intervention de diverses mains étrangères, ainsi que l'a fait remarquer Tiraboschi : Sprengel donne un relevé comparatif des variantes des noms de ^{pn.023} lieux entre les deux relations de Ramusio, celle de Hakluyt et celle de Bolland. Enfin le frère Joseph Venni, cordelier, a donné le texte entier de la relation originale d'après deux manuscrits, l'un appartenant à Joseph Liruti di Villafredda, l'autre au couvent des cordeliers d'Udine ; il y a joint un éloge du saint et un commentaire géographique sur ses voyages, le tout publié à Venise en 1761. Il existe à la Bibliothèque Royale de Paris sous les numéros 2584 et 3195, à Cambridge dans le manuscrit 407 du Corpus-Christi College, et à Mayence dans le manuscrit 52 de la bibliothèque du chapitre métropolitain, des copies de la relation latine. La version française de Jean le Long d'Ypres se trouve dans les manuscrits 7500 C et 8392 (ancien fonds), et 1103 (supplément français) de la Bibliothèque Royale de Paris, dans le manuscrit 125 de la Bibliothèque de Berne, dans le manuscrit *Otho D II* de la Bibliothèque Cottonienne, ainsi que dans le recueil imprimé de 1529. On peut voir dans la *Biographie universelle* de Michaud un bon article *Oderic*, dû à M. de La Renaudière.

Les recueils manuscrits de Paris, de Berne et de Londres, que nous avons déjà plusieurs fois mentionnés, contiennent, ainsi que la collection imprimée de 1529, une pièce ^{pn.024} reproduite en 1830 dans le *Nouveau journal asiatique* d'après le manuscrit 8392 de la Bibliothèque Royale, et qui est intitulée : « *De l'Estât et de la Gouvernance du grant kaan de Cathay souverain empereur des Tartres, et de la disposition de son empire et de ses autres princes ; interprété par un archevesque que on dit l'archevesque Saltensis, par le*

Relation du voyage en Tartarie

commandement du pape Jehan vingt-deuxiesme de ce nom, et translaté de latin en françoys par frère Jehan le Long né de Yppre, moine de Saint-Berthin en Saint-Omer. Les pères Quétif et Échard, qui avaient vu cette pièce dans le manuscrit 8389 de Colbert, et qui en connaissaient aussi l'existence dans le manuscrit cottonien, avaient déjà remarqué que l'abréviation *Saltensis* était pour *Soltanensis*, et qu'il s'agissait de Solthânyeh, unique siège métropolitain en Tartarie auquel cette dénomination fût applicable ; mais ils conjecturaient que l'auteur en pouvait être l'archevêque Guillaume Adam, nommé par le pape Jean XXII le 1^{er} juin 1323 ; et cette conjecture a été adoptée comme une certitude par M. Coquebert de Montbret dans ses *Éclaircissements préliminaires* sur Jourdain de Séverac ¹. Il est à remarquer cependant que l'auteur, quel qu'il soit, avait assisté récemment, ainsi qu'il le dit lui-même ², aux obsèques de Jean de ^{pn.025} Monte-Corvino, archevêque de Khân-bâlyq, lequel mourut en 1330, ainsi que nous l'avons déjà constaté : or dès cette époque, Jean de Cor avait été nommé à l'archevêché de Solthânyeh, puisque une bulle du 14 février 1330, rapportée par Ripoll, par Oderic Rinaldi, et en partie seulement par Lequien, rappelle cette promotion en accordant le pallium. L'archevêque de Solthânyeh, qui occupait ce siège peu de temps après la mort de Jean de Monte-Corvino, et qui fut auteur de la relation dont il est ici question, ne saurait donc être autre que Jean de Cor, et c'est sous ce nom que doit, en toute assurance, être indiquée la relation dont il s'agit.

Jourdain Catalan, de Séverac, dominicain français, nommé évêque de Colam dans l'Inde par le pape Jean XXII, au commencement de l'année 1330, fut chargé, par la bulle que nous venons de citer, de porter à Jean de Cor, archevêque de Solthânyeh, son métropolitain, le pallium que le souverain pontife accordait à ce prélat. Jourdain avait

¹ Édition de la Société de géographie, p. 2.

² Chap. VII : « Cest archevesque, comme il pleust à Dieu, est nouvellement trespasse de ce ciecle. A son obsecque et à sa sépulture vis très grant multitude de gens chrestiens et payens, et dessiroyent ces payens leurs robes de deuil ainsi que leur guyse est. » (*Lhystore merveilleuse du grand Can*, feuillet 81 verso, ou [Nouveau journ. asiat.](#), tome VI, p. 69.)

Relation du voyage en Tartarie

déjà visité l'Orient, et on a de lui deux lettres, dont la première, datée de Caga le 12 octobre 1321, a été publiée par Quétif et Échard d'après un manuscrit du XIV^e siècle appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Paris, où il est classé sous le numéro 5006. La seconde lettre de Jourdain, ^{pn.026} datée de *Tana Indiæ* le 20 janvier 1324, a été donnée par Wadding. Après sa nouvelle mission en Asie, il écrivit son livre des *Mirabilia*, publié par la Société de Géographie d'après un manuscrit unique appartenant à M. Walckenaer.

Le frère Pascal de Victoria, franciscain espagnol, s'était rendu à *Amialech*, c'est-à-dire à Ily-bâlyq, aux derniers confins du pays de Tchaghatây, d'où il écrivit, le jour de Saint-Laurent 10 août 1338, au gardien et aux religieux du couvent de Victoria, une relation de son voyage, imprimée dans les *Annales* de Wadding, et réimprimée par Mosheim dans l'appendice de son *Historia Tartarorum ecclesiastica*. Sprengel en a dit quelques mots copiés ensuite par Malte-Brun. Le frère Pascal périt en 1342, victime, ainsi que ses compagnons d'apostolat, de la persécution des Tartares devenus musulmans.

François Balducci Pegolotti, de Florence, employé d'une compagnie de marchands florentins, résida longtemps en cette qualité dans les comptoirs européens d'Orient, notamment à celui de Tana vers l'embouchure du Don, où il ^{pn.027} recueillit les renseignements les plus précis sur l'itinéraire des caravanes qui allaient, par l'intérieur de l'Asie, jusqu'en Chine ; ces informations se trouvent consignées dans son *Libro di divisamenti di paesi e di misure di mercatanzie e d'altre cose bisognevoli di sapere a mercatanti di diverse parti del mondo*, imprimé en 1766 à Florence, sous la fausse rubrique de Lisbonne et Lucques, en un volume in-quarto qui forme le troisième de l'ouvrage de Gian Francesco Pagnini del Ventura, de Volterre, en quatre tomes, intitulé : *Della Decima e delle altre gravezze imposte dal Comune di Firenze, della moneta et della mercatura dei Fiorentini fino al secolo XVI*. Ce texte de Pegolotti a été fourni à l'éditeur par un manuscrit de la Bibliothèque Riccardienne de Florence, que Baldelli y a, depuis, vainement cherché. Le premier chapitre contient un *Avvitamento del*

Relation du voyage en Tartarie

viaggio del Gattajo per lo cammino della Tana ad andare e tornare con mercatanzia, littéralement transcrit, traduit, et annoté par Sprengel ; Forster a répété cet itinéraire ; Malte-Brun a simplement copié Sprengel sans le citer, et son nouvel éditeur n'a réparé ni l'omission singulière du nom de Sprengel, ni la méprise typographique qui dans la première édition avait transformé Balducci Pegolotti en Balduin Pegoletti ; il a de plus ajouté une note où il énonce, sans aucune ^{pn.028} considération propre à justifier cette assertion, que Pegolotti aurait effectué lui-même, en 1345, le voyage du Khithây, par la route dont il donne l'itinéraire.

Jean dei Marignoli di San Lorenzo, cordelier florentin, que Wadding appelle simplement Jean de Florence, fut désigné par une lettre du pape Benoît XII, du 2 des kalendes de novembre 1338, pour aller avec trois autres franciscains vers le qâân des Tartares. Il se rendit, par Sarây et Ily-bâlyq, au Khithây, où il arriva en 1342 et séjourna plusieurs années : il revint ensuite par l'Inde, la Palestine et Chypre, à la cour d'Avignon, où il n'arriva qu'en 1353 ; il fut promu par le pontife à l'évêché de Bisignano, le 4 des ides de mai 1354. L'empereur Charles IV le nomma son chapelain, et le chargea de faire un résumé des anciennes chroniques de Bohême. Le voyageur trouva le moyen d'insérer, de disséminer dans sa rédaction des lambeaux de son voyage en Orient. Cette chronique, écrite en latin, a été publiée à Prague en 1768, d'après un manuscrit du couvent de Sainte-Croix-la-Grande du Vieux-Prague, par Gelase Dobner, dans ses *Monumenta historica Bœmiæ nusquam antehac edita*, avec une introduction et quelques notes. M. Meinert, après avoir collationné le texte donné par Dobner, sur le ^{pn.029} manuscrit, que possède aujourd'hui l'Université de Prague, a extrait, réuni et coordonné tout ce qui est relatif au voyage de Tartarie, et il en a fait une traduction allemande qu'il a accompagnée d'un commentaire ; son travail a été inséré au tome VII des *Abhandlungen* de la Société des Sciences de Bohême, et a d'ailleurs été imprimé à part. On peut consulter un rapport sur cet ouvrage, fait à la Société de Géographie par M. de Férussac, le 4 juin 1824, et le même

Relation du voyage en Tartarie

rapport, signé de M. Depping, dans le *Bulletin* de Férussac du mois de mai précédent.

Nul voyageur n'a été aussi décrié que l'anglais Jean de Mandeville, pour les fabuleuses merveilles dont est parsemée sa relation. Purchas insinue que son texte a pu être altéré par des mains étrangères ; Hugh Murray pense que le narrateur n'a probablement voyagé en réalité que dans la Palestine et la Syrie, et qu'il a emprunté à ses devanciers, surtout à Oderic, tout ce que sa relation offre d'exact sur les autres contrées, son imagination ayant fait les frais des prodiges et autres embellissements dont elle est ornée. La collection latine manuscrite n° 52 du chapitre de Mayence, pn.030 offre en tête de la relation d'Oderic l'intitulé que voici : « *Incipit itinerarius fidelis fratris Odorici SOCII MILITIS MENDAVIL per Indiam, licet hic (lisez ille) prius et alter posterius peregrinationem suam descripsit.* La conformité des itinéraires est frappante en effet, et Sprengel a mis en regard le relevé comparatif de l'un et de l'autre. Mandeville énonce lui-même, vers le commencement de sa relation, avoir voyagé en Orient pendant trente-trois années consécutives, depuis son embarquement à Marseille le jour de Saint-Michel 29 septembre 1322, jusqu'à son retour en 1355. Les premières éditions, que nous avons vérifiées, ne varient point en cet endroit sur les dates ; l'édition latine ajoute même, dans un dernier chapitre numéroté 50, qu'en l'année 1355, voulant regagner sa patrie, il fut retenu à Liège par la goutte, et reçut les soins du vieux médecin Jean à la Barbe, qu'il avait connu au Caire, sur le conseil et avec l'aide duquel il rédigea en français la relation de ses voyages, qui bientôt après fut traduite en latin. L'édition française ne contient pas ces détails ; et après avoir, en tête du livre, rappelé la date de la Saint-Michel 1322, elle donne à la fin pn.031 celles de 1332 et 1367 pour le départ et le retour, n'étant ainsi d'accord ni avec l'édition latine, ni avec elle-même, ni avec la relation manuscrite comprise dans la collection 8392 de la Bibliothèque Royale de Paris, qui possède, au surplus, neuf autres exemplaires manuscrits de cette rédaction française. La date de 1332 se trouve indiquée dans la notice biographique que Purchas a tirée de la

Relation du voyage en Tartarie

Bibliotheca scriptorum illustrium majoris Britanniae de John Bale, pour la placer en tête du voyage de Mandeville, dont il n'a donné, au surplus, qu'un extrait en latin ; mais dans cet extrait lui-même on lit exactement 1322. Van der Aa, en publiant dans sa collection une traduction française de l'extrait de Purchas, avec la notice de John Bale, le tout sous le nom de *monsieur Bale*, a donc maladroitement corrigé, dans la relation, 1322 en 1332. Quant au chiffre de 1327 donné par Sprengel, c'est évidemment une simple faute typographique, répétée avec trop de confiance dans quelques ouvrages ^{pn.032} postérieurs. Au surplus, il a été fait de bonne heure, dans les principales langues de l'Europe, des éditions de ce livre curieux ; on en peut voir le relevé dans Meusel : l'édition anglaise de Londres, de 1727, est celle que Forster regarde comme la meilleure. Mais il faut se garder d'aller chercher, sur la foi de Bergeron, « le latin et anglais bien au long et correct en cinquante chapitres dans le premier tome des navigations de Hakluyt », car cette intéressante collection ne dit même pas un seul mot de Mandeville. Le voyageur avait-il lui-même rédigé sa relation en diverses langues, comme on le croit communément, c'est une question qui nous paraît susceptible de doute et d'examen : une solution négative nous semble même résulter de ce passage de la rédaction française : « Et sachiez que je eusse mis ce livre en latin pour plus brièvement deviser ; mais pour ce que plusieurs entendent mieux français que latin, l'ai-je mis en ^{pn.033} rommant à celle fin que chascun l'entende, et les seigneurs et chevaliers et aultres qui n'entendent pas le latin, ce qui est confirmé par l'intitulé de la version latine : « *Incipit itinerarius a terra Angliæ ad partes Iherosolimitanas et in ulteriores transmarinas, editus primo in lingua gallicana a milite suo autore anno incarnationis Domini m. ccc. lv, in civitate Leodiensi, et paulo post in eadem civitate translatus in hanc formam latinam.* » La qualité de *médecin* et le surnom d'*à la barbe* qu'on attribue à Mandeville dans une prétendue épitaphe, semblent résulter de quelque confusion qui mériterait aussi d'être éclaircie.

Relation du voyage en Tartarie

Il est un autre voyageur de ce temps dont on possède la relation, mais que nous n'avons point inscrit sur notre liste quoique Bergeron l'ait compté expressément parmi les voyageurs en Tartarie : je veux parler d'un gentilhomme allemand, *eques auratus Hierosolymitanus* (chevalier du Saint-Sépulcre ?) appelé Guillaume de *Boldeselle* ou *Bouldeselle* par son traducteur Jean le Long d'Ypres, dans les collections manuscrites de Paris, de Berne et de Londres, ainsi que dans le recueil imprimé de 1529 ; de *Boldensleve* suivant Basnage et Mosheim ; ou enfin *Boldensel* dans le prologue et de *Boldensele* dans l'*explicit* de sa relation originale latine, adressée au cardinal de Périgord, et publiée en 1604 à ^{pn.034} Ingolstadt par Henri Canisius, d'après un manuscrit appartenant alors au doyen du chapitre de Straubingen ; il en existe un autre manuscrit dans la Bibliothèque du chapitre de Mayence. Il résulte évidemment du récit de ce pèlerin qu'il se rendit en l'année 1336 dans l'Archipel grec, à Chypre, en Syrie, au Caire, au mont Sinaï, à Jérusalem, qu'il parcourut la Terre Sainte, alla jusqu'à Damas, puis revint à Beyrouth, et de là *en port de chrétienté* ; et qu'il n'alla nullement en Tartarie comme le prétend Bergeron, lequel a été trompé sans doute par cette double circonstance : que la relation de Boldensel est comprise dans la collection des voyages, la plupart en Tartarie, traduits par le frère Jean d'Ypres ; et qu'à la suite de ce pèlerinage sont insérées les lettres écrites au pape Benoît XII par les chrétiens de Tartarie, et la réponse du pontife, pièces que l'on peut voir dans le *Nouveau journal asiatique* où elles sont reproduites du manuscrit 8392 (accompagnées de notes philologiques par M. Eugène Jacquet), et dont le texte latin se trouve dans Mosheim qui les a répétées d'après Wadding et Oderic Rinaldi ; cette insertion aura fait croire à Bergeron que Boldensel avait été le porteur de ces lettres.

Lorsque Tamerlan, maître de l'Asie occidentale, tournait ses armes victorieuses contre les Turks othomans, Henri III de Castille lui envoya en ambassade Payo Gomez de ^{pn.035} Sotomayor et Hernan Sanchez Palazuelos, qui assistèrent à la défaite de Bajazet en 1393, et revinrent avec un envoyé du grand qâân, porteur de riches présents parmi

Relation du voyage en Tartarie

lesquels étaient deux captives chrétiennes d'une rare beauté. Pour entretenir des relations commencées sous de si favorables auspices, Henri III dépêcha en 1403 une nouvelle ambassade, composée du frère Alonzo Paez de Santa-Maria, de Ruy Gonzalez de Clavijo, et de Gomez de Salazar, qui se rendirent à Samarcande, et revinrent en Castille au mois de mars 1406. Clavijo écrivit la relation de son voyage, qui fut imprimée en 1582 à Séville. Sa narration est précédée d'un discours de Gonzalo Argote de Molina sur l'itinéraire, et de deux notices biographiques sur Tamerlan, l'une de Pero Mexia, l'autre de Paul Jove. Il en a été fait à Madrid, en 1782, une seconde édition, conforme à celle de Séville en tout ce que contient celle-ci, avec addition des *Noticias del gran Tamurlan* tirées des mémoires de Garcia de Silva y Figueroa sur son ambassade de Perse en 1618. Cette nouvelle édition, ayant une pagination et un frontispice particuliers, ne se trouve cependant que rarement séparée de quelques autres pièces avec lesquelles elle forme le tome troisième des *Cronicas de los reyes de Castilla*, ainsi que l'indique Meusel.

^{pn.036} Le jeune et beau Hans Schiltperger, de Munich, se trouvait en 1395 avec le roi Sigismond de Hongrie quand ce monarque perdit contre les Turks la bataille de Nicopolis ; Bajazet le fit prisonnier et le fit élever dans son harem ; mais l'un et l'autre furent pris par Tamerlan en 1403, et Schiltperger, passé au service du khâqân victorieux et de ses successeurs, parcourut ainsi l'Asie, et ne rentra qu'en 1427 dans ses foyers, où il devint chambellan du prince Albert III de Bavière. Il écrivit alors une relation de ses campagnes, aussi curieuse que naive, laquelle, ainsi que l'indiquent Sprengel, Meusel et Panzer, fut imprimée de très bonne heure, sans indication de lieu ni d'année ; puis à Nuremberg, sans date ; ensuite à Francfort sans date, puis avec la date de 1549, date de 1557. Une nouvelle édition, modernisée quant au style, ou, pour nous servir des propres termes de l'éditeur, *traduite* sur un ancien manuscrit, en a été donnée à Munich en 1814 par M. Penzel ; malheureusement les noms de lieux ont eux-mêmes subi la *traduction* du nouvel éditeur, et l'on doit regretter qu'il ne se soit pas ^{pn.037} borné

Relation du voyage en Tartarie

à reproduire l'édition *princeps* après une soigneuse collation sur le manuscrit qu'il énonce avoir eu entre les mains. Forster a donné, des voyages du gentilhomme bavarois, un résumé beaucoup plus étendu et plus nourri que celui de Sprengel, qui a été suivi par Malte-Brun et par Hugh Murray.

Tel est le cortège d'anciens voyageurs en Tartarie, à la tête duquel doit marcher Jean du Plan de Carpin. Sujet spécial de notre étude, celui-ci a droit, de notre part, à des recherches plus étendues, exposées avec plus de développements. Nous ferons d'abord le relevé des textes édits ou inédits qui nous sont parvenus de sa relation. Puis nous examinerons tour à tour quel était l'aspect général de l'Europe et celui de l'Asie au moment où il fallut un messager de paix entre elles ; quel était l'homme qui fut choisi pour une telle mission, et comment il l'accomplit.

La relation de Jean du Plan de Carpin se compose de deux parties bien distinctes : l'une est destinée à faire connaître le pays, les mœurs et l'histoire de ces peuples tartares vers lesquels Innocent IV l'avait envoyé ; la seconde partie est consacrée au récit de son ambassade. Un prologue et un épilogue complètent le livre de notre voyageur.

Vincent de Beauvais avait eu entre les mains cette relation, et en avait inséré un résumé assez ample dans le trente-deuxième et dernier livre de son *Speculum historiale*, en y ^{pn.038} intercalant quelques détails oralement recueillis par Simon de Saint-Quentin, qui les avait consignés dans son propre livre. De la première partie du récit du frère Jean, le frère Vincent avait formé seize chapitres ¹, et de la seconde partie il avait tiré quinze autres chapitres ², tout en retranchant l'introduction et l'épilogue.

Ce résumé fut publié avec l'œuvre volumineuse du frère Vincent, laquelle fut d'abord simultanément imprimée à Strasbourg et à

¹ Ce sont les chapitres III à XVIII inclus, du XXXIIe livre.

² Ce sont les chapitres XIX à XXV, XXX, XXXI, XXXIII, et XXXV à XXXIX ; les intercalations qui forment les chapitres XXVI à XXIX, XXXII et XXXIV sont empruntées à Simon de Saint-Quentin.

Relation du voyage en Tartarie

Nuremberg en 1473, puis à Mayence en 1474, à Bâle en 1476, à Nuremberg encore en 1483, à Venise en 1489, 1494, et 1591, à Augsbourg en 1496, et enfin à Douai en 1624, par les soins des Bénédictins.

Reinier Reineck détacha de cette masse énorme quelques parties relatives aux peuples asiatiques, notamment le résumé des relations de Jean du Plan de Carpin et de Simon de Saint-Quentin, pour les joindre à celles de Hayton et de Marc Polo, dans la collection qu'il publia à Helmstadt en 1585 sous le titre d'*Historia orientalis*¹, réimprimée à Francfort en 1595.

Déjà ce même abrégé des voyages du frère Jean et du frère Simon avait été traduit en italien et imprimé à part à Venise en 1537, dans le format in-octavo, par Giovan-Antonio de Nicolini da Sabio, sous ce titre : *Opera dilettevole da pn.039 intendere, nella quale si contiene de' Itinerarj in Tartaria per alcuni fratti dell' ordine minore e di san Dominico, mandati da papa Innocentio IIII nella detta provincia de Scithia per ambasciatori ; non più vulgarizata* : édition très rare, dont le frontispice est orné d'une figure de Tartare gravée sur bois.

En réunissant les matériaux de sa collection de *Navigazioni e Viaggi*, Ramusio n'y avait point compris cette pièce intéressante, et son deuxième volume, publié après sa mort par Tommaso Giunti, parut en effet à Venise en 1559, sans qu'elle s'y trouvât insérée ; mais dans la réimpression de 1674 au plus tard, ce curieux morceau fut ajouté en supplément ; pn.040 et depuis lors il a été reproduit dans toutes les éditions postérieures du second volume de Ramusio, successivement pn.041 publiées à Venise en 1583, 1606, 1613, et nouvellement enfin en 1834, par les soins de M. Lodovico Pezzana.

pn.042 Nous ne devons point oublier d'annoter ici que le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais ayant eu dans son entier les honneurs d'une traduction française, l'abrégé de la relation de Jean du Plan de

¹ *Historia orientalis Haythoni armenii, et huic subjeetum Marci Pauli veneti Itinerarium, item fragmentum è Speculo historiali Vincentii belvacensis, ejusdem argumenti*, in-4°.

Relation du voyage en Tartarie

Carpin, qui occupe, ainsi que nous l'avons dit, trente et un chapitres de cet ouvrage, fut ainsi publié en français à Paris en 1495.

Jusqu'alors on ne connaissait les récits du moine voyageur que d'après la rédaction de Vincent de Beauvais ; et c'est à ce dernier qu'empruntèrent les résumés qu'ils en ont successivement donnés dans leurs compilations, Saint-Antonin en 1587, Maro de Lisbonne en 1604 Oderic Rinaldi en 1646, et Wadding en 1647.

Hakluyt vint mettre au jour, pour la première fois, une fraction de la relation originale, comprenant l'introduction et la première partie consacrée à la description de la Tartarie et de ses habitants, le tout paraissant former un ^{pn.043} ensemble complet, dont il avait pris copie sur un des manuscrits de la bibliothèque du lord Lumley. Cependant, comme l'abrégé de Vincent de Beauvais contenait beaucoup de choses qui ne se trouvaient point dans le manuscrit de Lumley, Hakluyt jugea convenable de reproduire en même temps cet abrégé, en y joignant même une version anglaise : c'est ce qu'il fit dans le premier volume de sa curieuse collection publié à Londres en 1698, et qui y a été réimprimé en 1809.

Bergeron traduisit en français, d'après l'édition de Hakluyt, la relation du frère Jean, et il plaça à la suite les quinze chapitres du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais où se trouve le récit du voyage. Ayant eu, après l'achèvement de ce travail, communication d'un manuscrit appartenant alors à André Duchesne, qui l'avait eu de la bibliothèque de Paul Petau, manuscrit plus complet que celui qui avait servi à Hakluyt, il se borna à en faire la collation avec la version déjà préparée ¹, et ajouta seulement à celle-ci un dernier chapitre tiré de l'épilogue de la relation originale ². Le tout fut imprimé dans le volume qu'il publia à Paris en 1634, dans le format in-octavo, sous ce titre :

« Relation des voyages en Tartarie de Fr. Guillaume de Rubruquis, ^{pn.044} Fr. Jean du Plan Carpin, Fr. Ascelin, et autres

¹ *Voyages en Tartarie*, 3e page de la préface, et pp. 391, 392 du texte. — *Traicté des Tartares*, pp. 73, 74.

² Chap. 25 : Témoignages de Carpin pour la vérité de son voyage ; p. 435.

Relation du voyage en Tartarie

religieux de saint Francois et saint Dominique qui y furent envoyés par le pape Innocent IV et le roi saint Louis ; plus un traicté des Tartares... etc. ; le tout recueilli par Pierre Bergeron, Parisien.

Le libraire Jean-Frédéric Bernard, d'Amsterdam, emprunta à Bergeron la relation entière du frère Jean, à l'exception du prologue seulement, pour l'insérer au septième volume de son *Recueil de voyages au Nord*, volume publié pour la première fois à Amsterdam en 1725, et plusieurs fois réédité, tant à Amsterdam chez Bernard, qu'à Rouen chez Michaëlet.

Le fameux libraire Van der Aa, de Leyde, avait fait paraître dès 1706, dans le format in-octavo, les premiers volumes d'une collection hollandaise de voyages, intitulée : *Naaukerige versameling der gedenkwaardigste zee en land Reysen na Oost en West Indien*, recueil, sans date, de pièces détachées ayant chacune une pagination distincte et un frontispice particulier également sans date, rassemblées ensuite par volumes au moyen d'un titre collectif accompagné d'un index des pièces : c'est ainsi que le tome premier de cette collection se compose de trois morceaux ^{pn.045} dont le premier est la version hollandaise du voyage de Jean du Plan de Carpin, faite sur la traduction française de Bergeron, par le prédicant Salomon Bor, qui énonce l'avoir revue sur le manuscrit original (probablement celui d'Isaac Vossius, dont nous reparlerons plus loin). Cependant par une manie d'arrangement qui n'était aucunement autorisée par le manuscrit, mais qui a trouvé un apologiste dans l'abbé Prévost ¹, l'ordre des chapitres fut bouleversé ; une note par laquelle Bergeron liait à la portion traduite sur le texte de Hakluyt la portion empruntée à Vincent de Beauvais, devint un avertissement précédant le prologue du voyageur ; le chapitre final tiré par Bergeron du manuscrit de Petau, fut maintenu en son lieu ; mais les deux parties intermédiaires furent transposées de manière que les chapitres fournis par Vincent de Beauvais se trouvassent en tête et

¹ [Histoire générale des voyages, éd. in-4°, tome VII, p. 250.](#)

Relation du voyage en Tartarie

devinssent la partie principale, tandis que les huit chapitres de la relation originale étaient rejetés à la fin.

Cette édition servit de type à celle que le même libraire donna en français, vingt-trois ans plus tard, dans le format in-quarto : Van der Aa publia en effet à Leyde, en 1729, deux volumes renfermant sous le titre commun de « Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ^{pn.046} ailleurs », une série de pièces détachées parmi lesquelles est comprise, dans le tome premier dont elle forme le troisième morceau, la relation de Jean du Plan de Carpin, avec quelques pages de l'abrégé de Simon de Saint-Quentin par Vincent de Beauvais ; le tout d'après le travail de Bergeron, mais retouché quant au style, arrangé quant à l'ordre des chapitres, comme dans la version hollandaise, et décoré comme celle-ci, par le charlatanisme de l'éditeur, d'un titre ridiculement pompeux que nous transcrivons ici dans son entier :

« Voyages très curieux faits et écrits par les révérends pères Jean du Plan Carpin cordelier et N. Ascelin jacobin, envoyés en qualité de légats apostoliques et ambassadeurs de la part du pape Innocent IV vers les Tartares et autres peuples orientaux, avec ordre exprès de décrire de bonne foi ce qui regarde les Tartares, comme la situation tant de leur pays que de leurs affaires, leur vêtement, boire et manger, leur gouvernement politique et civil, culte et religion, discipline militaire, enterrements, et autres points les plus remarquables dont l'observation était le sujet de leur ambassade, le tout rapporté fidèlement par ces religieux ; avec des notes, tables, observations, une carte très exacte de ces voyages, et de très belles figures pour l'explication des choses. »

Van der Aa étant mort en 1730, avant que l'édition se fût vendue, tous les exemplaires restés en magasin furent achetés par le libraire Jean Neaulme, de La Haye, et remis en vente en 1735, sous le nouveau titre de *Voyages faits principalement en Asie dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*.

Relation du voyage en Tartarie

Une édition gallo-russe de ce recueil, dans le format in-octavo, fut entreprise à Saint-Pétersbourg en 1825, par ^{pn.047} M. Iasikow, qui ouvrit sa publication par les voyages de Carpin et d'Ascelin ¹.

Enfin, lorsqu'en 1830 l'administration supérieure, pour occuper à Paris les ouvriers typographes que les commotions politiques laissaient sans travail, fit les frais de réimpression de plusieurs livres anciens, les voyages renfermés dans le premier volume du recueil de Van der Aa se trouvèrent dans le nombre des ouvrages réimprimés, et formèrent un volume in-octavo où la relation de Jean du Plan de Carpin est fidèlement reproduite telle que l'avait arrangée l'éditeur hollandais, sauf le ridicule étalage du titre, qui a été sagement réduit à des proportions moindres des deux tiers ².

Voilà un relevé, aussi exact que nous l'avons pu faire, des éditions successivement publiées de la relation de notre voyageur : et l'on doit conclure des indications que nous avons présentées sur le contenu de chacune d'elles, que la version de Bergeron, telle qu'il l'a donnée en 1634, est jusqu'à présent ce que nous possédons de plus fidèle et de moins incomplet. Mais outre le désavantage de n'être qu'une traduction, elle a encore le tort de ne reproduire, pour une partie, que l'abrégé de Vincent de Beauvais, au lieu de la rédaction détaillée de l'original.

[Sachant que la relation présentée dans cette édition numérique est la traduction française de Pierre Bergeron, on ne reproduira pas le texte de M. D'avezac concernant le recueil des manuscrits *en latin* de la relation de Carpin : on peut le retrouver [ici](#) sur le site d'archive.org]

¹ *Recueil de voyages chez les Tatars et autres peuples de l'Orient, dans les XIIIe, XIVe et XVe siècles ; 1° Plan Carpin, 2° Ascelin ;* Imprimerie du Département de l'Instruction publique. Voir un compte-rendu de M. Schnitzler, dans la *Revue encyclopédique*, tome XXXI (juillet 1826), p. 131.

² *Voyages de Benjamin de Tudèle autour du monde, de Jean du Plan Carpin en Tartarie, du frère Ascelin et de ses compagnons vers la Tartarie, de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine en 1253, suivi des additions de Vincent de Beauvais et de l'histoire de Guillaume de Nangis pour l'éclaircissement des précédents voyages ;* Paris, août 1830, in-8°. [c.a. édition utilisée pour les numérisations *Chine ancienne*.]

Relation du voyage en Tartarie

pn.055 ... C'en est bien assez, trop peut-être, sur ces détails d'exécution matérielle. Hâtons-nous de nous occuper du fond même de notre sujet.

Il convient de jeter d'abord un coup d'œil sur les circonstances au milieu desquelles fut résolue cette première mission d'Orient qui devait rouvrir à l'ignorante Europe les routes de l'Asie intérieure, déjà indiquées à Roger de Sicile, un siècle auparavant, par le savant schéryf Mohammed el Edrysy.

pn.056 Arrêtons un instant nos regards sur l'Europe elle-même, où Jean du Plan de Carpin eut un rôle actif à remplir : l'aspect d'ensemble sous lequel elle nous apparaît peut se résumer en un mot, la chrétienté ; et sous ce point de vue général elle n'a qu'une capitale, Rome, et qu'un chef, le souverain pontife. L'intérêt dominant qui la meut ou qui la trouble, sans acception des délimitations politiques qui la morcellent, c'est l'intérêt de la foi chrétienne, ou plutôt du culte et du sacerdoce qu'elle a institués et qui parlent en son nom.

Aussi les grandes préoccupations de ce temps, c'est la rivalité du sacerdoce et de l'empire, c'est le schisme, c'est la guerre sainte contre les infidèles, les païens et les hérétiques.

Possesseurs de riches domaines formés et accrus par la générosité des princes temporels, les prélats étaient, dans l'origine, les vassaux de ces princes ; et le pape lui-même, doté par Charlemagne d'un patrimoine territorial, ne le possédait que sous le bon plaisir des empereurs : le pape et les évêques devaient, après leur élection, obtenir encore pn.057 l'investiture du suzerain ; et celui-ci conférait à son gré la crosse et l'anneau, insignes des pouvoirs spirituels dont il se constituait ainsi le dispensateur. Les papes, de leur côté, avaient graduellement élevé leurs prétentions d'abord à l'institution canonique des prélats, puis à l'affranchissement politique du domaine pontifical, enfin à la suprématie de l'autorité spirituelle concentrée en leurs mains, sur toutes les puissances séculières. De là ces longues querelles si vigoureusement poussées par Grégoire VII et Urbain II, par Alexandre III et Innocent III, par Grégoire IX et Innocent IV, et si vigoureusement soutenues tour à

Relation du voyage en Tartarie

tour par l'empereur Henri IV, par Frédéric Barberousse, et par Frédéric II ; querelles acharnées, où les empereurs opposaient aux papes des papes rivaux, où les papes à leur tour créaient des compétiteurs aux césars de la Germanie, et faisaient tourner au profit de leur propre cause les haines de la maison de Bavière issue de *Welf* et maîtresse de la Toscane, contre la maison de Souabe ou des seigneurs de *Wiblingen*, alors en possession de l'empire.

Le Saint-Siège triompha, et sa puissance ne connut plus de bornes : les évêques, devenus les hommes de son choix, enlaçaient les royaumes dans un vaste réseau de surveillance ^{pn.058} et de domination ; ses légats promenaient dans la chrétienté un orgueilleux despotisme, armés de l'irrésistible sanction des foudres pontificales, devant lesquelles étaient forcées de se courber les plus superbes têtes. Les quatre ordres de moines mendiants, qui sous les noms de franciscains, de dominicains, d'augustins et de carmes, s'interdisaient la possession d'aucun domaine et échappaient d'autant mieux ainsi à toute influence temporelle, parcouraient le monde en missionnaires, dispensateurs des indulgences spirituelles que le pontife mettait en leurs mains, disséminant par cette voie jusque dans les masses populaires la doctrine de l'omnipotence des papes dont ils relevaient exclusivement et dont ils étaient les envoyés. Jean du Plan de Carpin fut un de ces dépositaires privilégiés des pouvoirs apostoliques.

Toutefois la résistance des césars n'était pas encore abattue, et Frédéric II menait rude guerre aux papes qui l'excommuniaient : le vieux Grégoire IX en était mort de chagrin, et Innocent IV pressé de toutes parts par un ennemi victorieux et infatigable, venait d'être contraint à chercher un refuge en France, où la piété de saint Louis lui assurait asile et protection. C'est de ce lieu d'exil qu'Innocent ne tarda point à frapper, sur la tête de son redoutable adversaire, le coup mortel qui devait finir par le terrasser.

Au surplus l'Europe n'était point réduite tout entière à l'obédience de Rome : le schisme de Photius, consommé par ^{pn.059} Michel Cérularius, avait constitué une église grecque ; et le sacerdoce, comme l'empire,

Relation du voyage en Tartarie

s'était trouvé divisé en deux parts, celle d'Occident soumise à Rome, et celle d'Orient qui réunissait les patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Les croisades, il est vrai, avaient fait rentrer successivement Antioche, Jérusalem et Constantinople sous l'autorité du Saint-Siège ; mais cette réunion se bornait aux provinces directement occupées par les princes francs ou placées sous leur influence immédiate ; ce qui était en dehors de ce cercle, et par exemple la Russie, annexe éloignée de l'église byzantine, restait fidèle au rit grec : il était réservé à Jean du Plan de Carpin de déterminer le retour, au moins éphémère, à l'unité romaine, des provinces russes qu'il traversa, comme nous le verrons en son lieu.

Quelques parties de l'Europe étaient demeurées païennes, d'autres avaient été envahies par les musulmans ; et au sein même des populations catholiques, une rébellion, puissante, anathématisée sous le nom d'hérésie, attaquait le despotisme ecclésiastique et le pouvoir pontifical. À tous ces ennemis, Rome avait, au nom d'un Dieu de paix, déclaré une guerre acharnée : guerre sainte, sans doute, s'il suffisait d'une croix sur l'épaule et du nom de Dieu à la bouche pour sanctifier des combats qui dégénérent parfois en horribles exécutions, telles qu'avaient été naguère les massacres de Béziers.

pn.060 Quoi qu'il en soit, les Albigeois vaincus, égorgés, brûlés, semblaient anéantis, et l'indépendance religieuse dont ils avaient été les martyrs devait rester comprimée pendant trois siècles et réduite à quelques fugitives démonstrations, avant d'éclater enfin dans toute la plénitude de sa force à la voix de Luther et de Calvin.

Le glaive des chevaliers Teutoniques s'exerçait d'un autre côté à la conversion sanglante des Prussiens encore barbares, contre lesquels les avait appelés Conrad, duc de Lenczy ou de Mazovie, dont les États étaient en butte aux déprédations de ces incommodes voisins.

Quant aux musulmans d'Europe, ce n'est point de les convertir qu'il s'agissait, mais de les expulser. Déjà ils avaient été balayés de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne et des Baléares ; une bonne partie de l'Espagne leur avait été reprise, et la superbe Cordoue elle-même était

Relation du voyage en Tartarie

tombée au pouvoir des chrétiens. Mais l'Andalousie avait trouvé une nouvelle métropole dans la florissante Grenade, et pendant plus de trois siècles encore on devait guerroyer avant que ^{pn.061} le sol de la péninsule fût entièrement purgé de ces infidèles.

En Orient la guerre sainte avait eu de plus brillants mais plus fragiles résultats : Jérusalem, Antioche, Tripoli, Edesse, enlevées aux musulmans, avaient un instant constitué un royaume et des principautés chrétiennes vassales du Saint-Siège ; et bientôt les musulmans étaient venus à leur tour ravir aux Francs, Edesse et Jérusalem ; Antioche et Tripoli, réunis sous un seul prince, avaient subi le tribut imposé par le vainqueur. Mais en marchant au secours de leurs frères de Syrie d'autres croisés avaient heurté sur leur route l'empire byzantin, et des monarques francs s'étaient assis sur le trône de Constantinople. Les princes dépossédés étaient allés fonder deux nouveaux empires grecs, l'un à Trébizonde, l'autre à Nicée ; et quelques années devaient s'écouler encore avant que les Paléologues de Nicée vinssent ^{pn.062} restaurer la domination grecque dans la ville de Constantin.

Portons maintenant nos regards sur la grande Asie. Les populations qui l'habitent se trouvent naturellement groupées en trois longues zones étendues d'ouest en est : tout au nord végètent les nations encore sauvages de la glaciale Sibérie ; au sud, au contraire, se succèdent, sous d'heureux climats, des races policées dont la civilisation remonte à une haute antiquité, telles que les Sémites, les Persans, les Indiens, les Chinois. La zone moyenne appartient à des nomades, souvent confondus sous l'appellation commune de Tartares, qui fut jadis le nom d'une de leurs hordes ¹, mais faciles à distinguer d'après leurs langues en trois divisions tranchées : à l'est celle des Tongouses, à l'ouest celle des Turks, au milieu celle des Mongols ² ;

¹ Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, tome I, Paris 1820, in-4° ; [chap. 1, des Tartares en général, pp. 1 à 3.](#)

² [Rémusat, *ibidem*, pp. 20 à 22](#), sauf reddition qu'il fait d'une quatrième division, formée des Tibétains. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour-bey ou Tamerlan*, La Haye 1834, 4 vol. in-8° ; [tome I, p. 1.](#)

Relation du voyage en Tartarie

dénominations moins exactes que commodes, en ce que chacune d'elles est ainsi employée à désigner une masse de peuplades congénères, bien qu'elle ne soit en réalité que le nom spécial d'une de ces peuplades.

L'empire de la Haute-Asie flottait depuis des siècles entre les hordes prépondérantes de ces nations tartares ¹ : au temps qui nous occupe c'était le tour des Mongols, dont la domination s'était développée avec une rapidité et une étendue ^{pn.063} jusqu'alors sans exemple, sous l'impulsion irrésistible de Tchenkiz-khân.

Parti des montagnes Bourqân Qâldoun qui forment, au sud-est, le partage des eaux entre les petites rivières tributaires du lac Baïkal et les affluents supérieurs du grand fleuve Amour qui débouche à la mer d'Okhotsk ², il avait marché à la conquête du monde ; d'abord il avait soumis à son autorité toutes les tribus mongoles, puis les États limitrophes, ensuite les nations plus éloignées ; l'un de ses généraux, poussant ses excursions par-delà le Wolga jusque sur la rive occidentale du Don, était venu battre, sur les bords de la Kalka, l'armée des princes russes qui avaient marché à sa rencontre ³ ; et le nom du grand duc Mieczislaw de Kiew est inscrit jusque dans les annales de la Chine comme un trophée de la victoire de Sobodây ⁴. Retournant au cœur de la Mongolie, après une campagne de sept années contre l'Occident, Tchenkiz-khân avait confié à Tchoutchy-khan, ^{pn.064} l'aîné de ses fils, le soin d'étendre la domination tartare sur ces contrées de l'Ouest ; mais Tchoutchy-khân, réduit à l'inaction par l'épuisement de

¹ D'Ohsson, *ubi suprâ*, pp. 2 à 6.

² Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse écrite en persan par Raschid-el-Din, publiée, traduite en français, accompagnée de notes et d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Paris 1836, in-folio ; pp. 117 col. 2 à 121. — D'Ohsson, *ubi suprâ*, tome I, p. 38 s.

³ [Karamzine, Histoire de l'empire de Russie, traduction française, Paris 1819, in-8° ; tome III, pp. 284 à 291.](#) La bataille eut lieu le 31 mai 1223. — Ebn-el-Atsyr, *apud* D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tome I, note VII, pp. 444 à 447.

⁴ Gaubil, *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs, conquérants de la Chine, tirée de l'histoire chinoise*, Paris 1739, in-4° ; p. 41. — Abel-Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques ou recueil de morceaux de critique et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*, Paris 1829, 2 vol. in-8° ; [tome II, p. 92 ; vie de Souboutai](#) extraite principalement du *Siu-houng-kian-lou*. — Mieczislaw y est appelé *Mitchhisselao* ou *Mitchisela*.

Relation du voyage en Tartarie

ses forces, avait terminé ses jours sans avoir pu s'en occuper ¹ : et Tchenkiz-khân était mort lui-même bientôt après, léguant à ses enfants l'empire le plus vaste qui fut jamais ; domaine immense baigné, à quinze cents lieues d'intervalle, d'un côté par la mer du Japon, de l'autre par la mer Noire, et dont le partage devait bientôt constituer quatre grands empires, l'un suzerain, celui du Khithây, les autres vassaux, celui de Tchaghatây, celui de la Perse et celui du Qaptchâq ².

Quand Oukodây eut été proclamé par ses frères et par toute sa famille héritier de la puissance souveraine de Tchenkiz, il songea à l'extension des conquêtes mongoles et il envoya Tcharmâghân en Perse, Kouktây et Sobodây dans le Qaptchâq, pendant que lui-même se rendait en Chine. Cinq ans après, dans une assemblée générale convoquée en son Ordou-bâlyq, sur l'Ourqoun, une formidable expédition fut ^{pn.065} résolue contre l'Occident ³ ; le qâân en donna le commandement suprême à son neveu Bâtou, fils de Tchoutchy, mettant sous ses ordres un grand nombre de princes de la famille impériale : c'étaient Hordou, Schybân et Tankqout, frères du généralissime, son oncle Kolkân, ses cousins Bâydâr et Boury, fils de Tchaghatây ; Mankou et Bougjek, fils de Touluy ; enfin Kuyûk et Kadân, fils de l'empereur lui-même ; et le guerrier Sobodây fut rappelé du centre de la Chine pour accompagner Bâtou à la conquête de l'Europe en qualité de lieutenant général. On fait monter jusqu'à six cent mille hommes l'effectif de cette immense armée.

Enfin le torrent déborda ; les Boulgares, les peuples du Caucase, les Qaptchâqs, les Comans, furent successivement engloutis ; une partie de ces derniers, fuyant devant le fléau, alla demander asile en Hongrie ; mais bientôt la Russie fut envahie, la Pologne dévastée : depuis les bords du Wolga, Wolodimir, Souzdal, Moscou, Czernigow,

¹ D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, tome I, pp. 353, 354.

² Schehab el-dyn el Marakeschy, Mesâlek el Abssâr, dans Quatremère, *Hist. des Mongols de la Perse*, p. 11, à la note : « Tout l'empire des Mongols est partagé entre quatre puissants princes dont chacun possède une vaste étendue de pays. Celui de ces princes qu'on appelle le grand Kaân, et qui est le véritable successeur de Tchinghiz, règne sur les contrées les plus orientales de l'Asie. Le second a sous sa domination tout l'Iran ; le troisième est maître du Kaptchak, et le quatrième du Mâwarâ-alnahar. »

³ D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tome II, pp. 62, 63.

Relation du voyage en Tartarie

Kiew, Kamenetz, Galicz, Lublin, Sandomir, Cracovie, Ratibor, jalonnèrent la marche des Mongols jusqu'aux plaines de Volstadt près de Lignitz, où les troupes chrétiennes rassemblées pour les ^{pn.066} arrêter furent taillées en pièces. Puis se dirigeant au sud, les vainqueurs se précipitèrent sur la Hongrie, que Bâtou khân avait déjà envahie avec le gros de l'armée ¹. Ce malheureux pays fut mis à feu et à sang ; tout était saccagé, dépeuplé, lorsqu'arrivèrent à Bâtou la nouvelle de la mort d'Oukodây khân, et l'invitation de venir à la *Syra Ordou* prendre part à l'élection d'un nouveau souverain ; le qâân décédé avait désigné pour son successeur son petit-fils Schyrâmoun ; mais la régence avait été décernée à l'impératrice Tourâkinah, dont les affections étaient pour Kuyûk, l'aîné de ses fils ; et Bâtou, dont les vues personnelles étaient peut-être contrariées par un choix facile à prévoir, ne se pressa point de se rendre à l'assemblée générale où il était convoqué ; il s'arrêta à guerroyer encore dans le Caucase, puis alléguant une maladie, en sorte qu'après avoir été longtemps retardée, la proclamation solennelle de Kuyûk s'effectua enfin sans que Bâtou y assistât ².

^{pn.067} Les horribles dévastations que celui-ci avait commises dans les parties de l'Europe envahies par ses armées, avaient porté une profonde terreur dans les contrées voisines ; on craignait sans cesse le retour de ces hordes féroces, dans l'invasion desquelles Grégoire IX avait pu craindre de voir périr le nom chrétien, et contre lesquelles il avait fait prêcher une croisade en Allemagne, par les plus éloquents orateurs des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique ; et quand Innocent IV fut élevé au suprême pontificat, il fit de nouveau prêcher la croisade en Allemagne pour secourir la Hongrie, que son voisinage immédiat de l'immense empire des Mongols menaçait continuellement de nouveaux

¹ [Karamzine, Hist. de l'empire de Russie, édit. fr., tome III, pp. 335 à 350](#) et les notes pp. 396 à 403 ; tome IV, pp. 6 à 24 — Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, lib. XXXI, cap. 149, dans Reineck, *Historia orientalis*, folio 160. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, tome II, pp. 110 à 186. — A'lay ed-dyn et Reschyd-ed-dyn, *ubi supra*, pp. 619 à 629. — [Gaubil, Hist. de Gentchiscan, pp. 103, 104](#). — La bataille de Lignitz eut lieu le 9 avril 1241.

² D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tome II, pp. 187, 188, et 195 à 197. — [Gaubil, Hist. de Gentchiscan, pp. 101, 103](#).

Relation du voyage en Tartarie

ravages. Puis, au concile de Lyon, il exposa l'urgence d'aviser aux moyens de défendre la chrétienté contre l'invasion toujours imminente de ces légions sauvages vomies par l'enfer ; on ordonna des jeûnes et des prières solennelles pour apaiser le Ciel irrité ; on conseilla aux peuples limitrophes ^{pn.068} des terres ennemies de fortifier leurs villes, de couper les routes ; et enfin l'on approuva et confirma la résolution déjà prise et exécutée par le pontife, d'envoyer vers les chefs Mongols des missionnaires chargés de les inviter à cesser leurs expéditions sanguinaires contre les chrétiens, et de leur prêcher la vraie foi ¹.

Les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, que le pape affectionnait particulièrement ², s'étaient partagé la gloire d'accomplir cette périlleuse mission ; des frères prêcheurs s'étaient dirigés vers le nouyân Batchou, qui commandait les troupes tartares en Perse, et qui avait forcé les princes chrétiens de Géorgie, d'Arménie et d'Antioche à se soumettre aux plus dures conditions ³ ; ces zélés religieux furent Anselme ou Ascelin, chef de la légation, Alexandre, Simon de Saint-Quentin et Albert, auxquels se joignirent en route Guichard de Crémone et André de Lonjumeau ⁴.

¹ On croit communément que c'est au concile même de Lyon que ces ambassades pontificales furent résolues ; cela se trouve formellement énoncé par Bzovius (*Annales ecclesiastici post Baronium*, Cologne 1616, in folio ; tome XIII, p. 542, 567), par Bergeron (*Traicté des Tartares*, p. 72), par Wadding (*Scriptores ordinis minorum*, Rome 1650, in-folio, p. 221, et *Annales minorum*, tome III, p. 116), par Baldelli (*Storia del Milione*, p. 23, § 35) et par nombre d'autres ; il est cependant certain que le concile ne s'ouvrit que le 20 juin 1245, tandis que les lettres de créance portaient la date du 5 mars précédent, et que Jean du Plan de Carpin était parti de Lyon le 16 avril pour remplir sa mission, ainsi qu'on le verra plus loin.

² Paolo Pansa, *Vita del gran Pontefice Innocenzio quarto*, Napoli 1598, in-4, p. 98. — Ce biographe assigne pour date aux dispositions faites par Innocent pour cette double mission, le commencement de l'année 1247 (*ibidem*, p. 44) ; c'est un anachronisme de deux années.

³ Abel-Rémusat, *Rapports des princes chrétiens avec le grand empire des Mongols*, dans le recueil de l'Acad. des Inscript., tome VI, pp. 405, 415, 416.

⁴ Fontana, *Monumenta Dominicana*, Rome 1675, in-folio, p. 52. Le chef de la légation y est appelé *Anselme*, de même que dans Bzovius (*Annal. eccles.*, tome XIII, pp. 542, 543), tandis que ce nom est le plus habituellement transcrit *Ascelin* ; et c'est aussi Ezzelino qu'on trouve dans Paolo Pansa, (*ubi supra*, p. 44), ce qui milite puissamment pour la leçon *Ascelin*, adoptée au surplus par Quétif et Echard, *Scriptores ord. Prædictoranei*, tome I, p. 122, col. 1. — Van der Aa, prenant le nom d'Ascelin pour un patronyme, imprima *N. Ascelin* dans le titre de son édition de 1727 (*Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie*, etc., tome I), titre que nous avons rapporté plus haut en son entier ; et Fabricius, renchérissant sur Van der Aa, a forgé là-dessus un *Nicolas Ascelin* en toutes lettres (*Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinatis*, édition de Mansi,

Relation du voyage en Tartarie

pn.069 Aux cordeliers fut confiée une double mission vers les barbares d'Orient ; et des lettres de créance à cet effet furent expédiées à Lyon le même jour, 3 des nones de mars 1245 à chacun des deux nonces apostoliques désignés par le souverain pontife.

L'un de ces nonces était Laurent de Portugal, l'autre Jean du Plan de Carpin, accompagnés l'un et l'autre de plusieurs frères de leur ordre. Mais de même que par une erreur manifeste on a quelquefois confondu en une seule les missions données séparément, en cette occasion, par Innocent IV aux jacobins et aux cordeliers ; de même on se méprend pn.070 peut-être en confondant encore en une seule, comme on le fait généralement, les deux légations simultanément confiées aux franciscains, et qui avaient pour chefs distincts le frère Laurent d'une part, et le frère Jean de l'autre. On peut remarquer, dans la relation qu'a laissée ce dernier, que pour remplir la mission vers les barbares d'Orient qui lui avait été départie, il se détermina, par un *choix* conforme aux instructions confidentielles du pape et des cardinaux, à se diriger immédiatement vers les Tartares du nord.

Le frère Laurent, au contraire, dont aucune relation ne nous est parvenue, paraît avoir accompli sa mission en des contrées plus prochaines : du moins avons-nous des lettres données à Lyon la veille et le jour même des nones de juin 1247, par lesquelles Innocent IV rappelle au frère Laurent, franciscain, son pénitencier, qu'en l'établissant son légat en Arménie, Icone, Turquie, Grèce, Babylonie, et lui donnant pouvoir sur les Grecs des patriarchats d'Antioche et de Jérusalem, ainsi que sur les jacobites, maronites et nestoriens, il n'avait point entendu l'autoriser à entreprendre sur les droits du patriarche de Jérusalem, également revêtu du titre de légat apostolique, et de la part duquel la conduite du moine de Saint-François avait provoqué des doléances.

Le frère Jean, le seul dont nous ayons à nous occuper spécialement ici, était un des membres les plus distingués et les plus anciens de son

Padoue 1754, in-4°, tome IV, p. 120. — Voir plus haut ce que nous avons dit de la relation de Simon de Saint-Quentin.

Relation du voyage en Tartarie

ordre ; il avait été jadis un des ^{pn.071} compagnons du saint fondateur ¹ ; et comme il est nominativement désigné en 1223 en tête des religieux les plus âgés qui se trouvaient alors dans la province d'Allemagne, il faut lui attribuer à cette époque au moins une quarantaine d'années, et porter ainsi la date de sa naissance vers l'an 1182, qui vit naître également saint François lui-même.

Quelle était sa patrie ? À ne consulter que sa relation, on pourrait le croire français, puisque c'est en français ou en latin qu'il communiquait avec les informateurs européens qu'il rencontra chez les Tartares ; et que d'une autre part la seule mesure itinéraire qu'il emploie est la lieue : indice de tout temps regardé comme caractéristique, si bien que l'un des anciens possesseurs du manuscrit sur lequel nous relevons ces détails (peut-être Paul Petau, dont il nous semble reconnaître l'écriture), en avait été frappé, et avait inscrit en marge de l'un des premiers passages où figure le mot *leuca*, cette annotation : « *Gallum autorem fuisse vox ista arguit.* »

Cependant Bergeron, son traducteur, paraît avoir été préoccupé d'une autre idée, lorsque paraphrasant le titre ^{pn.072} du chapitre où Vincent de Beauvais traite de *Itinere fratris Joannis usque ad primam custodiam Tartarorum*, il nous dit, lui, comment frère Jean du Plan Carpin et ses compagnons partirent d'Italie et arrivèrent en Russie au premier lieu des Tartares ², bien que ce ne fût nullement d'Italie que notre voyageur était parti, mais bien de Lyon, en France, où résidait alors Innocent IV.

Ainsi Bergeron semble avoir été dominé par l'idée que son auteur était Italien ; et cette opinion, dénuée peut-être alors d'appui, n'en était pas moins conforme à la vérité. Une note insérée dans le *Martyrologium franciscanum* du père Arthur du Monstier, récollet, publié en 1638, énonça pour la première fois d'une manière formelle

¹ Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, p. 221 : « Joannes de Plano Carpini, sancti Francisci discipulus, etc. » — Le même, *Annales minorum*, tome III, p. 118 : « Fratrem item Jonnem de Plano Carpini *socium olim beati patris Francisci*, virum magnæ fidei et disciplinæ, etc. »

² *Relation des voyages en Tartarie* ; relation de Carpin, chap. IX ; édition de 1634, p. 392.

Relation du voyage en Tartarie

que Jean du Plan de Carpin était italien, *italus erat* ¹ ; et d'après cette indication sans doute, Sprengel en 1783, Forster en 1784, et M. de La Renaudière en 1813, ont donné au frère Jean la qualification de minorite italien.

Mais nous possédons des lumières plus précises, des témoignages plus explicites ; le pérugin Felice Ciatti, auteur d'une Histoire de Pérouse, dont le premier volume seul, comprenant les époques étrusque, romaine, et impériale, ^{pn.073} parut en 1638, et dont le second volume, consacré à l'époque pontificale, n'a jamais été terminé, mais paraît avoir eu dès 1640, tout incomplet qu'il était resté, une publicité fort restreinte ; Ciatti, dis-je, avait énoncé que le frère Jean appartenait à la famille, plus tard éteinte, des seigneurs del *Pian di Carpine* dans le district de Pérouse. Son compatriote Agostino Oldoïno, qui publia en 1678 son *Athænæum Perusinarum*, répéta à son tour *Joannes, a Plano Carpenis cognominatus ; Planus Carpenis est locus Perusini agri*. Enfin l'ouvrage posthume du père Hyacinthe Sbaraglia, en reproduisant en 1806 la même assertion, alléguait du moins pour la justifier une autorité dont le témoignage donne à ce fait un degré de certitude qui jusqu'alors lui avait manqué : nous y voyons que le frère Salimbene de Salimbeni, auteur d'une chronique d'Italie rédigée en latin dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et restée manuscrite, énonce avoir connu en France le frère Jean du Plan de Carpin, du district de Pérouse. Le comte Baldelli Boni, en 1827, ajoute, d'après un renseignement qu'il tenait de l'abbé Borghi, que ^{pn.074} *Plano Carpino* ou *Pian del Carpine* répond à la localité qu'on appelle aujourd'hui *Piano della Magione*, non loin de Pérouse, sur la route de Cortone, où il existait encore, jusque vers la fin du dernier siècle, une famille du nom de *Carpini* ². En dernier lieu, Vermigliani, dans sa Biographie des auteurs pérugins, publiée en 1829, appelle notre voyageur *Giovanni dal Piano di Carpine* ; allègue ce que dit Ciatti de l'ancienne existence d'une famille seigneuriale de ce nom dont il n'a point trouvé d'autres traces, et il observe que dans tous

¹ Arturi a Monasterio, *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1638, in-folio ; p. 322, note 3.

² Baldelli, *Storia del Milione*, p. 24, note 2.

Relation du voyage en Tartarie

les cas le district de Pérouse renferme un lieu ainsi appelé. Il demeure donc établi que notre auteur était d'origine italienne, et spécialement du canton de Pérouse, né par conséquent au voisinage d'Assise, circonstance qui explique naturellement son ancienne liaison avec saint François, rappelée par ses biographes.

La première mention historique que nous trouvions ensuite de Jean du Plan de Carpin, se rapporte à l'année 1221, en laquelle saint François d'Assise donna la charge de provincial d'Allemagne à Césaire de Spire, fameux prédicateur de ce temps, récemment gagné à son ordre, et qu'il envoyait pour le propager en ces contrées. Pour mieux remplir cette ^{pn.075} mission, Césaire se choisit des compagnons également renommés par leur éloquence, savoir, Jean du Plan de Carpin et Barnabé d'Allemagne, qui prêchaient avec la même facilité, celui-ci dans les langues lombarde et allemande, le premier dans les langues latine et lombarde ; ayant ainsi l'avantage de s'adresser tour à tour aux clercs et aux lettrés dans la langue savante, et au peuple en langue vulgaire.

Après avoir fait choix des frères sur l'éloquence et l'habileté desquels il pouvait le plus compter pour la propagation de l'ordre en Allemagne, et de ceux qu'il destinait à y former des établissements, Césaire de Spire les distribua d'abord, avec l'autorisation de saint François, dans les divers couvents de la Lombardie, pendant que lui-même allait faire une retraite d'environ trois mois dans la vallée de Spolète. Puis, au moment de partir pour la province qui lui était assignée, il envoya devant lui, pour préparer les voies, Jean du Plan de Carpin, Barnabé d'Allemagne et quelques autres religieux, qui se rendirent d'abord à Trente, où leurs prédications touchèrent profondément un riche citadin appelé ^{pn.076} Pérégrino, lequel les fit tous habiller à neuf, et bientôt distribua tous ses biens aux pauvres pour revêtir lui-même l'habit de Saint-François.

Les missionnaires franciscains se rendirent ensuite à Botzen, où l'évêque de Trente, qui les avait accueillis dans sa ville épiscopale, continua de les défrayer ; ils vinrent de là à Brixen, et furent également

Relation du voyage en Tartarie

bien reçus par l'évêque de ce siège. Alors, s'avançant vers les montagnes, ils atteignirent Storzing vers l'heure du diner ; comme on ne leur offrit point de nourriture, et qu'ils ne savaient pas encore mendier, ils espérèrent arriver le soir dans quelque lieu où la piété des habitants leur fournirait de quoi se refaire : ils continuèrent donc leur route, et parvinrent à Mittenwald, où ils n'eurent pour apaiser leur faim que deux bouchées de pain et sept raves ; ils avaient fait ce jour-là sept milles d'Allemagne ; et après avoir bu de l'eau du ruisseau voisin, ils se livrèrent au repos.

Le lendemain matin ils se levèrent l'estomac vide et affamé, et se remirent en route ; ils avaient fait à peine un demi-mille, que leurs forces commencèrent à faillir, leurs jambes à trembler, leurs genoux à fléchir ; pressés par le besoin de nourriture, ils eurent recours à quelques fruits sauvages, qu'ils cueillirent et mangèrent, non sans scrupule, craignant de rompre le jeûne du samedi ; et s'arrêtant par intervalles, ils gagnèrent d'un pas lent et pénible la ville voisine, où ils rencontrèrent deux hommes charitables qui par compassion leur donnèrent du pain, mais trop peu pour tant de monde ; heureusement que c'était la saison des raves, ^{pn.077} et qu'ils purent, au moyen de celles qu'ils mendièrent, suppléer au défaut de pain. Leur repas fait, ils poursuivirent leur marche, et traversant les villes, les châteaux et les monastères, ils parvinrent à Augsbourg, où ils furent parfaitement bien reçus.

La même année [1221], vers la fête de Saint-Gall [16 octobre], Césaire tint à Augsbourg un chapitre avec trente et un autres frères, qu'il envoya de là dans les diverses parties de l'Allemagne : les deux prédicateurs Jean du Plan de Carpin et Barnabé furent destinés pour Wurtzbourg, d'où ils passèrent successivement à Mayence, Worms, Spire et Cologne, préparant partout, par leur éloquence, une favorable réception aux frères qui les suivaient.

Albert de Pise ayant, en 1223, remplacé Césaire de Spire comme provincial d'Allemagne, convoqua, dès son arrivée, les frères les plus âgés, tels que Jean du Plan de Carpin, Thomas de Célano son propre

Relation du voyage en Tartarie

vicaire, et quelques autres ; après avoir pris leur avis, il assembla, le 8 septembre, un chapitre à Spire pour aviser aux intérêts de la congrégation : là furent créés quatre custodes pour les diverses parties de la province d'Allemagne ; l'un eut la Franconie pour son département, un autre la Bavière et la Souabe, un troisième l'Alsace, et le dernier la Saxe : ce dernier était le frère Jean du Plan de Carpin, qui fut chargé, en cette circonstance ^{pn.078} solennelle, de faire un sermon au clergé de Spire ; il s'en, acquitta si bien qu'il concilia complètement à ses frères les bonnes grâces de l'évêque.

Rendu dans sa custodie, le frère Jean s'occupa avec zèle d'y assurer les progrès de son ordre, et il envoya à cet effet des religieux d'un mérite distingué à Hildesheim, Braunschweig, Goslar et Magdebourg. L'année suivante [1224] dans un chapitre tenu à Wurtzbourg le jour de l'Assomption [15 août] il fut déchargé de ces fonctions par son provincial pour être envoyé lui-même à Cologne.

Nous le retrouverons en 1228 désigné par Elie de Cortone, alors général des Franciscains, pour remplacer Simon d'Angleterre comme provincial d'Allemagne : le frère Jean ayant convoqué un chapitre à Worms, y fut reconnu en sa ^{pn.079} nouvelle qualité ; il y annonça à ses frères la canonisation de saint François récemment proclamée par une bulle pontificale de Grégoire IX, du 14 des kalendes d'août, et il envoya à Magdebourg son prédécesseur le frère Simon, avec d'autres hommes vertueux et savants, pour y professer la théologie.

Les annales manuscrites de Saxe, où l'histoire des frères mineurs a si fréquemment puisé ses récits, contiennent ici quelques particularités sur notre voyageur. Suivant ce qui y est dit, ce même frère Jean du Plan, étant gros et lourd, était forcé d'avoir un âne pour monture ; et les hommes de ce temps, attirés en foule par la nouveauté de l'institution et l'humilité du cavalier, témoignaient pour l'âne lui-même une dévotion plus grande que n'en excita plus tard la propre personne des religieux. Celui-ci fut un des plus grands propagateurs de son ordre : il envoya des frères en Bohême, en Hongrie, en Danemark et en Norvège ; il agrandit le couvent de Metz et en établit d'autres en

Relation du voyage en Tartarie

Lorraine. C'était un homme de courage et de talent, intrépide à défendre les intérêts de sa congrégation devant les évêques et les princes ; et des paroles ne sauraient exprimer combien ses frères trouvèrent toujours en lui de douceur, de charité, de consolation et d'appui, d'empressement en un mot à les aider et les protéger, comme ^{pn.080} une mère ses enfants, comme une poule ses poussins.

Lorsqu'en mai 1230 un chapitre général des frères mineurs fut convoqué à Assise pour assister à la translation du corps de saint François, Jean du Plan de Carpin, laissant le soin de sa province à un vicaire, se rendit en personne à cette assemblée, où le frère Elie de Cortone fut déposé de son généralat, et remplacé par Jean Parente de Florence, provincial d'Espagne. Jean du Plan de Carpin fut alors appelé à succéder à ce dernier dans la province qu'il laissait vacante.

Nous ignorons quels furent les travaux du frère Jean ^{pn.081} pendant les dix années qui suivirent : peut-être est-il permis, en lisant une lettre adressée de Pérouse, le jour des ides de mai 1235, par le pape Grégoire IX au roi de Tunis [Abou Zakaryâ Yahhyây ebn A'bd-el-Ouahhed el-Hhafssy], et dans laquelle le pontife désigne comme ambassadeur le frère Jean, provincial de l'ordre des Frères-Mineurs en Barbarie ; peut-être, dis-je, est-il permis de se demander si cet envoyé du Saint-Siège vers le sultan de Tunis n'était point ce même frère Jean qui avait déjà trouvé l'occasion, en Espagne, d'avoir des rapports avec les Arabes musulmans, et qui reçut plus tard une mission vers le qâân des Mongols.

Il était de retour en Allemagne en 1241, et dirigeait la province de Cologne, lorsqu'après la désastreuse bataille de ^{pn.082} Lignitz, Grégoire IX fit prêcher une croisade pour secourir la Pologne en proie aux dévastations des Tartares ; et il fut désigné par le Saint Père pour exhorter les populations teutonnes à voler à la défense de leurs frères.

Ainsi tour à tour custode de Saxe, provincial d'Allemagne, d'Espagne, peut-être de Barbarie, et enfin de Cologne, Jean du Plan de Carpin avait vieilli dans le maniement des affaires, et y avait déployé

Relation du voyage en Tartarie

une grande habileté, quand Innocent IV, dont il était le pénitencier, le chargea d'aller conjurer l'orage qui grondait en Orient contre la chrétienté. Étienne de Bohême et Benoît de Pologne furent désignés pour l'accompagner. Les lettres de créance qui lui furent remises étaient ainsi conçues : [texte latin disponible [ici](#).]

pn.084 Muni de ces lettres et accompagné d'Étienne de Bohême, le frère Jean partit, le dimanche 16 avril, jour de Pâques, non d'Italie comme se l'est imaginé Bergeron, sur la foi duquel l'a répété Karamzine, mais de Lyon en France, comme il semblait plus naturel de le penser, et comme d'ailleurs mention expresse en était consignée dans l'histoire de France du chanoine Paul Emili avant que l'anonyme contemporain auquel est due l'introduction comprise au manuscrit de Colbert nous eût fourni une énonciation plus explicite encore.

pn.085 Les envoyés d'Innocent IV traversèrent l'Allemagne, où le cardinal légat Hugue de Santocarò, dominicain, leur adjoignit quelques-uns de ses propres serviteurs pour leur épargner les soins les plus grossiers et les plus pénibles du voyage ; de là ils se rendirent en Bohême pour y prendre langue auprès du roi Wenceslaw, qui leur conseilla de suivre la route de Pologne et de Russie, et qui les défraya jusque chez Boleslaw duc de Lignitz. Le frère Jean trouva à Breslaw son autre compagnon Benoît de Pologne, qui devait partager ses fatigues et lui servir d'interprète. Les trois missionnaires, conduits aux frais de Boleslaw, arrivèrent ensuite à Cracovie chez Conrad, duc de Lenczy, auprès duquel ils rencontrèrent le prince russe Vassilko, duc de Wolodimir de Wolhynie, et frère de Daniel duc de Galicz pn.086 qui était alors en Tartarie ¹. Vassilko les emmena et les garda quelque temps dans ses domaines, où les zélés religieux profitèrent de l'occasion pour prêcher au duc, aux évêques et au peuple, le retour à l'unité romaine ;

¹ [[Relation, p. 120.](#)] — [Karamzine, Hist. de Russie, édit. fr., tome IV, pp. 47, 48.](#) — Mathias de Michow (*ubi supra*) suppose, contre l'assertion formelle de Carpin, que celui-ci rencontra Wassilko chez Boleslaw le Pudique, duc de Cracovie, dont il eut beaucoup à se louer, ainsi que de la duchesse mère Grimislawa, et de l'évêque Prandotha : mais il résulte du récit de notre voyageur que Conrad et son fils Lesko étaient alors à Cracovie avec la duchesse Grimislawa ; et que Boleslaw, vaincu par son onde, n'avait point encore recouvré ses États, dont il ne rentra en possession que par la mort de Conrad arrivée bientôt après.

Relation du voyage en Tartarie

mais l'absence du prince Daniel ne permit point de prendre alors un parti définitif sur cette question ¹. Vassilko donna aux envoyés un de ses propres serviteurs pour les conduire, à travers un pays exposé sans défense aux déprédations des Lithuaniens, jusqu'à Kiew, métropole de la Russie, maintenant sous la dépendance des Tartares. Avant d'y arriver le frère Jean tomba dangereusement malade en un lieu qu'il appelle Danilow, et il fut obligé de se faire transporter en voiture, au milieu des neiges et par un froid rigoureux, afin de ne pas retarder plus longtemps l'accomplissement de sa mission ².

Le chef tartare qui résidait à Kiew lui fournit des chevaux et des guides, avec lesquels il se mit en route deux jours après la Purification de Notre-Dame, c'est-à-dire le 4 février 1246, pour se rendre à Kaniew, premier village soumis immédiatement aux Tartares ³ ; le frère Étienne de ^{pn.087} Bohême, malade et affaibli, ne put aller plus loin ; Jean du Plan de Carpin et Benoît de Pologne repartirent avec des chevaux frais et d'autres guides pour arriver à un second village où commandait un chef alain appelé Micheas, homme avide et méchant par lequel il fallut se laisser rançonner avant d'obtenir de nouvelles montures ⁴ ; enfin l'on put se remettre en route le lundi de la Quinquagésime, 19 février, pour arriver le vendredi suivant, 23 du même mois, à un premier camp de huit mille Tartares ⁵, où l'on changea encore de chevaux et de guides afin de se rendre auprès du général Corenza, qui commandait en chef, au nom de Bâtou khân, à toutes les garnisons tartares de la frontière, échelonnées sur la rive droite du Dnièpr, et formant ensemble, disait-on, une armée de soixante mille hommes ⁶. Sur la rive gauche commandait un autre général plus puissant, appelé Maucy ; ^{pn.088} plus loin, sur le Don, était campé un prince nommé Kartân, époux d'une

¹ [[Relation, p. 120.](#)]

² [[Relation, p. 121.](#)]

³ [[Relation, p. 121.](#)] Benoît, *ut suprà*, appendix, n° 1. Il appelle ce lieu *primam custodiam Tartarorum circa principium Comaniæ*. Comme il le met à six journées de Kiew, et que cette distance convient à merveille pour Kaniew, il n'est pas douteux que ce qu'il dit ne s'applique à cette localité.

⁴ [[Relation, p. 122.](#)]

⁵ [[Relation, p. 123.](#)]

⁶ [Karamzine, ubi suprà, tome IV, pp. 49.](#)

Relation du voyage en Tartarie

sœur de Bâtou ; et enfin, ce dernier tenait son quartier-général sur le Wolga ¹.

Partis du camp de Corenza le lundi qui suit le premier dimanche de carême, c'est-à-dire le 26 de février, le frère Jean et son compagnon arrivèrent auprès de Bâtou le mercredi saint, 4 avril, après une pénible route parcourue rapidement à franc étrier en changeant de chevaux jusqu'à sept fois par jour et courant au grand trot depuis le matin jusqu'au soir, souvent même pendant la nuit ; et cela pendant plus de cinq semaines, entre le dimanche *Invocavit* et le jeudi *Cœnæ Domini* ².

Bâtou, khân du Qaptchâq, était alors l'aîné ou le chef des princes Tchenkizides ³, et le plus puissant de tous après le grand khân : c'était un homme fin, rusé à la guerre, cruel dans l'action, redouté même des siens. Il avait dans son camp une sorte de magnificence, des gardes, des officiers de toute espèce, de belles tentes prises au roi de Hongrie, des tables couvertes de vases d'or et d'argent, des musiciens pour chanter ou jouer des instruments pendant ses repas ; on portait un dais ou parasol au-dessus de sa tête ; enfin, tout le cérémonial de la cour impériale était observé devant lui, et on ^{pn.089} ne lui parlait qu'à genoux. Les lettrés de créance du frère Jean, traduites du latin en russe et successivement en sarrasin ⁴ et en tartare, lui furent ainsi présentées dans l'audience qu'il accorda aux deux franciscains. Tout considéré, le prince mongol jugea convenable de garder à son ordou quelques-uns de leurs gens, et de les faire conduire eux-mêmes à la Syra-ordou, ou résidence impériale du khâqân Kuyûk ⁵.

¹ Nous nous occuperons directement, plus loin, de la détermination des noms propres de ces chefs tartares, très variables dans les manuscrits.

² [[Relation, p. 125.](#)]

³ Cette dignité était exprimée par le titre d'*Aqâ*, signifiant *frère aîné*, sans acception de l'âge relatif ; car, sous ce rapport, c'est Hordou, le premier des fils de Tchoutchy, qui se trouvait en réalité l'aîné de toute la famille impériale, ainsi que le dit ailleurs Carpin. — Voir Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome II, p. 266, note 5.

⁴ Ce mot de *sarrasin*, dont la signification usuelle est celle d'*arabe*, ne semble guère devoir être entendu ici dans ce sens, et il paraît plus probable que c'est la langue *turke* que le narrateur a en vue : les Turcs avaient en effet des rapports fréquents avec les Russes et avec les Mongols, tandis qu'il n'en était pas ainsi pour les Arabes.

⁵ [[Relation, p. 128.](#)] — [Karamzine, ubi suprâ, tome IV, pp. 50, 51.](#) — Benoît, *ut suprâ*, n° 3.

Relation du voyage en Tartarie

Le frère Jean repartit donc, avec son compagnon Benoît de Pologne, le jour même de la Résurrection du Seigneur, c'est-à-dire le 8 avril ; ils étaient si faibles l'un et l'autre qu'ils pouvaient à peine se tenir à cheval, et qu'ils durent se faire lier les membres pour résister à la fatigue. Ils mirent huit jours à atteindre les dernières limites du pays des Comans, au fleuve Jaïk ¹.

^{pn.090} C'était une contrée étendue ², surtout en longueur, entièrement plate, et arrosée par les quatre grands fleuves Dnièpr, Don, Wolga et Jaïk, que nous rencontrons ainsi désignés par leurs noms modernes, jusqu'alors inusités en Occident : tous les quatre, au dire du narrateur, versaient leurs eaux à la mer de Grèce, appelée aussi Grande mer, dont un bras baignant Constantinople portait le nom de Saint-Georges : c'est en effet la dénomination qu'on donnait alors au Bosphore ; mais on peut s'étonner de l'ignorance géographique du bon religieux qui, bien qu'ayant pu connaître la vérité par le témoignage de ses propres yeux, demeure imbu d'anciennes erreurs, et confond en une seule mer le Pont-Euxin (déjà ^{pn.091} peut-être appelé par les Turks et les Tartares de son nom actuel de Qarâ-Denkiz ou mer Noire), et les Paluds-Méotides, et la mer Caspienne ou mer des Khazars, et encore le grand lac d'Aral. Les quatre fleuves tributaires de cette unique mer étaient alors gelés, et la mer elle-même était glacée jusqu'à trois lieues du rivage.

Les Comans, ainsi désignés par les écrivains byzantins et qui peut-être tiraient ce nom de leur premier cantonnement sur les bords de la

¹ [[Relation, p. 128.](#)] — Ceci ne veut point dire qu'ils se firent attacher sur leurs selles au moyen de sangles, mais qu'ils firent serrer leurs membres dans des bandelettes, procédé employé par les voyageurs orientaux comme une précaution contre la fatigue résultant d'une chevauchée rapide : le scheryf Mouley Mohammed, qui en 1811 avait exécuté en six jours la route de Ten-Boktoue à Tafilék sur un dromadaire a'schâry (voir notre article Caravane, dans l'Encyclopédie nouvelle, tome III, p. 244, col. 2) racontait en 1822 à M. Delaporte père, qui gérait alors le consulat général de France à Thangeh, « qu'il avait été obligé de se serrer fortement les poignets, la poitrine, les reins, de s'envelopper la tête dans son baracan de laine, etc. » — Suivant le récit de Benoit de Pologne on mit deux semaines à sortir de la Comanie ; mais Carpin dit qu'on resta seulement en route dans ce pays *usque ad octodius post Pascha* [[Relation, p. 129.](#)]

² Marsden, *The travels of Marco Polo*, Londres, 1818, in-4°, pp. 56, 57.

Relation du voyage en Tartarie

rivière Kouma ¹, sont appelés Polowczis dans les chroniques slaves, et Qaptchâq ou Qabgjâq ^{pn.092} par les historiens orientaux : cette dernière concordance est expressément constatée par Rubruk, et la première n'est pas moins bien établie par des témoignages et des rapprochements consignés par Klapproth dans son voyage au Caucase. Abou-el-Ghâzy expose l'origine turke des Qaptchâq, et l'on ^{pn.093} possède une preuve irrécusable que la langue comane n'est autre que le turk, depuis que Klapproth a publié, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, un Vocabulaire latin-persan-coman rédigé ou copié en 1303, et qui fait partie des manuscrits légués à la bibliothèque de Saint-Marc de Venise par le célèbre Pétrarque ².

Le nom de Comanie lui-même n'est pas inconnu aux écrivains orientaux, et il se retrouve dans les descriptions géographiques de l'Edrysy et d'Ebn Khaldoun.

Les pays limitrophes de la Comanie sont énumérés avec quelque détail dans la relation de notre voyageur ³.

À l'ouest c'étaient la Hongrie et la Russie.

Au nord, touchant immédiatement à la Russie, se présentaient les *Morduins*, peuple finnois dont les descendants, répandus dans les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, de Penya, de Saratow, d'Astrakhan et d'Orenbourg, sont de nos jours encore désignés par les Russes sous leur nom de ^{pn.094} Mordvi, puis venaient les *Bilères* ou habitants de la grande Bulgarie, c'est-à-dire les Boulgares du Wolga, appelés *Belâr* par Aboulfédâ et par Reschyd-el-Dyn, et dont Klapproth et M. de Fræhn rattachent l'origine à la grande famille des Finnois orientaux, bien que leur langue native se soit graduellement effacée sous celle des populations turkes dans lesquelles ils se sont fondus, comme leurs frères les Boulgares du Danube ont aussi oublié leur idiome finnois pour adopter celui des populations slaves qu'ils ont

¹ On peut toutefois objecter que la Comanie et les Comans ont été connus des anciens sur un autre emplacement que les bords de la Kouma.

² [Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 314.](#)

³ [[Relation, p. 129.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

traversées et auxquelles ils se sont assimilés ; ensuite se montraient les ^{pn.095} *Bascarts* ou habitants de la Grande-Hongrie, dans lesquels il est aisé de reconnaître par leur nom les peuples cantonnés aujourd'hui dans les gouvernements de Perm, de Viatka, et d'Orenbourg, et appelés par les Russes *Baschkourts*, par les écrivains orientaux *Baschkirts*, *Baschghirds* ou *Baschqirds*, et vulgairement *Baschkirs*, parlant un dialecte turk, mais offrant dans leurs traits physiques des caractères étrangers à la race turke : le nom de Grande-Hongrie donné à leurs pays révèle l'opinion qu'on avait au moyen âge sur leur affinité d'origine avec les Hongrois, et Guillaume de Rubruk déclare même expressément que la langue des deux peuples était identique ; or les Hongrois sont bien reconnus aujourd'hui pour appartenir à la grande famille finnoise, ainsi que leur idiome national en fait encore foi ; il y a sans doute lieu de penser dès lors que les Baschqirds restés dans l'ancienne patrie commune sont pareillement d'origine finnoise, mais que mêlés de Mongols et de Turks, ils se sont à la longue complètement nationalisés parmi ces derniers.

^{pn.096} Derrière les Bascarts étaient les *Parossites*, que cette position relative suffit pour faire comprendre parmi les peuplades finnoises de la Grande-Permie ; c'est là que les cartes historiques des *Tableaux de l'Asie* de Klaproth inscrivent le nom de *Berthas* sur les bords de la Kama, et l'on pourrait, avec George Horn, trouver quelque homophonie entre les dénominations de Parossites et de Berthasses ; mais un double motif nous engage à repousser une telle assimilation : c'est, d'une part, que les historiens orientaux qui nous font connaître les Berthâs, loin de les placer au nord des grands Boulgars, ne laissent aucun doute sur leur position au sud de ceux-ci, dans un voisinage immédiat des Khazars et des Comans ; et que d'un autre côté, parmi les peuples que l'Edrysy regarde comme slaves, mais dont une partie est bien reconnue pour finnoise, nous trouvons mentionnés des *Borâssytes*, dont le nom rappelle complètement celui des Parossites de Jean du Plan de Carpin ; et cette concordance onomastique dispense de s'arrêter à la correction conjecturale proposée par M. de Fræhn et M.

Relation du voyage en Tartarie

Charmoy, de *Borâssieh* en *Berâmyeh*, puisque sous l'une ou l'autre forme cette dénomination désignera toujours les Permiaks de nos jours.

^{pn.097} Après les Parossites sont encore nommés les *Samogèdes*, dont le nom et l'emplacement sont bien connus. Mais la crédulité du bon moine a admis de bonne foi les forfanteries des Tartares qui lui ont dit avoir poussé leurs conquêtes jusqu'au-delà même des Samoyèdes, et il mentionne encore des peuples à la face canine, hôtes imaginaires des déserts que borde l'Océan glacial : peut-être néanmoins cette mention de fabuleux cynocéphales renferme-t-elle un souvenir des populations antérieures refoulées et effacées par les Samoyèdes, mais dont il reste quelques vestiges archéologiques auxquels les antiquaires du Nord rattachent le nom des Tchoudes.

Au sud de la Comanie, Jean du Plan de Carpin nomme d'abord les Alains, également appelés Ases, dont il serait ^{pn.098} superflu de nous occuper ici, après les savantes recherches de Klaproth et de M. Étienne Quatremère ; puis les Circasses ou Tcherkesses, qui se perpétuent au nord du Caucase, où Klaproth les a vus et étudiés avec la sagacité qui le distinguait ; ensuite les Khazars, sur lesquels M. de Fræhn et M. d'Ohsson ont réuni d'intéressants détails, et qui, rattachés par Klaproth à la souche finnoise, complètent la longue traînée de peuples de même race qui s'étendait ^{pn.099} sans interruption depuis les bords glacés du golfe d'Arkhangelsk jusqu'aux rivages de la mer Noire et de la mer Caspienne, avant que les populations turkes déplacées par les conquérants mongols fussent venues rompre cette zone, en se mêlant ou se substituant aux peuples subjugués.

Plus loin étaient d'un côté la Grèce et Constantinople ; de l'autre les populations caucasiennes, dont la synonymie géographique n'est point aisée à fixer d'une manière satisfaisante. Sans doute les Ibériens, que nous rencontrons d'abord, nous offrent un nom historique, lequel a maintenant à peu près disparu sous celui de Géorgiens, bien

Relation du voyage en Tartarie

qu'employé encore par les géographes arméniens ¹ ; mais deux autres noms viennent ensuite dont la détermination n'est pas sans difficultés : l'un est celui que le manuscrit de Petau écrit *Tacos* ou *Cacos*, et ceux de Vincent de Beauvais *Cathos* ou *Cachos*. Les formes *Cacos* et *Cachos* sont favorables à la conjecture de Sprengel et de Forster, qu'il s'agit des habitants du district géorgien appelé *Kakhéthi* ou pays des *Kakhs* ².
pn.100 Le second est écrit dans un endroit *Bruthachios* ou *Brutachios* ; dans un autre *Brucarchi*, *Bruchathy* ou *Brutachi*, et désigne des peuples juifs qui se rasaient la tête : il est vrai que les juifs sont nombreux dans le Caucase ; mais c'est surtout dans l'Iméréthi et dans la partie septentrionale du Karthli, où nous n'avons su trouver aucune dénomination qui se rapproche de celle de *Brutachi*. Dans la lecture de ce mot, au surplus, on peut hésiter sur la prononciation de la syllabe finale. Si, comme nous le pensons, le *ch* représente dans le manuscrit de Petau la consonne *tchym* des orientaux, le nom des *Brutaches* pourra, sous cette forme, trouver un analogue dans celui du district de *Berdâgj*, ainsi appelé par Ebn-Hhaouqâ, et dont les généalogies géographiques du pays font l'apanage de Bardos l'un des fils de Thargamos, arrière-petit-fils de Japhet : ce district s'étend sur la rive droite du Kour, entre la rivière *Berdâgj* ou *Berdougji*, aujourd'hui appelée *Bortchalo*, et le fleuve Aras. Et il n'est pas sans intérêt de

¹ Incigian, extraits traduits par M. Brosset dans le [Nouveau Journal asiatique, tome XII, p. 468](#) ; tome XIII, pp. 458 & 462, 477 à 480, etc.

² Sprengel (*Geschichte der Geogr. Entdeckungen*, p. 28), et Forster (*Hist. des découv. et voyages dans le Nord*, tome I, p. 153), supposent que Carpin a dû écrire *Kacheti* ou *Kakati* ; mais c'est gratuitement introduire une erreur là où il n'y en a point, la terminaison géorgienne *éthi* constituant, par son adjonction à un nom de peuple, la dénomination du territoire occupé par ce peuple, comme *istân* en persan, et *land* dans les langues germaniques : *Kakh-éthi* est donc le pays des *Kakhs*. Comme les Géorgiens ont forgé, à l'exemple des autres nations anciennes, des généalogies ethnologiques, ils individualisent le peuple ou la tribu des *Kakhi* en la personne du prince *Kakhos*, quatrième fils de Karthlos, fils de Thargamos, le Thogorma de la Génèse. (Voir à ce sujet l'*Histoire de la Géorgie*, par le roi *Vakhtang*, dont un fragment a été traduit en français par Klapproth sur l'interprétation russe de Toutoulov, et inséré dans le [Nouv. Journ. asiatique tome XII, p. 530](#), ainsi que dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, tome II, pp. 186, 187.) Il ne faut donc pas supposer une apocope dans le nom des *Cachi* de Carpin, pas plus que dans le nom de *Asou* par lequel le biographe chinois de Soboday, traduit par Abel-Rémusat ([Nouveaux Mélanges asiatiques, tome II, p. 92](#)), désigne les Ases ou Ossi du Caucase, et que M. Jacquet a voulu rétablir en Asoutou ([Nouveau Journal asiatique, tome VII, p. 433](#)) pour le rapprocher davantage du nom d'Ossètes, qui n'est qu'une mauvaise forme européenne forgée d'après la dénomination territoriale d'Oss-éthi ou pays des Osses.

Relation du voyage en Tartarie

remarquer qu'au temps du passage de ^{pn.101} Rubruk il existait dans le Schirwan et de là jusqu'en Perse, une population juive alors asservie par les Géorgiens. Enfin le voyageur nomme encore, au sud de la Comanie, les *Zikkés*, branche occidentale des Tcherkesses, déjà connus des anciens sous le nom de Zygiens ; puis les Géorgiens, qu'il appelle ailleurs *Obeses* ¹, les identifiant ainsi aux Abazes riverains de la mer Noire ; ensuite les Arméniens, et enfin les Turks, sujets des princes Selgjouqydes. Il nous semble trouver, dans l'ordre d'énumération de tous ces peuples, un certain arrangement symétrique propre à donner quelque ^{pn.102} probabilité de plus aux concordances que nous avons conjecturalement indiquées. Supposons en effet, ainsi qu'il est plausible, que ce soit au camp de Bâtou, sur le Wolga, que le narrateur a pris note des renseignements qu'il pouvait recueillir sur les bornes du pays qu'il visitait ; on lui aura désigné tour à tour, dans l'ordre successif de proximité, d'abord sur une première zone vers l'occident, les Alains, les Circasses, les Khazars, la Grèce et Constantinople ; puis sur une autre zone, à l'orient, les Ibériens, les Kakhes, les Berdâgjes ; enfin sur une zone intermédiaire les *Zikkés*, les Géorgiens, les Arméniens et les Turks.

Le narrateur anonyme qui, dans le manuscrit de Colbert, a recueilli avec plus ou moins d'intelligence les informations orales de Benoît de Pologne, énonce que dans leur traversée de la Comanie les voyageurs eurent d'abord à leur droite le pays des Saxons ou Goths. C'est chose maintenant bien connue que les Goths, anciens maîtres de la Tauride, en partageaient alors la possession avec les Khazars, et y subsistèrent même beaucoup plus tard : Guillaume de Rubruk nous a laissé à ce sujet un témoignage formel qui vient confirmer l'observation antérieure du compagnon de Jean du Plan de Carpin, et avec lequel s'accorde aussi l'indication donnée par Jean de Monte-Corvino, de l'itinéraire qui passe par la terre des Goths, comme le meilleur pour se rendre ^{pn.103} en Tartarie ; Josaphat Barbaro et Mathias de Michow nous apprennent que

¹ [[Relation, p. 200.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

les Goths de Krimée ne disparurent complètement que sous le règne de Mahmoud II, sultan des Turks osmanlis.

Le frère Benoit signale chez les Khazars une *civitas Ornarum* dont nous aurons à nous occuper un peu plus loin.

À l'est de la Comanie était le pays des *Kangites*, que nos voyageurs traversèrent ensuite : c'était une contrée plate remplie de lagunes salées et de marais, mais dépourvue d'eau douce, et n'ayant, par suite, que peu d'habitants ; ceux-ci, comme les Comans, vivaient de leurs troupeaux et couchaient sous des tentes, et comme eux aussi ils avaient été en grande partie détruits ou expulsés par les Tartares. Abou-el-Ghâzy les mentionne sous le nom de *Qânqlys*, qui leur est aussi donné par Rubruk ; l'historien tartare expose leur origine turke et l'étymologie de leur dénomination, qu'il fait venir de *qânq*, un char à roues criardes ; Constantin Porphyrogénète les appelle *Kangar*, et les identifie aux *Patzinakites*, que les géographes arabes appellent *Bedjnâk*, et les Turks, *Petchnêg*. Anne Commène dit de ceux-ci, qu'ils ^{pn.104} parlaient la même langue que les Comans ; et Rubruk dit expressément que les *Canglis* faisaient partie des Comans. Klaproth énonce que plusieurs hordes des *Noughâys*, représentants actuels des *Petchnêg*, conservent encore le nom de *Qanqly* et font paître leurs troupeaux sur les terres des anciens Comans ¹.

Arrivés sur la frontière orientale de la Comanie huit jours après Pâques, c'est-à-dire le 16 avril [1246], les deux missionnaires, entrant dans le pays des *Canguites*, avaient d'abord, suivant le récit de Benoît de Pologne, employé vingt jours à traverser des terres coupées de marais, et le bon moine, ou le rédacteur qui nous a conservé sa narration, se figure que ce pourraient bien être là les *Paluds-Méotides* des anciens, tant il se doutait peu qu'il les eût laissées en réalité à plus de deux cents lieues derrière lui ; ces terres plates et marécageuses dans lesquelles il voyageait, sont celles qui s'étendent à l'est de la mer Caspienne, et au nord du grand lac ^{pn.105} d'Aral. Il leur fallut ensuite chevaucher pendant

¹ [[Relation, p. 130.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

huit jours encore dans une solitude aride et sablonneuse pour arriver enfin, un peu avant le jour de l'Ascension, qui tombait cette année-là le 17 mai, aux derniers confins du pays des Canguites.

On entra alors sur les terres des Bisermins, dont le nom a paru à Sprengel, et avec raison, une corruption de celui de Musulmans ; il est bon de remarquer toutefois que cette dénomination corrompue n'était point du fait de notre voyageur, mais qu'elle était usitée parmi les Slaves ; car, au milieu du XVI^e siècle, Sigismond de Herberstein, qui deux fois avait été ambassadeur d'Autriche en Moscovie, et le Véronais Alexandre Guagnino qui vers le même temps servait dans la garnison polonaise de Vitepsk, lesquels ont laissé l'un et l'autre de curieuses relations, s'accordent à rapporter que les Tartares voisins de la Russie, tous musulmans au surplus, ayant pour chaque horde une désignation spéciale, telle que les Zawolhiens, les Précopiens, les Nohaïciens, etc., tenaient à injure d'être appelés en commun Turks, et voulaient qu'on les appelât *Besermani*, et les Turks eux-mêmes voulaient être désignés ainsi. Ces noms de ^{pn.106} Zawolhiens c'est-à-dire trans-Wolgaïques, de Précopiens, de Nohaïciens c'est-à-dire Noughâys, etc., prouvent que le renseignement ici employé par Herberstein et par Guagnino provenait d'une bouche russe, et que dès lors *Besermani* est la forme sous laquelle les Russes exprimaient le mot musulman. Les vocabulaires slaves, où figurent encore en ce sens *Bisurman*, *Besserman*, *Busurman*, avec leurs formes dérivées, ne permettent aucun doute sur ce point. Jean du Plan de Carpin se serait donc conformé ainsi à la prononciation des Russes : cela lui est arrivé plus d'une fois, comme dans Bilères pour Bulgares, Huyurs pour Ouyghours, Chyaadai pour Tchaghatây, où l'on voit disparaître, comme dans le russe ancien, le son du g dur ; on n'en sera nullement surpris si l'on considère que toutes ces dénominations ne lui étaient connues que par l'intermédiaire de son compagnon le polonais Benoît, qui lui servait d'interprète. Dans le sommaire qui nous est parvenu du récit oral de ce dernier ne se trouve point la dénomination de *Bisermins* : le pays occupé par ces peuples y est appelé *Turkie* ; c'est en effet dans le Turkestân que nos voyageurs

Relation du voyage en Tartarie

venaient d'entrer, et Jean du Plan de Carpin a soin de nous dire que l'on y parlait la langue des Comans, c'est-à-dire le turk, et qu'on y suivait la loi des Sarrasins, c'est-à-dire le mahométisme, ^{pn.107} ainsi que le dit aussi en termes exprès le récit de Benoît de Pologne ¹.

Sprengel, et après lui Malte-Brun, placent les Bisermins sur les rivages orientaux de la mer Caspienne, et Karamzine les identifie expressément avec les habitants du Khârezm ² ; mais cet emplacement ni cette concordance ne sont admissibles que dans un sens fort large, puisque nous venons de voir que ces contrées appartenaient aux Qânqlys ; au temps de Herberstein, il est vrai, les Besermans se montrent même au voisinage du Wolga, mais c'est qu'alors le mouvement s'était continué d'orient en occident, les Besermans avaient pris la place des Qânqlys, et ceux-ci étaient entrés dans la Comanie, si bien qu'ils se trouvent aujourd'hui sous le nom de Noughâys dans les parages de la Tauride, tandis que les Comans sont allés se perdre dans la Hongrie.

Entrés dans le pays des Bisermins vers le jour de l'Ascension 17 mai, les deux franciscains n'en sortirent que vers l'octave d'avant la Saint-Jean : ce qui suppose à cette contrée une étendue d'un mois de chemin d'est en ouest, c'est-à-dire environ 750 milles effectifs, ou 600 milles en ligne droite.

^{pn.108} Les pays limitrophes étaient, dit notre auteur, du côté du sud les terres des Sarrasins, avec Baghdâd et Jérusalem ; du côté du nord une partie du Qarâ-khithây, et l'Océan, que l'on peut être surpris de voir intervenir dans la délimitation d'une région de l'Asie centrale ; nous n'avons pas besoin non plus de relever ce que l'orientation indiquée par le bon moine a de défectueux : au lieu de sud et nord, c'est sud-ouest et nord-est qu'il eût fallu dire.

Cet empire appartenait autrefois à un monarque puissant, dont le narrateur déclare ignorer le nom propre, mais dont le titre était celui de Grand-Solthân ³ et qui avait été détruit, ainsi que tous les siens, par les

¹ [[Relation, chap. V.](#)]

² [[Karamzine, Histoire de l'empire de Russie, tome IV, p. 52.](#)]

³ [[Relation, chap. V.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

Tartares, maîtres aujourd'hui de cette contrée, où commandait Sibân, frère de Bati, c'est-à-dire Schybân, frère de Bâtou-khân ; tandis que les deux frères Burin et Cadan, c'est-à-dire Boury et Kadân, presque toujours nommés ensemble par Reschyd-el-Dyn, occupaient les frontières ; le texte de notre voyageur ^{pn.109} semble donner à entendre qu'il s'agit des frontières méridionales ; mais nous savons, par la relation de Guillaume de Rubruk, que la ville de Talas était du domaine de Boury, et la position de cette ville nous ramène au contraire vers le nord-est.

Le pays offrait d'innombrables vestiges de villes ruinées ; il en restait cependant quelques-unes debout ; et sur un grand fleuve, dont le narrateur déclare ignorer la dénomination, se trouvaient trois cités, dont les noms se présentent dans les manuscrits avec de nombreuses variantes : c'était, en premier lieu, *Iankinc*, *Ianekin*, *Iakynt*, *Sakinc*, ou *Sarguit* ; en second lieu, *Barchin*, *Karachin*, *Karkyn*, ou *Barthra* ; enfin *Ornas*, *Ornac*, *Orna*, ou *Orpar* ; une quatrième cité est encore mentionnée dans la relation de Carpin : c'est celle de *Lemfinc* ou *Lemfiut* ¹. Il paraît difficile de tirer parti de données aussi incertaines, d'autant plus qu'une nouvelle difficulté vient ajouter encore à notre embarras.

Jean du Plan de Carpin en effet énonce expressément que ces quatre villes sont au pays des Bisermins, et il place ^{pn.110} la troisième sur le même fleuve que les deux premières ; dans un endroit même où il raconte la prise de cette ville par les Tartares, il dit qu'elle était vers l'embouchure de la rivière qui traverse Iankinc et la terre des Bisermins, formant un port où affluaient beaucoup de chrétiens tels que Khazars, Russes, Alains et autres, et beaucoup de Sarrasins outre ceux qui étaient maîtres de la cité. Telle est du moins la leçon du manuscrit de Petau ; mais dans les autres manuscrits, au lieu du fleuve qui traverse Iankinc et la terre des Bisermins, on trouve seulement le fleuve qui est appelé *Don* ; et pour ne pas considérer ces deux variantes comme offrant entre elles une contradiction manifeste, il faut,

¹ [[Relation, p. 212.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

pour le moins, attribuer ici au nom de Don le sens appellatif que les savants s'accordent du reste à reconnaître à ce mot dans la langue des Ases ou Alains ; mais ce n'est pas tout, et la relation sommaire où se trouve consigné le récit oral de Benoît de Pologne, énonce, en parlant de la Gazarie, qu'en ce pays est située l'opulente *civitas Ornarum*, que les Tartares réduisirent par submersion ; ce qui démontre bien qu'il veut parler de la même cité que Jean du Plan de Carpin met sur le fleuve de Iankinc ¹.

pn.111 Il se présente donc ici en réalité deux groupes d'indications bien distinctes : d'une part l'existence d'Ornas dans la Gazarie, et sa situation sur le Don ; de l'autre son existence dans le pays des Bisermins et sa situation sur un fleuve passant à Iankinc ; dans l'un et l'autre cas, son voisinage de la mer, qui en faisait comme un port, et l'affluence des Khazars, des Russes, des Alains, et autres chrétiens, indépendamment des Sarrasins tant du dehors que de la ville même.

La question de synonymie géographique dont nous cherchons la solution a été, de la part du savant M. de Fræhn, l'objet d'un examen spécial, dont nous regrettons de ne connaître le résultat que par une simple énonciation, dépouillée des arguments qu'il se proposait de développer dans un écrit ultérieur, lequel ne paraît point encore avoir été publié. Dans ses Observations et remarques sur les relations d'Ebn Fossîân et autres écrivains arabes qui ont parlé de l'ancienne Russie, l'érudit orientaliste relevant une leçon d'Ebn el-Ouârды, fournie par le manuscrit de Lund, où l'on trouve *Arnày* ou *Ornày* pour le nom de la ville slave appelée *Ertsâ* par les autres géographes :

« J'ai pensé un moment, dit-il, qu'on pouvait adopter cette leçon, où je croyais retrouver le nom de la ville qu'on prétend avoir autrefois existé à l'embouchure du Don, et qui est appelée *Orna* par Plan Carpin, *Ornathe* ou *Arnathe* dans quelques chroniques russes ; mais il n'y a eu Russie, que je
pn.112 sache, aucun ville de ce nom ; tandis qu'il peut être

¹ [[Relation, p. 185.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

solidement établi (comme je me propose de le faire dans mon écrit *De Choresmiâ*) que l'*Orna* de Plan Carpin et l'*Oruntia* ou *Ornatia* d'Albéric, aussi bien que l'*Ornathe*, *Arnathe* ou *Arnatchi* de tous les passages à moi connus des chroniques russes, ne sont ni plus ni moins que le nom corrompu de la cité bien connue de *Curgandsch* ou *Urgandsch*.

Sur quels motifs le savant interprète d'Ebn Fossân a-t-il appuyé cette conclusion ? Tâchons de le découvrir en recherchant les détails que nous peuvent fournir les historiens orientaux sur la prise d'*Ourghengj* par les Mongols, afin de les comparer au récit du narrateur latin concernant la prise d'*Ornas*. Il faut d'abord admettre que celui-ci a reporté au règne d'Oukodây-qâân, et à la fameuse expédition de Bâtoukhân vers l'occident, en 1236, une série de faits appartenant au règne de Tchenkiz-khân lui-même, et qui furent accomplis en 1221 par ses trois fils Tchoutchy, Tchaghatây et Oukodây, sous le commandement supérieur de ce dernier ¹. Pétis de la Croix raconte d'après Mirkhond les travaux des Mongols pour faire dans le Gyhhoun un barrage qui permît de mettre à sec les fossés de la place pour les combler de fascines : Carpin énonce, il est vrai, que le ^{pn.113} but du barrage était de submerger la ville ; mais on voit que dans l'une et l'autre version, c'est par le détournement des eaux du fleuve que les Tartares se seraient emparés de la cité assiégée. La coïncidence d'*Ourghengj* avec *Ornas* semblerait donc plausible. Nous y trouverions en outre un indice utile pour la détermination du siège épiscopal de Verna, *sedes Vernensis*, l'un des suffragants de l'archevêché de Solthânyeh, et inscrit à ce titre par Le Quien dans son *Oriens christianus*, sur la foi de Wadding, qui a consigné dans ses *Annales minorum* la nomination du frère Antoine-Pierre de Mailla (*de Malliano*) à cet évêché, le 3 des nones de juin 1393, en remplacement du frère Boniface, promu au siège métropolitain de Solthânyeh. La position d'*Ourghengj* convient à merveille pour un évêché constitué dans la suffragance de Solthânyeh.

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 263, 265 à 270.](#)

Relation du voyage en Tartarie

Ces considérations, appuyées de l'adhésion de M. de Fræhn, semblent laisser peu de place au doute. Nous osons cependant incliner davantage pour l'hypothèse qui place *Ornas* dans la Khazarie et vers l'embouchure du Don : ^{pn.114} l'affluence des Khazars, des Russes, des Alains, et autres chrétiens, ne peut guère s'expliquer que d'une ville maritime située à la fois à proximité de chacun de ces divers peuples ; et si l'on suppose un instant que le nom de cette ville soit resté inconnu, mais qu'on cherche à le suppléer, il n'est personne à qui il ne vienne aussitôt à l'esprit que la cité florissante ainsi désignée ne saurait être autre que le fameux comptoir de *Tana*, sur l'emplacement de l'ancienne *Tanaïs*. Quelle cause donc est assez puissante pour faire désertir une opinion si naturelle ? Serait-ce la discordance des noms de *Tana* et d'*Ornas* ? Mais, au contraire, ces deux noms vont nous fournir un argument de plus, car Albéric de Troisfontaines les donne expressément comme synonymes, alors que racontant le débordement des Tartares sur l'Europe en cette même année 1221 qui avait vu tomber Ourghengj, il nous les montre arrivant *dans la Comanie et la Russie*, et détruisant *la grande cité de Tenex, c'est-à-dire Ornacia, où venaient les marchands des pays lointains*. En vain *Tenex*, qu'un manuscrit écrit *Tornax*, offre-t-il une leçon vicieuse, il est impossible d'y méconnaître *Tanaïs* ; comme *Ornacia*, écrit aussi *Oruntia*, est reconnu par M. de Fræhn lui-même pour la même chose qu'*Ornas*. *Ornas*, identique à *Tanaïs*, ^{pn.115} et situé aux confins de la Comanie et de la Russie, ne peut donc en aucune manière être transporté à Ourghengj ; et l'*Ornathe* des chroniques russes, identique à l'*Ormatia* d'Albéric et à l'*Ornas* de Carpin, ne doit point être cherché non plus ailleurs que sur l'emplacement de *Tanaïs*.

Comment expliquer maintenant ce qui est dit du fleuve d'*Ornas*, qui viendrait de Iankinc et du pays des Bisermins ? Uniquement par l'ignorance de nos voyageurs, qui nous en ont fourni une preuve directement applicable au cas actuel : car nous avons vu qu'ils prenaient le lac d'Aral pour les Paluds-Méotides. Or puisque *Tana* est sur le Don, qui débouche en effet dans les Paluds-Méotides, ne

Relation du voyage en Tartarie

devaient-ils pas, en confondant avec elles le lac d'Aral, confondre aussi, comme Alexandre, avec le Tanaïs, le Iaxartes ou Syhhoun, qui traverse en effet le pays des Bisermins ?

Avertis que nous sommes, par les vérifications précédentes à l'égard d'Ornas, que notre auteur, en nous racontant l'expédition des Tartares chez les Bisermins, nous fait un récit qui se rapporte à la campagne des Mongols contre l'Occident en 1221 ; et que le grand fleuve sur lequel existaient, dans sa pensée, les trois villes importantes dont ^{pn.116} il indique les noms, doit être l'ancien Iaxartes, c'est-à-dire le Syhhoun ou Syr Darya ; nous nous trouvons ainsi moins complètement dénués de repères pour l'intelligence de cette partie de la relation du bon moine.

Ainsi que nous l'avons déjà exposé, la route de nos voyageurs fut par le nord du lac d'Aral, et ensuite, à travers le désert de Qarâ-qoum jusqu'aux frontières du Turkestân. La première ville qu'ils rencontrèrent en ce pays de *Turkye*, fut, au dire de Benoît de Pologne, la grande cité de *Ianckin*, où ils arrivèrent en dix journées : elle s'était rendue aux Tartares par capitulation, après la prise de la ville de *Barchin*, située sur le même fleuve, et qui avait inutilement voulu résister ; les vainqueurs avaient ensuite marché sur *Ornas*.

En recourant aux historiens orientaux, nous découvrons, dans les Annales chinoises d'où le père Gaubil a extrait son histoire de Tchenkiz-khân et de la dynastie mongole, un passage qui semble se rapporter directement à l'objet de nos recherches : nous y voyons en effet, au printemps de l'année 1221, pendant cette même campagne d'Occident qui fut couronnée par la prise d'Ornas, le prince Tchoutchy se rendre maître de *Yang-ki-kan* et de *Pa-eul-tching* ; tous ceux qui ont eu occasion de faire la plus légère étude des transcriptions chinoises comparées aux dénominations qu'elles sont destinées à représenter, ne peuvent manquer de reconnaître immédiatement l'identité de *Yang-ki-kan* et de *Pa-eul-tching* avec les noms de *Ianckin* et de *Barchin* de la ^{pn.117} relation de Carpin ; et leur réunion dans un même passage leur

Relation du voyage en Tartarie

donne cette liaison mutuelle qui se retrouve dans notre narrateur ¹. Mais quelle lumière, dira-t-on, peut-il résulter de ce rapprochement ? Le voici : c'est, en premier lieu, de fixer nos incertitudes entre les variantes si diverses parmi lesquelles nous avons à choisir la meilleure leçon : nous répudierons donc immédiatement, d'un côté *Sakinc* et *Sargint*, de l'autre *Karachin*, *Karkyn* et *Barthra*. C'est, en second lieu, de nous mettre sur la voie d'une synonymie plus vulgaire.

Yang-ki-kan en effet nous rappelle presque littéralement *Yanghy-kent* ou *Yanghy-qand* (c'est-à-dire ville nouvelle) des écrivains musulmans, qui nous font connaître deux villes de ce nom, l'une dans le Turkestân proprement dit et sur le Syhhoun, vers son embouchure ; l'autre dans le canton de Ferghâneh, et pareillement sur le Syhhoun, ou à peu près, et dont la position nous paraît répondre plus convenablement aux conditions itinéraires de notre thème ² : les variantes *Iankinc*, *Ianckin* ou *Iakint* fournissent sans effort, pn.118 par leur combinaison, la leçon *Ianc-kint*, dont la conformité avec la dénomination originale ne laisse à peu près rien à désirer.

Pa-eul-tching est la forme chinoise la plus proche qu'il fût possible d'employer pour transcrire le nom tartare qui est orthographié *Barchin* dans le manuscrit de Petau pour être prononcé *Bartchyn* ; nous en retrouvons une transcription arménienne dans la relation du voyage du roi Héthoum Ier, où ce nom est écrit *Phartchin*, avec une aspiration qui paraît ajoutée quelquefois par les Arméniens aux noms propres étrangers. Nous n'avons pas de données précises sur la position de cette ville, nous la trouvons seulement indiquée par le roi Héthoum sur sa route de retour, et nous pouvons tout au plus en déduire conjecturalement qu'elle était sur le Syhhoun un peu au-dessous de Senghâkh, dont les historiens musulmans racontent la destruction par Tchoutchy, et qui elle-même était au-dessous d'Otrâr. Il ne pn.119 paraît pas, au surplus, que nos voyageurs aient visité Bartchyn.

¹ [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, p. 37.](#)

² [D'Herbelot, Bibliothèque orientale, p. 484, au mot Jenghi-cunt.](#)

Relation du voyage en Tartarie

Pour *Lemfinc*, autre ville encore des Bisermins, où nos deux franciscains passèrent, au moins à leur retour, nous n'en saurions déterminer la synonymie, en l'absence de toute donnée autre que ce nom lui-même.

Ayant mis dix jours pour se rendre du pays des Qânqlys à Ianc-kint, les voyageurs eurent encore vingt journées de marche pour atteindre les confins ultérieurs du Turkestân ; après quoi ils entrèrent dans le Qarâ-khithây, c'est-à-dire le Khithây noir. C'est en ce pays que demeurait *Ortu*, ou, comme l'écrivent les Orientaux, *Hordou*, frère aîné de Bâtou-khân, et le plus âgé des princes de la famille impériale alors existants. La contrée abondait en rivières, peu considérables d'ailleurs et bordées de forêts d'une profondeur médiocre. Le qân Oukodây y avait fait rebâtir la ville d'Omyl, résidence d'un gouverneur tartare qui accueillit les envoyés chrétiens avec beaucoup de distinction. En quittant Omyl, les voyageurs trouvèrent sur leur gauche et côtoyèrent pendant quelques jours, une petite mer, dont ils négligèrent de demander le nom, et qui était parsemée d'îles ; au voisinage était une montagne d'où s'échappe en hiver, dit-on, un vent violent qui rend le passage très dangereux. Ils sortirent de ce pays la veille de la Saint-Pierre, c'est-à-dire le 28 juin ; d'où il suit qu'ils avaient employé à le traverser une douzaine de journées, représentant une distance itinéraire de 300 milles géographiques ¹.

Le Qarâ-khithây est bien connu par les récits des auteurs pn.120 orientaux ; on sait que ce fut un État fondé au XIIe siècle, à l'occident de leur ancienne patrie, par des réfugiés khitâns qui avaient successivement émigré, les uns à la suite d'une insurrection promptement réprimée, les autres pour échapper à la domination conquérante des Kins ou Tchourtchés ; ils s'étaient d'abord avancés vers les frontières des Qyrqyz, mais ils avaient été repoussés et s'étaient cantonnés sur les bords de la rivière Iymyl, et y avaient bâti une ville ; puis, devenus plus forts, ils avaient étendu leur empire au loin vers l'ouest, et avaient envahi tout le Turkestân ; mais cet empire

¹ [[Relation, chap. VI.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

ayant été englouti dans celui des Mongols, les Turks avaient repris une nationalité séparée, d'autant plus tranchée qu'ils étaient, eux, devenus musulmans, tandis que leurs anciens maîtres demeuraient payens ; et nos voyageurs, distinguant les uns et les autres, ne signalent les derniers que dans des limites comparativement fort restreintes, là où avait été leur premier établissement. C'est ce canton, que, du vivant de son père, Oukodây avait reçu à titre de domaine particulier ; et il rebâtit la ville d'Iymyl sous l'influence des mêmes idées restauratrices qui lui firent rebâtir aussi celle de Qarâ-qaroum pour son ordou impériale. *Iymyl*, écrit *Yémi-li* par les Chinois, est appelé *Omyl* par Jean du Plan de Carpin, *Chamil* dans l'abrégé de Vincent de Beauvais ; mais l'identité ne peut être douteuse. Elle est corroborée ^{pn.121} au surplus par les autres circonstances du récit ; dans l'est d'Iymyl se trouve en effet le lac *Qézy-l-bâsch*, appelé *Ki-tse-li-pa-sse* par les Chinois, qui le décrivent, ainsi que notre bon moine, comme une *petite mer* ayant des îles, et située au voisinage d'une montagne d'où il sort un vent qui souffle avec tant de violence qu'il précipite les voyageurs dans la mer.

^{pn.122} Le 28 juin, nos voyageurs entrèrent sur les terres des Nâymâns, nation turke suivant les uns, mongole suivant d'autres, ce qui paraît plus probable, souvent mentionnée par les historiens orientaux, qui lui assignent pour demeure les rives de l'Irtysch bleu ou haut Irtysch, ayant au nord les Qyrqyz, à l'est les Kéraytes, au couchant (plutôt au sud) un désert qui la sépare des Ouyghours. Les deux franciscains ne traversèrent qu'une petite partie du domaine de ce peuple nomade, car le compte de leurs journées de marche ne permet d'en attribuer que cinq tout au plus à la portion de route effectuée dans le pays des Nâymâns. Ils n'ont probablement conservé ce nom qu'au noyau de la tribu, cantonnée dans les montagnes du grand Altây, tandis qu'ils ont confondu sous l'appellation de Mongols ceux qui habitaient à l'est les vallées qui s'étendent vers les montagnes de Qarâ-qaroum. Dans tous les cas, ils dépeignent la région qu'ils traversèrent comme

Relation du voyage en Tartarie

extrêmement montueuse et froide ; il y tomba beaucoup de neige le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, 29 juin ¹.

pn.123 L'ambassade entra le 3 juillet au plus tard dans le pays des Mongols, et après trois semaines d'une course très rapide, elle arriva, le jour de Sainte-Marie-Madelaine, 22 juillet, à la *Sira Ordou*, résidence du futur empereur Kuyûk, distante d'une demi-journée de la ville impériale de *Caracaron*, la seule qui existât en ce pays, et que nos voyageurs ne visitèrent point, mais que Rubruk vit huit ans après, et dit moins grande que Saint-Denis. Le père Gaubil avait composé sur la situation de cette cité une dissertation spéciale qui paraît n'avoir jamais été publiée ; d'Anville lui avait assigné sur ses cartes, d'après cette autorité, une position trop méridionale, qui avait été rectifiée par Fischer : depuis lors, Forster, Quatremère, Abel Rémusat, Saint-Martin, Klaproth, Ritter, ont confirmé, sauf quelques minimales différences, la détermination entrevue par le savant historien de la Sibérie. Il n'est plus douteux aujourd'hui que Karakorum, ou plus exactement l'*ordou-bàlyq* ou ville impériale de *Qarâ-qaroum*, ainsi désignée parce qu'elle se trouvait au pied des montagnes de ce nom, était bâtie sur la rive gauche du fleuve Ourqoun ².

Le pays des Tartares, où venaient d'arriver enfin Jean du ^{pn.124} Plan de Carpin et son compagnon, était situé, au dire du narrateur, en cette partie de l'orient qui touche à l'Océan septentrional.

À l'est (lisons au nord-est), il était borné par le pays des *Kitans* et celui des *Solangues* ; les premiers sont ces *Khithâns*, d'origine inconnue suivant Klaproth qui d'abord, avec Abel Rémusat, les avait classés parmi les peuples tongouses ; ou peut-être de race mongole, suivant

¹ [[Relation, chap. VI.](#)] — D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 6 et 425, quant à l'origine des Nâymâns, et p. 26, note 2, quant à leurs limites : « Raschyd indique la position géographique du territoire des Naïmans, dont le nom exprime, en langue mongole, le nombre huit. Il comprenait dans son étendue la chaîne du grand Altaï et les monts Caracouroum, ainsi que les monts Elouy Serass, le lac Ardisch (Saïssan), le cours du fleuve Ardisch, le monts qui courent entre ce fleuve et le pays des Kirguises. Il était borné au nord par ce dernier pays, à l'est par le territoire des Kéraïtes, au sud par l'ouïgourie, et à l'ouest par le pays des Cancalis. » — [Klaproth, Nouveau Journal asiatique, tome XII, p. 278, 279.](#)

² [Klaproth, Nouveau Journal asiatique, tome XII, p. 279.](#)

Relation du voyage en Tartarie

une indication de Reschyd-el-Dyn ; lesquels occupaient le nord de la Chine, et avaient fondé, au commencement du Xe siècle, un empire comprenant toute la région habitée aujourd'hui, dans la Tartarie chinoise, par les Khalkhas, les Mongols, les Daours et les Mantchous, plus quelques cantons de la Chine au-delà de la grande muraille ¹ ; empire qui n'avait guère duré que deux siècles, et avait passé sous la pn.125 domination des Tchourtchés, peuple tongouse, ancêtres des Mantchous de nos jours, et dont la dynastie, qui avait pris le nom de *Kin*, traduit par les Mongols en celui d'*Altoun khans*, fut détrônée par celle des Tchenkizides. Les Solangues sont les habitants du nord de la Corée, appelés Solonghos par les Mongols, et dont le pays est nommé par Reschyd-el-Dyn sous la forme *Soulânkqah* ¹.

À l'occident de la Tartarie était la province des *Naïmans*, que nos voyageurs avaient traversée. Au sud-ouest s'étendait le pays des *Huiurs*, dans lesquels il est aisé de reconnaître ces peuples *Ouyghours*, de race turke, dont la civilisation, importée chez eux sans doute, avec l'alphabet et le christianisme, par les nestoriens venus de Syrie, se répandit ensuite chez les Mongols, et enfin jusque chez les Mantchous, dont l'alphabet conserve encore des formes qui trahissent leur origine syriaque. Klaproth a consacré, à l'éclaircissement de l'histoire des Ouyghours, plusieurs dissertations critiques, où il a rassemblé les témoignages des auteurs chinois, persans, tartares et latins qui ont fait une mention plus ou moins étendue de ce peuple. Ata-Melik, Reschyd-el-Dyn, Abou-el-Ghâzy, méritaient le premier rang sur cette liste, où Jean du Plan de Carpin n'est point oublié ; car c'est pn.126 lui qui le premier constate le nestorianisme des Ouyghours, et l'adoption de leur alphabet par les Mongols, qui jusqu'alors n'avaient point connu l'écriture.

Enfin, au midi de la Tartarie étaient les *Sarrasins*. L'éclaircissement de cette indication offrirait de sérieuses difficultés si l'on voulait retrouver sous ce nom de Sarrasins un peuple homogène avec celui

¹ [Klaproth, Nouveau Journal asiatique, tome XIV, pp. 354 à 356.](#)

Relation du voyage en Tartarie

auquel le même nom était plus spécialement attribué en Occident, c'est-à-dire avec les ^{pn.127} Arabes de l'Iraq et de la Syrie ; mais il est facile de reconnaître que Jean du Plan de Carpin emploie cette dénomination dans le sens de musulmans. Il ne l'a point attribuée, il est vrai, aux Bisermins du Turkestan, mais il a du moins énoncé qu'ils suivaient *la loi des Sarrasins*, c'est-à-dire le Qorân ; et il leur donne pour voisin immédiat au sud, *le pays des Sarrasins*, qui ne peut signifier que la Perse et les Persans, ou les Turks Selgjouydes, à la domination desquels avaient succédé les Mongols. L'emploi du mot sarrasins dans cette acception étant ainsi bien constatée, l'existence d'un peuple sarrasin immédiatement au sud de la Tartarie s'explique alors naturellement, et l'indication de notre voyageur se traduit par les habitants du Tankout, dont nous savons d'ailleurs par Marc Polo qu'ils étaient effectivement musulmans vers cette époque, comme ils le sont encore aujourd'hui.

Cette terre de Tartarie, vaste, montueuse, au sol argilo-siliceux, stérile, froide, exposée à de fréquents orages, était la patrie d'hommes à la taille médiocre, à la ceinture déliée, ^{pn.128} à la face large, aux pommettes saillantes, au nez court et plat, aux yeux petits, obliquement relevés jusqu'aux sourcils et séparés par un grand espace, à la barbe nulle ou rare, et sétacée ² ; s'habillant, pendant l'hiver, de riches fourrures, et pendant l'été, de bougran, de pourpre, ou de baldakin, c'est-à-dire, ce nous semble, d'étoffes dont les premières étaient probablement fabriquées à Bokharâ, comme les dernières l'étaient à Baghdâd ³. Les femmes mariées chargeaient ^{pn.129} leur tête d'une haute

¹ Klaproth, *Description de la Chine sous la dynastie mongole*, *Nouveau Journal asiatique*, [tome XI, pp. 448](#) à 450, 454, 455.

² La précision de ce portrait est très remarquable, et un naturaliste moderne ne saurait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Mongols des autres races humaines. — Comparez Ricold de Montecroce, dans *L'hystoire merveilleuse du grand Chan*, feuillet 36 : « Ils ont grant visaige et larges, les yeulx si petis que ce semblent droictes petites fendellecte au travers du visaige. Et si ont peu ou rien de barbe, si que la plus grant partie d'eulx semble estre droict vieulx singes. »

³ Voir Du Cange aux mots *Boquerannus*, *Purpura* et *Baldaquinus*. Quant à la première de ces étoiles, la définition et les exemples donnés par le savant lexicographe démontrent qu'il s'agit en effet d'une étoffe de coton (*bûcheherame bambagino*) très légère (*telæ subtilis species*), analogue à celles qui ont rendu célèbres les fabriques de Mosoul, et que nous appelons encore *mousselines*. — Quant à la dernière étoffe, la

Relation du voyage en Tartarie

coiffure ayant quelque analogie avec celle de nos Cauchoises ¹. Leurs habitations étaient des huttes couvertes de feutre, percées au sommet pour recevoir la lumière et donner issue à la fumée ².

Ils croyaient en un seul Dieu créateur de l'univers, auquel ils donnaient le nom d'Itoga ; mais ils avaient en outre des idoles de feutre, pareilles à celles que Bergmann a vues chez les Qalmouqs et auxquelles il applique le nom de Bourqân. Le grand-duc Michel ayant, à la cour de Bâtou, refusé ^{pn.130} à de telles images le culte qu'on exigeait de lui, fut cruellement assassiné avec le fidèle serviteur qui soutenait son courage par ses exhortations : on reconnaît à ce récit le martyr de Michel de Czernigow et de Féodor, que l'Église grecque a mis tous deux au nombre des saints ³. Au surplus les Tartares avaient, comme ils ont encore, beaucoup de croyances et de pratiques superstitieuses, à l'égard desquelles le récit de Carpin peut être comparé avec ceux des historiens orientaux aussi bien que des voyageurs modernes. Les purifications par le feu jouaient surtout un grand rôle dans toutes leurs cérémonies.

signification en est assez bien déterminée : c'est un brocard, une étoffe brochée d'or et de soie (*baldacchini di seta e d'oro*), ou de soie seulement (*cloth of silk, baldacchini di seta*) et même d'autres matières précieuses (*purpura et bysso*) ; il semble que ce soit en définitive une étoffe damassée en général, du damas. — Pour ce qui est de la pourpre, Du Cange nous laisse dans un plus grand embarras, et il semble avoir été arrêté lui-même par la difficulté d'expliquer les passages pour lesquels nous le consultons ici, et qu'il a recueillis dans l'abrégé de Vincent de Beauvais ; mais nous trouvons, dans le récit de Benoît de Pologne, une synonymie qui, sans offrir peut-être une complète exactitude, peut servir du moins d'explication provisoire. Dans un passage où Carpin signale des habits de pourpre blanche et de pourpre rouge, Benoît mentionne ces mêmes vêtements comme étant de velours blanc et de velours rouge. — Mais, d'un autre côté, Rubruk, pp. 230, 231, offre, pour les trois espèces d'étoffes dont se vêtissent les Tartares, une synonymie un peu différente. Ainsi le bougran, la pourpre et le baldaquin auraient été respectivement des étoffes de coton, de soie et d'or. — M. Francisque Michel a inséré dans son édition du *Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers* (Paris, 1834, in-8°, pp. 169, 170) une note intéressante où il cite nombre de passages relatifs à la diversité des couleurs de la pourpre, et un autre du roman de Garin de Montglave, où il est question de *pourpre de soie*.

¹ Cette coiffure est aussi décrite par Rubruk, p. 232.

² Bergmann (*Voyage chez les Kalmuks*, Chalon-sur-Seine, 1825, in-8°, pp. 16 à 20) donne la description des huttes calmouques, en tout semblables à celles de leurs ancêtres Mongols. — Voir aussi Rubruk, p. 220, et Marc Polo, édition de Marsden pp. 204 et 206, notes 383, 384, 385. — [Timkowski, Voyage à Peking](#), édition française de Klapproth, Paris 1827, in-8°, tome II, pp. 297, 298.

³ [Karamzine, Histoire de l'empire de Russie, tome IV, pp. 40 à 42.](#)

Relation du voyage en Tartarie

La polygamie était admise chez ce peuple sans autre limite que la volonté ou la fortune de chacun, et les prohibitions de parenté étaient bornées à la mère, la fille et la sœur utérine ou germaine ; le fils pouvait garder pour lui-même les ^{pn.131} femmes de son père décédé ; le frère cadet, ou à son défaut le parent le plus proche, devait épouser les veuves du frère aîné. Un prince russe, André, duc de *Cherneglove*, c'est-à-dire évidemment de Czernigow, qui paraît être resté inconnu aux annalistes russes ¹, ayant été tué, sous prétexte qu'il exportait des chevaux tartares, et son jeune frère avec sa veuve étant venus trouver Bâtou pour obtenir que leur fief ne leur fût point enlevé, le khân exigea leur union, et en assura matériellement l'accomplissement malgré leur vertueuse résistance ².

Du reste ces Tartares avaient quelques bonnes qualités ; chez eux l'insubordination, l'envie, les querelles, les procès, le vol, le mensonge, étaient à peu près inconnus : on les voyait durs à la fatigue, endurants et sobres au besoin, prompts à s'entraider ; mais en revanche, sans foi ni loi ^{pn.132} envers les étrangers ; les traitant avec hauteur, à tel point que le dernier d'entre eux prenait le pas sur le grand-duc Jaroslaw de Wolodimir, sur le fils du roi et de la reine de Géorgie, sur le duc des Solanques, et sur nombre de sultans puissants ; du reste, sales dans leurs vêtements et leur manger, avarés, pillards, et généralement paresseux.

^{pn.133} Leur pays portait le nom de Mongal ; telle est du moins la leçon la plus fréquente dans les manuscrits, où l'on peut croire que la leçon plus exacte, *Mongol*, est le résultat d'une correction de la part des copistes ; Mongal est la forme qui prévaut chez les Russes, et nous avons eu occasion de remarquer déjà que Jean du Plan de Carpin adopte généralement, pour la transcription des noms propres, la ^{pn.134} prononciation slave, telle qu'elle lui était transmise par son compagnon

¹ [Karamzine, Histoire de l'empire de Russie, tome IV, p. 43.](#)

² [[Relation, p. 160.](#)] Les détails donnés à ce sujet par Jean du Plan de Carpin ont été singulièrement traduits par Bergeron (*ubi supra*), qui fait intervenir en tiers, on ne sait pourquoi, *un enfant qui criait et pleurait*, là où il ne s'agit que des cris et des pleurs de la malheureuse princesse, brutalement soumise au viol involontaire du jeune frère de son époux.

Relation du voyage en Tartarie

et interprète Benoît de Pologne. En ce pays étaient autrefois quatre peuples, savoir : les *Yéka Mongal* ou grands Mongals ; les *Su-Mongals* ou Mongals aquatiques, lesquels se donnaient à eux-mêmes le nom *Tartares* d'après un fleuve appelé Tatar qui coulait en leur pays ; les *Merkit* ; et enfin les *Mécrit*. Les dénominations de *Yeka-Mongal* et de *Su-Mongal* ont en effet la signification que leur attribue Jean du Plan de Carpin, et l'on peut voir dans le *Vocabulaire* ^{pn.135} *calmuque et mungale* de Strahlenberg les mots Ike ou Yke traduit par *grand*, Usu ou Sui traduit par *eau* ¹.

La dénomination de Yeka-Mongal désigne le peuple auquel appartenait Tchenkiz-khân ; elle s'applique donc aux véritables Mongols, aux *Mongols nyroun* des historiens orientaux, ou *Tha-tha noirs* des auteurs chinois, ainsi nommés par opposition aux *Tha-tha blancs*, voisins immédiats de la grande muraille ².

Ce nom de *Tha-tha* est le correspondant chinois de *Tâtâr* usité chez les historiens musulmans, et qui s'est transformé en *Tartare* dans la bouche des Européens, par suite d'un jeu de mots bien connu ; Reschyd-el-Dyn et Abou-el-Ghâzy énoncent que le peuple des Tâtârs était cantonné aux ^{pn.136} environs du lac *Bouyr-nôur* ; mais Bentinck et Strahlenberg s'accordent à affirmer qu'il n'existe dans tout le nord de l'Asie aucune rivière appelée *Tata* qui ait pu fournir l'étymologie du nom de cette tribu. Quant à l'appellation de *Su-Mongal* ou Mongals aquatiques par laquelle étaient désignés les Tâtârs proprement dits, au rapport de Jean du Plan de Carpin, M. de Hammer l'a rencontrée sous la forme *Sou Moghoul* dans l'historien persan Abd-Allah ebn Fadhl-Allah Wassaf, continuateur du Gehân Kuschây de A'Iay-el-Dyn el Gjoweyny ; elle existe aussi, écrite *Sy-Mogol*, dans la géographie d'Abou-el-Fédâ, qui a suivi en cette partie les indications d'Ebn-Sa'yd ; et Klaproth l'a pareillement trouvée dans les auteurs chinois sous la forme *Schoui-Moung-kou*. Leur cantonnement sur les bords du Bouyr-nôour et le nom de Mongols qui leur est attribué démontrent que tout en admettant, sur

¹ [Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, pp. 1 à 8, et 239.](#)

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 25, 26.](#)

Relation du voyage en Tartarie

la foi de Klaproth et d'Abel Rémusat, l'identité de cette nation avec les *Schoui-Tha-tha*, ou Tatars aquatiques, répandus au milieu des peuplades tongouses jusque sur les rivages de l'Océan, il ne faut point perdre ^{pn.137} de vue qu'ils étaient de race mongole, et que leur berceau ainsi que leur principale demeure était en Mongolie, immédiatement à l'est des Yéka-Mongal ou Tâtârs noirs.

Au surplus, les dénominations de Mongols et de Tâtârs, plus ou moins altérées dans la bouche des nations occidentales, avaient successivement pris une largeur d'acception que Reschyd-el-Dyn explique ainsi :

« Les Tatars firent anciennement de grandes conquêtes ; ils se rendirent si puissants et si redoutables, que les autres peuples turks se faisaient passer pour Tatars, et se trouvaient honorés de ce nom, sous lequel ils devinrent fameux : tout comme aujourd'hui les Tchelayr, Tatars, Ouyrât, Oungout, Kerayt, Naymân, Tangcout, et autres, se glorifient du nom de Mongols, illustré par Tchinguiz Khân et ses descendants ¹.

Il en avait été précédemment de même pour les Turks.

Merkyt, ainsi orthographié par les historiens musulmans, et transcrit *Merghed* par M. Schmidt d'après le texte mongol de Sanang-Setsen, est le nom bien connu d'une puissante tribu qui habitait les rives de la Selenkah et du lac Baikal, entre les Tâtârs à l'est et les Nâymâns à l'ouest ².

^{pn.138} La synonymie de *Mécrit* n'est point aussi aisée à retrouver : ce nom, il est vrai, se rencontre dans la relation de Marc Polo ³ et nous pensons qu'il y a identité entre les peuples ainsi désignés chez les deux voyageurs ; mais la chose n'est pas si évidente qu'il ne puisse surgir

¹ [Hammer, Nouveau journal asiatique, tome IX, p. 524](#), 525.

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 90, 91](#). — [Mailla, Hist. génér. de la Chine, tome IX, pp. 20, 25](#).

³ Marc Polo, p. 71 : « Et quant l'en s'en part de Caracoron et de Altai, là où il se metent les cors des Tartars, ensi con je vos ai contés en arières, il ala puis por une contrée vers tramontane que est appelé le plain de Bargu, et dure bien quarante journée. Les jens sont appelés *Mecri* et sunt sauvage jens. »

Relation du voyage en Tartarie

des doutes sur ce point, alors surtout qu'on voit Klaproth considérer les *Mécrits* du Vénitien comme représentant les Merkyt de Reschyd-el-Dyn, qui les appelle aussi *Mékryt*¹. Comme il est certain que Jean du Plan de Carpin, en nommant les *Merkit* et les *Mécrit*, a bien entendu désigner deux peuples distincts, il faut de toute nécessité admettre, ou qu'il s'est trompé sur le nom des derniers ; ou plutôt, à notre avis, que Klaproth, n'ayant point encore approfondi la question dans toute son pn.139 étendue, et ne se préoccupant que des Merkyt, qui faisaient alors le sujet exclusif d'une remarque critique de sa part, s'est trop aisément laissé aller à confondre deux tribus voisines, respectivement désignées sous des noms très peu dissemblables. Il nous semble que Rubruk, en tombant lui-même, en sens inverse, dans une erreur analogue, peut nous aider à résoudre le problème ; il place, en effet, immédiatement au nord de Caracarum, les sujets de *Unc-khân*, auxquels il donne la double dénomination de *Crit et Merkyt* ; or les écrivains orientaux nous ont fait assez bien connaître l'histoire de *Ounk-khân* ou *Ouang-khân* pour que nous sachions à merveille qu'il ne régnait point sur la tribu de *Merkyt*, mais bien sur les *Kéryt* ou *Kérayt*, dont le pays était situé entre les *Merkyt* au nord, et les Mongols proprement dits au sud ; et comme Marc Polo, en indiquant la demeure des *Mécrit* dans les plaines qui sont au nord de Caracoron, ne mentionne aucune population intermédiaire, il semble qu'il ait voulu désigner sous ce nom les *Kéryt* ou *Kérayt*, lesquels dès lors étaient probablement appelés aussi pn.140 *Merkit*, ce qui se trouvera formellement exprimé par Rubruk, si on rectifie la leçon de *Crit et Merkit*, qui paraît fautive, en *Crit et Mecrit*, où l'on pourra reconnaître une de ces doubles appellations si communes en Orient pour un même peuple, comme Gog et Magog, Tchyn et Matchyn, Langues et Solangues, Kaoli et Okaoli, Ibyr et Sibyr, Irân et Anirân, Thyniens et Bithyniens (exemples déjà réunis pour la plupart dans une

¹ [Klaproth, Nouveau journal asiatique, tome XI, pp. 450 à 462.](#) — Marsden, *The travels of Marco Polo*, note 424, pp. 221, 222. Le savant anglais prend aussi les *Mekriti* ou *Mecriti* de son auteur pour les Merkyt des Orientaux ; ce que nous disons de l'erreur possible de Klaproth s'applique à bien plus forte raison à Marsden, qui ne possédait point, sur la Tartarie, des connaissances comparables à celles du célèbre critique allemand.

Relation du voyage en Tartarie

note du curieux travail de M. Quatremère sur Reschyd-el-Dyn), et peut-être encore *Scythes et Massagètes*, dont le rapprochement, un peu moins naturel, a été indiqué par Strahlenberg.

Les Mécrit de Jean du Plan de Carpin, comme ceux de Marc Polo, et (nous ne balançons pas à le dire aussi) comme ceux de Rubruk, sont donc les *Kéryt* ou *Kérayt* des écrivains musulmans, les *Ké-lie* des historiens chinois ¹. Cette explication paraît la seule admissible, car notre voyageur, décrivant ici le berceau de l'empire mongol, ne pouvait, en nommant les quatre tribus principales, oublier une peuplade bien connue, comprise dans les limites qu'il indique, enclavée même entre deux autres peuplades qu'il désigne avec exactitude, et mentionner à sa place quelque horde obscure ou ignorée.

Jean du Plan de Carpin trace une esquisse rapide des conquêtes de Tchenkiz-khân et de l'extension merveilleuse ^{pn.141} de sa puissance ; nous en allons résumer plus rapidement encore les grands traits, afin de passer en revue toutes ces indications historico-géographiques auxquelles se lient des noms propres plus ou moins altérés dont il importe de déterminer les synonymies.

Devenu chef des Yeka-Mongols ou Iké-Mongols, Tchenkiz-khân commença par soumettre les Tâtârs ou Souy-Mongols, après quoi il subjuga les Merkyt ou Merghed, et ensuite les Mécrit, c'est-à-dire les Kéryt ou Kérayt. En recherchant ces faits dans les historiens orientaux, on trouve que Tchenkiz dirigea des expéditions réitérées contre chacun des peuples désignés, avant de les réduire complètement à son obéissance ; mais ses premières campagnes contre eux se succédèrent en effet dans l'ordre où les expose Jean du Plan de Carpin : le khan mongol combattit d'abord contre les Tâtârs en 1194 contre les Merkyt en 1197, enfin contre les Kéryt en 1203 ².

¹ [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 4, 5.](#) — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome IX, pp. 9, [17](#) ; en ce dernier endroit il écrit *Keretj*.

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 46, 55, 82.](#) — [Mailla, Hist. génér. de la Chine, tome IX, pp. 17, 20, 29.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 3, 4, 10.](#) — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 54, 55, 69, 94 à 96.](#)

Relation du voyage en Tartarie

Il marcha ensuite contre les Nây mâns, alors gouvernés par de jeunes princes imprudents et désunis, qu'il tailla en pièces dans une étroite vallée par laquelle nos voyageurs passèrent en se rendant à la Syra-ordou ; c'est probablement l'une des gorges du grand Altaï entre le lac Iké-Aral-nôur et celui de Qézyl-bâsch : cette expédition répond à la fois, ^{pn.142} dans l'aperçu du narrateur, à celles qui eurent lieu en 1199, 1204 et 1206 suivant les historiens orientaux, qui racontent également la mésintelligence des deux frères Tây-Bouqâ et Bouyrouq, fils de Iynângj-Belkah-Boukou-khân, dont le cadet se retira dans le canton montagneux de Qézyl-bâsch ; mais il n'est aucunement mention dans ce récit des Qarâ-khithâns, bien que Carpin les compte parmi les vaincus ; à moins de considérer comme Qarâ-khithâns les soldats de Bouyrouq, qui au surplus fut battu sur le territoire du Qarâ-khithây ¹. La conquête de ce dernier pays n'eut lieu qu'en 1218 ; mais peut-être notre auteur a-t-il aussi confondu cette campagne dans le nombre de celles auxquelles il fait allusion tout d'une fois en cet endroit de sa narration.

Tchenkiz dirigea alors ses armes contre les Khithâns, et éprouva une défaite : ceci se rapporte à la fois aux campagnes de 1205, 1207 et 1209 contre l'empire des Hia, qui plus tard fut appelé Tankqout ; l'échec que reçut en 1209 le conquérant mongol fut causé par l'irruption, dans son camp, des eaux du Hoang-ho qu'il avait détournées pour inonder lui-même la capitale ennemie : mais sa disgrâce est loin ^{pn.143} d'être représentée, dans les historiens orientaux, comme aussi grave que la raconte notre bon moine ².

Le narrateur énumère ensuite une série de victoires remportées sur les Huyur, les Sari-huyur, les Karanites, les Voyrat, et le pays de Comana ³. On peut aisément lui pardonner les transpositions

¹ [[Relation, p. 174.](#)] — Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, tome IX, pp. 17, 21, 22, 26, 27, [35 à 39](#), 41. — [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 56](#), 83 à 89, 101. — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 5, 11](#). — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 71, 72, 82 à 93](#).

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 95 à 97](#), 101, 105. — [Mailla, Hist. génér. de la Chine, tome IX, pp. 40](#), 42, 43. — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 11, 12, 13](#).

³ [[Relation, p. 175.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

chronologiques qu'il commet ici par suite de l'erreur où il paraît avoir été, que les trois campagnes contre le Tankqout n'en formaient qu'une seule, à laquelle il assignait sans doute, dans sa pensée, la date de la première.

Quoi qu'il en soit, la soumission des *Ouyghours*, qu'il désigne sous le nom de *Huyurs*, eut lieu en 1209, et fut volontaire suivant les écrivains orientaux, qui nous font connaître la division de cette nation en deux grandes sections appelées *Oun-Ouyghour* et *Touqouz-Ouyghour*, c'est-à-dire les Ouyghours *des dix* et les Ouygours *des neuf*, ces nombres se rapportant aux rivières qu'ils comptaient sur leurs territoires respectifs. On trouve encore mentionnée dans Abou-el-Ghâzy, une tribu de *Qarâ-Iyghour*, c'est-à-dire Ouyghours *noirs*. En nommant les *Sari-huyur*, Jean du Plan de Carpin désigne une autre section encore du même peuple, puisque cette dénomination représente évidemment celle de *Ssâry-Ouyghour* qui appartient au dialecte turk oriental et se traduit exactement les *Ouyghours jaunes*, appellation distinctive conforme aux habitudes asiatiques. Au surplus ce ^{pn.144} nom-là même se retrouve dans un extrait de l'Histoire chinoise de la dynastie des Ming, inséré par Klaproth dans ses Observations critiques sur les Recherches de M. Schmidt relatives à l'intérieur de l'Asie ; et l'emplacement en est indiqué dans la vallée du Tchaydam qui appartient aujourd'hui aux Koukou-Mongols ou Mongols du Koukou-nôur ¹.

Les *Karanites* sont rapprochés sans fondement des Kéraytes par Sprengel, ainsi que par Malte-Brun qui se borne à traduire le savant allemand : les auteurs orientaux mentionnent, parmi les Mongols *dirlikin* une tribu appelée *Qarânout*, qui correspond directement à l'indication de Carpin.

Il est également facile de reconnaître, dans les *Voyrat* de notre auteur, la puissante tribu des *Ouyrât*, appelés aussi *Oyrad*, *Olet* ou

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 107 à 110.](#) — [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome IX, p. 42.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, p. 13.](#) — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 117 à 121.](#)

Relation du voyage en Tartarie

Euleut, et qui portent maintenant le nom de *Qalmouq* : leur soumission eut lieu en l'année 1208.

^{pn.145} Quant au pays de *Comana*, *Canana* ou *Chanana*, il ne porte point un nom assez connu pour qu'à défaut de toute autre donnée nous en puissions déterminer la synonymie avec autant d'assurance : il ne nous est cependant pas complètement étranger, et nous le trouvons mentionné dans Reschyd-el-Dyn, alors que racontant la mort de Ouank-khân et la fuite de son fils Sinkoun, il montre ce dernier, réfugié d'abord dans le Boury-Tibet, obligé bientôt de quitter cet asile dont ses déprédations lui avaient aliéné les habitants, et passant alors dans le pays de *Couman* limitrophe des provinces de Kaschghar et de Khoten. Si l'on tient compte à la fois et de ces indications et des autres noms auxquels celui de Comana est associé dans le récit de Carpin, on reconnaîtra aisément que celui-ci doit prendre sa place géographique entre la petite Bokharie à l'ouest, le Tubet au sud, et les Ouyghours au nord-est.

Vainqueur de tous les peuples que nous venons d'énumérer, Tchenkiz-khân, suivant la relation de notre auteur, alla faire la guerre aux Kytans, peuples assez ressemblants aux Mongols par les traits de la face, mais ayant une langue propre, et une grande habileté dans les arts industriels, riches d'ailleurs en céréales, en vins, en métaux précieux, en étoffes de soie et en tout ce qui fait la commodité de la vie. Tchenkiz conquît une bonne partie de leur territoire, bloqua leur roi dans sa capitale, et après de longs efforts opiniâtrement repoussés, il se rendit maître de la place au moyen d'une galerie souterraine qu'il fit creuser depuis son ^{pn.146} camp jusqu'au centre de la cité : et alors pour la première fois, Tchenkiz-khân, revenu chez lui, fut proclamé empereur.

Il y a dans ce récit des erreurs de détail excusables et faciles à expliquer. Déjà Carpin a mentionné en une seule fois les trois campagnes du conquérant mongol contre l'empire des Hia ou le Tankqout, qu'il a appelé Kytay comme nous-mêmes nous l'appelons Chine ; maintenant il raconte une autre guerre contre le Kytay, qui n'est plus le Tankqout, mais bien le Khithây véritable, l'empire des Kin ou Altoun-khâns ; l'invasion commença en 1211 ; et la capitale Yenking, investie en 1214, fut prise

Relation du voyage en Tartarie

l'année suivante, non sur le monarque kin lui-même, mais sur les généraux chargés de la défendre. Les historiens orientaux ne font du reste aucune mention d'une voie souterraine exécutée par les Mongols pour s'introduire dans la place ¹. Quant à la proclamation de Tchenkiz-khân comme empereur à son retour en Tartarie, c'est une solennité qui avait eu lieu dès 1206, après la première campagne contre les Hia : l'attribution commune du nom de Khithây aux deux empires Hia et Kin explique l'erreur chronologique qui est résultée, chez notre narrateur, de la confusion du second avec le premier ².

pn.147 Poursuivons. Après quelque repos, Tchenkiz divisa ses armées : il envoya l'une, sous les ordres de son fils *Tossuc-can*, contre les *Comans*, qui furent vaincus en de nombreuses rencontres, après quoi le prince revint en Mongolie. Tchenkiz envoya contre les Indiens un autre de ses fils, qui subjuga l'*Inde mineure*, habitée par les Sarrasins noirs ou Éthiopiens, et marcha ensuite contre les chrétiens qui sont dans l'*Inde majeure* : le roi du pays, vulgairement désigné sous le nom de *Prêtre Jean*, vint à sa rencontre, et employant contre les Tartares le feu grégeois et la force des armes, il les repoussa de manière à leur ôter l'envie de revenir ³. Traversant alors un désert où ils eurent affaire à une armée de chiens, les Mongols arrivèrent au pays de *Buri-Thabet*, habité par des hommes laids, auxquels il ne pousse au menton que quelques crins, arrachés aussitôt que parus : après les avoir vaincus, cette seconde armée revint pareillement en Tartarie. Tchenkiz de son côté avait fait à l'*Orient*, contre les *Kergis*, contre les *Caspiens*, et contre un peuple de troglodytes demeurant au-delà d'un désert de plus d'un mois d'étendue, une campagne hérissée de prodiges, dont le résultat ne fut point glorieux pour les armes mongoles. Tchenkiz, rentré dans ses États, publia alors de nombreuses

¹ [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome IX, pp. 44 à 73.](#) — [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 123 à 154.](#)

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 98, 99.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 11, 12.](#)

³ [\[Relation, p. 177.\]](#)

Relation du voyage en Tartarie

lois, inviolablement observées par ses sujets ; après quoi il périt, frappé par la foudre ¹.

Tant de fables, de prodiges, sont ici mêlés au récit du bon moine, qu'il peut sembler futile de s'y arrêter, oiseux d'y chercher la trace des événements historiques ; et cependant, ces contes mêmes, que nous avons écartés du résumé pn.148 qu'on vient de lire, ne sont pas dénués de toute valeur aux yeux de ceux qui veulent étudier, outre les faits réels, la forme dont les revêt la tradition populaire ; car le conte du narrateur de bonne foi n'est point une invention isolée expressément forgée pour abuser sa crédulité ; c'est bien plutôt une opinion reçue, une sorte de mythe accrédité dont il constate l'existence en le répétant ; et sous ce point de vue le conte a droit à l'attention de l'homme sérieux, comme monument de l'histoire intellectuelle du peuple qui en orne ses annales. Nous n'avons le temps ni l'espace nécessaires pour développer un pareil sujet ; qu'il nous suffise, pour justifier notre assertion sur le caractère traditionnel des fables si complaisamment rapportées par Jean du Plan de Carpin, de faire remarquer que celle, par exemple, d'un peuple composé de femmes et de chiens, se retrouve textuellement dans la relation arménienne du roi Hétoum ², aussi bien que dans l'encyclopédie chinoise *San-thsai-thou-hoeï*, citée à ce propos par Klaproth ³. Au surplus, tous ces récits pn.149

¹ [[Relation, p. 181.](#)]

² [Nouveau journal asiatique, tome XII, p. 287](#) : « Le roi Héthoum nous racontait beaucoup de choses merveilleuses et inconnues qu'il avait vues et entendues chez les nations barbares. Il disait qu'au-delà des Ghotaiens il y avait un pays où les femmes sont raisonnables à la manière des hommes, et les hommes sans raison et semblables à des chiens grands et couverts de poil ; ils ne laissent entrer personne dans leur pays. Ces chiens font la chasse, et les chiens et les femmes en vivent. De l'union de ces chiens avec des femmes naissent des enfants mâles qui ont la forme de chiens, tandis que les femelles ont celle de femmes. »

³ Klaproth, *ibidem*, p. 288 : « Dans le royaume des chiens, les hommes ont le corps de chiens ; leur tête est couverte de longs poils ; ils ne sont pas habillés, et leur langue ressemble à l'aboiement des chiens. Leurs femmes sont de race humaine, et comprennent la langue chinoise ; leurs habits sont faits de peaux de martres zibelines. Ce peuple vit dans des cavernes ; les hommes mangent les comestibles crus, mais les femmes les font cuire. Elles contractent des mariages avec ces chiens. Autrefois un Chinois étant arrivé dans ce pays, les femmes, qui désiraient s'enfuir de là, lui donnèrent des petits bâtons, et le prièrent, quand il retournerait dans sa patrie, de laisser tomber un de ces bâtons tous les dix li. Les chiens, voyant alors que leurs habitations étaient désertes, se mirent à la poursuite de cet homme, mais ils ne purent l'atteindre. Pour se rendre de Yng-thian-fou (Nan-king sous les Ming) dans ce pays, il fallait deux ans et deux mois. »

Relation du voyage en Tartarie

prodigieux se rapportent à des contrées lointaines que notre voyageur n'avait point visitées, et au sujet desquelles il était réduit à répéter ce qu'il avait appris, ayant soin d'ajouter le correctif, *ut nobis dicebatur* ; *ut nobis certissime dicebatur* ; *sicut nobis venientibus ad curiam imperatoris per clericos ruthenos et alios qui diu fuerunt inter ipsos firmiter dicebatur*, ou autres formules analogues.

Après cette observation, renfermons notre étude dans le cercle des lieux et des faits réels, pour en déterminer la synonymie historique ou géographique. Dans *Tossuc-can* envoyé contre les Comans il est aisé de reconnaître *Tchoutchy khân*, l'aîné des fils de Tchenkiz, dont les armes se dirigèrent contre la Comanie après la prise d'Ourghendj en 1221 ¹. Nous trouverons plus loin, sur cette campagne, des détails qui manquent ici, et qui ont été confondus par notre auteur avec la grande invasion de 1237 en Occident, sous les ordres de Bâtou fils de Tchoutchy. Quant à l'expédition dans laquelle un autre fils de Tchenkiz subjuga l'*Inde* ^{pn.150} *mineure*, il ne peut être question là que de Touluy, dépêché par son père dans la Perse orientale et sur les bords de l'Indus à la poursuite du schâh Gelâl-el-Dyn ² ; cette contrée était en effet appelée Inde, aussi bien que les pays ultérieurs ; la relation de Nicolo di Conti explique nettement qu'en deçà de l'Indus était l'*Inde première*, de l'Indus au Gange l'*Inde deuxième*, et au-delà du Gange l'*Inde troisième*. Ces dénominations sont exactement les mêmes que celles du planisphère de frà Mauro ; Jourdain de Séverac leur substitue cette autre série de noms *Inde mineure*, *Inde majeure*, *Inde troisième*, qui dans le planisphère de Marino Sanudo se reproduisent avec de légères différences ainsi qu'il suit : *India parva quæ et Ethiopia*, *India magna*, *India interior Joannis presbyteri*. L'*Inde mineure*, ou pays des Éthiopiens de notre narrateur, est donc bien celle qui est en deçà de ^{pn.151} l'Indus et qui fut conquise par Touluy en 1221 et 1222. L'*Inde majeure* est ensuite mentionnée comme pays du fameux *Prêtre Jean*,

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 294, 353.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, p. 37.](#) — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 370 à 392.](#)

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 274 à 292.](#) — [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome IX, pp. 97, 100, 101.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 38, 39.](#)

Relation du voyage en Tartarie

tandis que Jourdain de Séverac, ainsi que le planisphère de Sanudo, attribuent à ce prince l'*Inde troisième* ; d'où il faut conclure que sous le nom d'Inde majeure notre auteur embrasse d'une manière générale toute la contrée au-delà de l'Indus jusqu'à la Chine méridionale ou *Mangia*, que nous trouverons mentionnée plus loin séparativement de la grande Inde, tandis qu'elle y est comprise par Oderic, qui appelle le Manzi *Inde supérieure* ¹.

Cet endroit de la relation de Jean du Plan de Carpin est remarquable en ce qu'il y est question du pays de ce prince asiatique, objet de tant de recherches et de fabuleuses narrations, qu'on appelait vulgairement *Prêtre Jean*, et qui depuis un siècle était signalé à la pieuse curiosité de l'Europe chrétienne par les rapports qu'en avait faits au pape Eugène III l'évêque de Gabala, envoyé de l'Église d'Arménie, dont Othon de Freisingen et Albéric de Trois-Fontaines nous ont uniformément transmis le récit sous l'année 1145 :

« Quelques années auparavant (disait le prélat), un prince appelé Jean, qui habitait, derrière l'Arménie et la Perse, ^{pn.152} à l'extrémité de l'Orient, professant, ainsi que son peuple, le nestorianisme, et réunissant en ses mains l'empire et le sacerdoce, était venu porter la guerre dans la Médie et la Perse, s'était emparé d'Ecbatane, et avait taillé en pièces les armées ennemies.

Bientôt après étaient arrivées à divers princes chrétiens des lettres de ce roi-pontife, adressées au pape Alexandre III, aux empereurs d'Orient et d'Occident, au roi de France, et même, dit-on, au roi de Portugal, pour leur notifier l'extension de sa puissance. Pétis de la Croix considère comme apocryphes celles qu'il a eues entre les mains, et Mosheim est du même avis à l'égard de ^{pn.153} celle qu'il a lui-même

¹ Jourdain, *Mirabilia descripta*, p. 56. — Peut-être l'indication de Jourdain, placée en effet dans l'article qu'il consacre à l'Inde troisième, doit-elle cependant être entendue de l'Éthiopie, entre laquelle et l'Inde troisième était situé, vers l'orient, le Paradis terrestre ; celui-ci étant, suivant les idées de ce siècle, à l'extrême orient, on peut en conclure vaguement que l'Éthiopie dont il est ici question était une partie de l'Inde ; mais il serait difficile de se former une idée précise de la position qu'a voulu lui assigner le voyageur.

Relation du voyage en Tartarie

reproduite d'après Assemani ; le style en est tel, en effet, qu'on ne peut avoir aucune confiance en la légitimité de leur origine ; Marsden cependant se montre disposé à admettre leur authenticité. Toujours est-il que des lettres, quelles qu'elles soient, seraient parvenues en Europe de la part du Prêtre Jean, suivant ce que rapporte, sous l'année 1165, la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines ¹. On ne peut cependant se dispenser de remarquer que le pape Alexandre III, écrivant, le 5 des kalendes d'octobre 1177, *Indorum regi sacerdotum sanctissimo*, ne fait aucune mention de lettres reçues, mais seulement de la commune renommée, et des rapports de maître Philippe, médecin et serviteur du Saint Père ; lequel Philippe avait, en Orient, reçu de gens puissants et distingués, des communications relatives au désir de leur maître de s'instruire dans les doctrines de l'Église romaine. Baronius s'est imaginé, l'abbé Legrand et le cardinal Zurla ont soutenu que ce bref pontifical était destiné au roi d'Abyssinie ; mais ce que la chronique d'Albéric raconte à ce sujet ne permet pas de douter que ce bref ne s'adressât au Prêtre Jean d'Asie.

^{pn.154} Jacques de Vitry mentionne également le très puissant prince Prêtre Jean, dans les États duquel étaient surtout nombreux les nestoriens, maîtres de la majeure partie de l'Inde. Dans une lettre écrite au pape Honorius III par ce même prélat, alors évêque d'Acre, sous la date de 1219, et publiée dans le Spicilege de d'Achéry, il raconte que le roi des Indiens David, vulgairement appelé le Prêtre Jean, était alors la terreur de l'Asie.

^{pn.155} Enfin Matthieu Pâris rapporte une lettre reçue en 1237 du frère Philippe, prieur des dominicains en Palestine, qui énonce que le nestorianisme est dominant dans l'Inde majeure, le royaume du Prêtre Jean (*Sacerdotis Joannis*) et autres États plus reculés à l'orient.

Le Prêtre Jean était donc un personnage dont la chrétienté européenne était fort préoccupée, avant que Jean du Plan de Carpin eût

¹ [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 31 à 34.](#)

Relation du voyage en Tartarie

recueilli en Tartarie des nouvelles qui assignaient à ce potentat l'Inde majeure pour domaine.

Simon de Saint-Quentin, dans les informations orales qu'il avait amassées, et qu'a mises à profit Vincent de Beauvais, énonce pareillement que le Prêtre Jean était autrefois roi de l'Inde, et suzerain des Tartares, lesquels s'étant révoltés contre David, son fils et son successeur, avaient marché contre lui sous la conduite de Tchenkiz-khân, et l'avaient vaincu et tué.

Joinville apprit, dans les négociations qui eurent lieu ^{pn.156} avec les Tartares pendant le séjour de Saint Louis en Chypre, que les anciens États du Prêtre Jean se trouvaient entre la Perse et la Tartarie.

Rubruk, qui prit des renseignements sur le même objet, ne put trouver de lumières à cet égard que parmi les nestoriens, qui enflaient, suivant leur coutume, tous les récits qu'ils lui en faisaient. Il raconte qu'au temps de la prise d'Antioche par les croisés français, c'est-à-dire en 1098, Coirchan était roi du Cara-Catay, et que sa mort il fut remplacé par un usurpateur, prêtre nestorien et chef des Naïmans, qui fut généralement appelé le Prêtre Jean : celui-ci fut remplacé à son tour par son frère Unc, roi de Crit et Mécrit.

^{pn.157} Abou-el-Faragj désigne Ouank-khân lui-même, roi de Kéryt, comme ayant été appelé le roi Jean (*malek Youhhannâ*).

Marc Polo indique le pays de Tenduch comme étant l'ancien royaume du grand et fameux Prêtre Jean, et comme formant actuellement un État tributaire des Tartares, gouverné par un roi de la lignée du Prêtre Jean, appelé Georges.

^{pn.158} Jean de Monte-Corvino, qui depuis fut archevêque de Khân-bâlyq, raconte dans une lettre datée du 8 janvier 1305, qu'il avait dès 1293 ramené à l'unité romaine ce même roi nestorien Georges, issu de l'illustre lignée du grand roi appelé le *Prêtre Jean de l'Inde*. Le pieux archevêque avait baptisé de son propre nom le prince Jean, fils du roi Georges décédé en 1298.

Relation du voyage en Tartarie

pn.159 Ricold de Monte-Croce se borne à comprendre vaguement les États du *Prebstre Jehan* dans la conquête que fit le *grant caan* nommé *Canguis* du *grand royaume de Cathay* jusques à la fin de Médie.

Oderic en quittant le Cathay, s'étant dirigé à l'occident, arriva, après cinquante journées de route, au pays de *Prete-zoan* ou *Pertizane*, qui cependant ne possédait pas la centième partie de la contrée ainsi désignée, et dont la capitale, appelée *Cosan*, n'était point aussi considérable que *Vicence*.

pn.160 Jourdain, comme nous l'avons déjà remarqué, place dans l'Inde troisième, ou dans le voisinage, cet empereur des Éthiopiens que les Européens appelaient Prêtre Jean (*quem vos vocatis Prestre Johan*)

Enfin Mandeville appelle le Prêtre Jean empereur des Indes, et donne à la province où il réside le nom de *Pentexoire*, et à sa capitale celui de *Nyse*.

Le Prêtre Jean paraît avoir été alors oublié pendant longues années ; et la notion de son existence au fond de l'Asie se perdit dans une incertitude plus vague encore que les douteuses indications des anciens récits. Les progrès du mahométisme, les bouleversements politiques opérés par l'épée de *Tymour-lenk*, semblaient ne plus laisser de place pn.161 à un grand prince chrétien au milieu des nations infidèles. On chercha donc le Prêtre Jean ailleurs que dans son ancienne demeure. *Karamzine* signale, parmi les papiers des archives de *Kœnigsberg*, une lettre de *Conrad de Jungingen* grand-maître de l'ordre Teutonique, en date du 20 janvier 1407, adressée au roi d'Abassie ou Prêtre Jean ; et le savant historien russe fait remarquer que cette suscription s'applique au roi des Abases de la région caucasienne, non au roi d'Abyssinie ainsi que la ressemblance des deux noms aurait pu le faire supposer ¹.

¹ [Karamzine, Histoire de l'empire de Russie, tome III, pp. 387, 388, note 29](#). L'Abasie se trouve là mentionnée avec l'Arménie. — On peut croire néanmoins que la transition de l'Asie à l'Abyssinie africaine dans la détermination du pays du Prêtre Jean avait commencé, quoique d'une manière très vague, dès le temps de Mandeville, qui suppose ce pays moins fréquenté que le Cathay par les Tartares, à cause de leur répugnance pour *la longue voie et les grans périls qui sont en mer en ces parties*. (Voir folio 212 du ms. 8392).

Relation du voyage en Tartarie

Quoi qu'il en soit à cet égard, la notion de l'existence d'un puissant monarque chrétien dans l'Abyssinie s'étant répandue parmi les Latins par suite des rapports des religieux abyssins qui venaient en pèlerinage à Jérusalem, Jean de Lastic, grand-maître de Rhodes, écrivant le 3 juillet 1448 au roi de France Charles VII, lui parle du *Prêtre Jean de l'Inde* de manière à ne pas laisser douter qu'il n'eût en vue le négous d'Abyssinie. Cette opinion se fortifia et prit une ^{pn.162} grande vogue quand les Portugais, saisis d'une noble fièvre d'explorations et de découvertes lointaines, eurent pénétré dans l'Abyssinie, cette autre Inde du moyen âge, et y eurent trouvé en effet un monarque et une nation chrétienne.

Nous n'avons point à nous occuper des dernières phases d'une question sur laquelle nous sommes obligé de nous ^{pn.163} borner à très peu de mots. En groupant d'après leur affinité mutuelle les témoignages qui méritent d'être plus particulièrement étudiés, mais dont nous ne pouvons et ne voulons relever ici que les traits les plus saillants et les plus faciles à saisir, on reconnaîtra qu'il est aisé de les ramener à deux seules versions bien distinctes : l'une qui place le Prêtre Jean dans l'Inde ultérieure, l'autre qui le met dans le Qarâ-Khithây ¹. Celle-ci est la plus ancienne, et elle est assez circonstanciée pour permettre de la rapprocher des événements historiques qu'elle rappelle en les défigurant. Dans le *Coir can* de Rubruk il est aisé de reconnaître le *ghaour-khân* fondateur de l'empire de Qarâ-Khithây, dont l'avènement ne remonte pas à 1098, mais à 1126 seulement ; il soumit les Ouyghours, le pays de Kâschghar, le Turkestân, le Mâwer-el-nahr, le Khârezm ² ; et voilà les conquêtes racontées par l'évêque de Gabala à Eugène III et mentionnées par Othon de Freisingen et Albéric de Trois-Fontaines. Suivant les Orientaux ce prince et son royaume étaient bouddhistes ³ ; mais il paraît probable qu'une partie au moins

¹ On compte vulgairement quatre Prêtres Jean d'Asie ; voir à ce sujet Assemani, *Bibliotheca orientalis Clementino Vaticana*, tome III, 2e partie, pp. 483 à 504.

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 163 à 166 et note VI, pp. 441 à 444.](#) — [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome VIII, p. 399.](#)

³ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, p. 165](#) : « Il était sectateur de Bouddha ; cette religion devint la dominante dans le nouvel empire de Cara-Khitaiï.

Relation du voyage en Tartarie

des ^{pn.164} sujets, surtout les Ouyghours, étaient chrétiens ; toujours est-il que l'évêque de Gabala signalait le peuple et le monarque comme chrétiens ; et que c'est là évidemment le premier *Prêtre Jean* révélé à l'Europe.

Son nom chez les historiens chinois, est Yélou Tatché ; chez les auteurs musulmans, l'indécision des formes et du placement des points diacritiques dans les manuscrits donne les variantes Touschy-Thalgon, Nouschy-Thayfou, Nousy-Thâyghir, Nousy-Thâyghdâ. Celui-ci fut remplacé en 1136 par son fils Yélou-Yliey, lequel eut lui-même pour successeur en 1155 son fils Tchiloucou, chez lequel vint chercher asile en 1208 le prince nâymân Kûtchlûk, qui devait le supplanter. Rubruk ayant pris le titre de ghaour-khân pour un nom propre, a réuni les règnes successifs des trois princes khithâns sur la tête d'un Coïrcan unique, auquel il a avec raison donné pour successeur un chef nâymân ; mais ce chef fut tué en 1218 par les troupes de Tchenkiz-khân, et Ouank-khân roi de Kéryt, tué lui-même quinze ans auparavant par les Nâymâns lorsqu'après sa propre défaite il cherchait asile chez eux, ne put, comme le veut Rubruk, succéder au nâymân Kûtchlûk, dont au surplus il n'était point le frère ¹. ^{pn.165} Comme en définitive c'est l'usurpateur nâymân que Rubruk déclare avoir été appelé *Prêtre Jean*, nous avons dans Kûtchlûk le second prince asiatique signalé à l'Europe sous ce titre, et régnant comme le premier dans le Qarâ-Khithây.

Nous mettons de côté, dans cet examen rapide et trop superficiel, les notions confuses qui parvenaient successivement dans l'Europe occidentale sur les conquêtes de Tchenkiz-khân, qu'elles désignaient sous ce titre merveilleux de *Prêtre Jean*.

Dans cette catégorie il faut ranger le rapport de Jacques de Vitry à Honorius III, en 1219, époque où le conquérant qui faisait trembler l'Asie ne pouvait être autre que Tchenkiz ; et ces rapports plus

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 163 à 166 et 441 à 444.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 34, 35.](#) — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 142 à 149.](#)

Relation du voyage en Tartarie

explicites et plus pompeux consignés dans la chronique d'Albéric aux années 1221 et 1222, où nous voyons indiquées sous le nom du Prêtre Jean *David*, ou de son fils, les premières incursions de Tchenkiz, ou plutôt de son fils Tchoutchy, dans la Comanie et la Russie, avec cette naïve annotation, au surplus, que les Comans et les Hongrois donnaient à ces conquérants le nom de Tartares.

Entre les potentats asiatiques parmi lesquels nous devons nous restreindre à rechercher le Prêtre Jean, nous ne ^{pn.166} devons mettre en ligne, à côté du khân de Qarâ-Khithây, que le roi de l'Inde, comme l'indiquent explicitement la lettre du pape Alexandre III, celle de Jacques de Vitry, celle du frère Philippe, Jean du Plan de Carpin, Simon de Saint-Quentin, Jean de Monte-Corvino, Jourdain, Mandeville ; et moins directement mais avec non moins d'assurance selon nous, Marc Polo, et peut-être même Oderic. Mais en quelle partie de cette Inde si vaste, tout en se renfermant spécialement dans l'Inde troisième, aurons-nous à chercher la patrie de ce problématique Prêtre Jean ? La solution serait moins ardue si le pays de Tenduc de Marc Polo avait été déterminé d'une manière plausible ; ou si les informations géographiques d'Oderic et de Mandeville avaient été construites avec toute l'intelligence désirable. Quoi qu'il en soit, en prenant une moyenne entre le Tenduc de Marsden au nord de Qarâ-Qaroum, celui de Forster dans l'ouest de Khamil, et le pays de Pretezoan établi par Venni dans le Tübet, on obtiendra comme résultat grossièrement approximatif l'indication du Tankqout, qui répond d'ailleurs assez bien à la situation implicitement désignée par Oderic entre le Catay et le Tibet proprement dit, et en même temps à la position attribuée aussi à Tenduc entre le Catay et le Tibet, dans l'ancienne carte des voyages de Marc Polo conservée dans une des salles du palais ducal de Venise et décrite par le cardinal Zurla. Nous ne prétendons point circonscrire dans une ^{pn.167} localité constamment identique le siège du Prêtre Jean indien, mais seulement indiquer la région dans laquelle il nous semble avoir eu diverses résidences successives depuis la Ouyghourie jusqu'au Tübet.

Relation du voyage en Tartarie

Ainsi deux opinions principales ont co-existé du XIIe au XIVE siècle, sur la situation des États du Prêtre Jean ; la première avait certainement en vue l'empire soit nestorien, soit bouddhiste du Qarâ-Khithây ; la seconde, née un peu plus tard, mais plus longtemps conservée, semble s'appliquer à une région fameuse comme berceau du lamisme. Les rapports si frappants de la hiérarchie et des doctrines lamaïques avec celles de la chrétienté, rapports venus probablement d'une fusion du nestorianisme dans le culte bouddhique, ne pouvaient manquer de faire naître la pensée que le Prêtre Jean de l'Inde était le même que le pontife qui reçut de Qoubilây-qâân, en 1260, une investiture solennelle. Le savant missionnaire Visdelou trouvait à cette explication des convenances nombreuses, et la seule objection qu'il élevât, c'est que Tchenkiz-khân avait détruit le Prêtre Jean avant que son petit-fils eût constitué le dalaï-lama. Fischer au contraire prend argument de cette existence successive pour établir que le dalaï-lama fut le représentant du Prêtre Jean disparu.

^{pn.168} Que conclure en définitive de tous ces rapprochements ? que l'Europe reçut dès le milieu du XIIe siècle une vague notion de l'existence en Asie d'un souverain, prince et pontife à la fois, adonné à des croyances qui étaient ou semblaient être celles d'une secte chrétienne ; mais que cette notion, vraie peut-être au moment où elle se répandit en Occident, cessa bientôt, par l'effet des bouleversements politiques, d'être susceptible d'une application réelle. On chercha néanmoins cette application, et il dut arriver naturellement ce qui arriva en effet, que les explications furent diverses et incertaines. La version de Rubruk, recueillie dans les souvenirs des seuls nestoriens, se rapporta au véritable objet de ses recherches ; la préoccupation d'une grande puissance temporelle fit voir dans Tchenkiz le seul prince de son temps auquel pût s'appliquer l'idée qu'on s'était faite du Prêtre Jean ; tandis que la préoccupation d'une grande autorité pontificale dut faire jeter les yeux sur la contrée où résidait un pontife objet d'une vénération sans bornes et chef d'une hiérarchie analogue à celle de l'Église chrétienne.

Relation du voyage en Tartarie

Repoussé des États du Prêtre Jean, Touluy marcha contre le pays de *Buru-Thabet* ou *Buri-Thabet*, qui est bien certainement le Tubet, ainsi qu'on en trouve la preuve dans Rubruk et Oderic, qui racontent de celui-ci la même particularité que Jean du Plan de Carpin rapporte du premier, savoir, que les habitants ont la singulière coutume de manger leurs parents après leur mort. Au surplus le nom de ^{pn.169} *Bouri-Tibet* se trouve lui-même employé par Reschyd-el-Dyn, concurremment avec celui de Tibet ¹. Et comme on voit, dans Constantin Porphyrogénète, une même tribu de Patzinakes ou Petcheneg désignée concurremment par les noms de *Taimat* et de *Boro-Talmat*, on peut soupçonner que le mot *Buru*, *Buri* ou *Boro* est un spécificatif qui n'altère point la signification du nom auquel il est joint. Il se représente dans *Boro-Tala*, plaine voisine des lacs *Khaltar* et *Alaktou*, dans la Dzoungarie. Peut-être n'est-il pas hors de propos de remarquer aussi que le mot *Baron*, signifiant la *droite* c'est-à-dire le sud, est donné par les Mongols au Tubet lui-même, sous cette forme *Baron-Tala*, par opposition au *Dzen-Tala* ou côté gauche, c'est-à-dire la Mongolie ².

Quant à l'expédition que Tchenkiz-khân commandait en personne à la même époque, on serait tenté de rejeter sur le copiste l'indication de l'orient au lieu de celle de l'occident dans la relation de notre auteur, puisqu'il ne peut être douteux que ses Kergis et ses monts Caspiens, quelque place qu'on leur assigne d'ailleurs, seront toujours nécessairement ^{pn.170} à l'ouest des Mongols ; cependant comme la même erreur se poursuit dans tout le récit, et que le narrateur conduit ainsi Tchenkiz jusque chez des Troglodytes qui se cachaient dans leurs demeures souterraines pour fuir le bruit affreux qui, dans un certain temps de l'année, se fait entendre au lever du soleil ; il faut bien reconnaître que l'erreur appartient probablement à Jean du Plan de Carpin lui-même. Tout ce que nous pouvons conjecturalement déduire de cette partie de sa relation c'est qu'elle renferme quelque obscure notion d'expédition, soit contre les Qyrqyz, soit contre les Tcherkès que

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 82, 84, 318.](#)

² [Nouveau journal asiatique, tome XII, p. 282.](#) — [Ibidem, tome XIV, p. 180.](#) — *Histoire générale des voyages*, tome VII de l'édition in-4°, pp. 113, 427.

Relation du voyage en Tartarie

nous verrons tout à l'heure désignés par Carpin sous le nom de Kergis, puis dans le cœur même du Caucase : quant aux dates, les auteurs orientaux mettent la soumission des Qyrqyz en 1207, et les premières guerres dans le Caucase en 1221 : l'on pourrait induire de l'éloignement de ces deux dates, que notre auteur n'a eu en vue que la guerre du Caucase, et que ses Kergis, ici comme ultérieurement, sont bien des Tcherkès ¹.

Plus loin, Jean du Plan de Carpin rapporte au règne d'Oukodây et met sous le nom de Bâtou-khân non seulement la grande expédition de ce prince contre l'Occident en 1287, mais aussi, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer, l'expédition de Tchoutchy en 1221 au nord du Syhhoun et dans le Qaptchâq où il fut rejoint par les généraux Tchepeh et Sobodây ².

^{pn.171} Notre auteur fait marcher l'armée de Bâtou d'abord contre les Bisermins, chez lesquels il rencontra, devant la place de *Barchin*, une longue résistance ; sa victoire déterminait la reddition spontanée de *Janc-kint* ; et il alla ensuite mettre le siège devant *Ornas*, qu'il emporta, comme nous avons dit, en détournant les eaux du fleuve. Après quoi il entra sur les terres des *Turcs*, puis sur celles des *Russes* où il prit Kiew après un long siège. De la Russie et de la Comanie il alla combattre les Hongrois et les Polonais ; puis il revint à l'est contre les Morduans, les Bilères, les Bascart, et plus au nord contre les Parossites et les Samoyèdes. Au-delà de ces derniers, on ne trouvait plus que des monstres cynocéphales.

D'un autre côté Chirpodan fut en même temps envoyé au midi contre les *Kergis*, d'où il passa, à travers de prodigieux cyclopes, chez les Arméniens puis chez les Géorgiens, qui se soumirent à un tribut annuel de quarante mille yperperes ; il s'avança ensuite contre le sultan de *Urum*, contre le sultan de *Halapia*, enfin contre le kalyfe de *Baldach* qui consentit un tribut de quatre cents besans par jour.

¹ [[Relation, p. 179.](#)] — [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 101](#), 102, et [326](#) à 337. — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 418 à 424.](#)

² [[Relation, p. 185.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

Nous avons déjà indiqué, pour l'expédition attribuée ici à Bâtou, les concordances géographiques plus ou moins assurées auxquelles il nous semble convenable de s'arrêter. Il n'est pas sans intérêt de signaler en outre la synonymie que le narrateur lui-même établit dans cet endroit de sa relation ^{pn.172} entre les noms de Comania et de Terra Turcorum ; et l'entrée dans le pays des Turks ou la Comanie, indiquée immédiatement après la prise d'Ornas, milite puissamment pour *Tana* plutôt que pour *Ourghengj* dans le choix de l'une de ces deux villes comme représentant ici *Ornas*. Quoi qu'il en soit, on aperçoit aisément en quel point doit être faite la coupure entre les deux expéditions confondues en une seule dans ce récit. La prise d'Ornas et la première invasion de la Russie, en y comprenant la bataille sous-entendue de la Kalka, appartiennent à l'expédition de 1221 à 1224 ¹ ; seconde invasion sous-entendue, et la prise de Kiew avec tout ce qui suit, appartiennent à la grande expédition de 1237 à 1243 ².

Quant à l'autre expédition, il paraît évident qu'il s'agit de celle de Tcharmâghan dans les pays du Caucase, l'Asie mineure et la Syrie : les récits du petit nombre d'historiens orientaux qui ont été publiés ne sont point assez détaillés pour nous donner une pleine assurance que les Tcherkès, dont ils ne font point mention en cette circonstance, et qu'ils ^{pn.173} comptent parmi les peuples subjugués par l'armée de Bâtou n'eurent à supporter aucune attaque de la part de Tcharmâghan ; toujours est-il que ce sont bien les Tcherkès et non les Qyrqyz que Carpin désigne ici sous le nom de Kergis, quoique il ait appliqué ailleurs ce même nom aux Qyrqyz, distinctement des Tcherkès, qu'il appelle alors Circasses : quelque rapport d'homophonie entre *Tcherkès* et *Qyrqyz* a causé sans doute un peu de confusion dans l'esprit du bon moine, qui ne paraît pas, au surplus, s'être formé, à travers les traductions de ses interprètes, des idées bien nettes des pays, des peuples, et des individus qui n'avaient point passé sous ses propres yeux. Il peut paraître singulier, à l'égard de deux nations aussi

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 216](#) à 352. — Gaubil, *Histoire de Gentchiscan*, pp. 35 à 41.

² [D'Ohsson, ubi suprâ, tome II, pp. 110](#) à 186. — Gaubil, *ubi suprâ*, pp. 90, 97, 103, 104.

Relation du voyage en Tartarie

distinctes, que l'espèce d'homonymie que nous venons de signaler entre *Tcherkès* et *Qyrqyz* se reproduise entre la dénomination de *Kazakh* ou *Kesekh*, donnée aux Tcherkès par leurs voisins les Ossètes, et qui se retrouve sous la forme *Kaschak* chez les Arabes, sous celle de *Kasakhoi* chez les Byzantins, et sous celle de *Kassoghi* chez les Russes ; et d'autre part la dénomination de *Qassâq*, vulgairement écrit *Kozak* ou *Cosaques* par les Européens, qui désignent ainsi une portion de la nation *qyrqyz* ¹. Enfin une nouvelle circonstance qui augmente pn.174 encore la singularité de ces rapports inattendus, c'est que les chefs des *Qyrqyz* portaient, suivant *Reschyd-el-Dyn* et *Abou-el-Ghâzy* le titre d'*Iynâl*, et que ce nom d'*Iynâl* est placé par les traditions tcherkesses en tête de la généalogie de leurs princes.

Passant sous silence les merveilleux cyclopes, nous arrivons, à travers les Arméniens et les Géorgiens, chez le sultan de *Urum*, dont le titre se restitue aisément en celui de *solthân el-Roum*, porté alors par les *Selgjouqydes* ; à peine est-il besoin d'ajouter que *Halapia* est *Hhaleb* ou *Alep*, et que *Baldach* est *Baghdâd* ².

Jean du Plan de Carpin récapitulant en un autre endroit tous les pays subjugués par les Mongols, en fait une longue énumération ³ où figurent, à côté des noms que nous avons déjà passés en revue, quelques noms encore qui n'avaient point figuré jusque là dans sa relation. Nous n'avons à faire ici qu'un simple rappel de ceux de la première catégorie : pn.175 *Sou-Mongol*, *Merkyt*, *Keryt*, *Soulânqah*, *Khithây*, *Nây mân*, *Qyrqyz*, *Qarânyt*, *Ouyrât*, *Comana*, *Ouyghour*, *Sary-Ouy-ghour*, *Qarâ-Khithây*, *Inde-mineure*, *Boury-Tubet*, *Besermans*, *Qânqlys*, *Turks*, *Comans*, *Ruthènes* ou *Russes*, *Hongrois*, *Polonais*, *Mordvas*, *grands Boulghars*, *Baschqirds*, *Borâssytes*, *Samoyèdes*,

¹ [Timkowski, Voyage à Pékin, tome I, pp. 215 à 220.](#)

² C'est en 1242 (639 de l'hégire), suivant *Abou-el-Faragj* (*Hist. comp. Dynastiarum*, p. 314), que *Tcharmâghan* prit *Erzeroum* ; et c'est l'année suivante (1554 de l'ère des Séleucides) qu'après la prise d'*Arzengan* par les Tartares, le *solthân* de *Roum* se reconnut leur vassal. — Les villes de *Hhaleb* et de *Baghdâd* ne furent prises que beaucoup plus tard, celle-ci en 1258, celle-là en 1260 ; mais il est ici question seulement des incursions faites sur leurs territoires ou des rançons, obtenues, ce qui se rapporte aux années 1237, 1238. (*Ibidem*, pp. 312, 313.)

³ [[Relation, p. 200.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

Khazars, As ou Alains, Circassiens ou Tcherkès, Abases ou Georgiens, Berdjys, Arméniens, Sarrasins, et Baghdâd.

Les noms qui se présentent pour la première fois sont au nombre de onze, dont la restitution n'est pas également aisée pour tous ; quant à ceux dont la lecture ne peut faire doute, nous trouvons d'abord *Tumat* qui appartient à l'une des branches de la grande tribu des Ouyrât, ayant ses demeures au voisinage des Qyrqyz, ainsi que nous l'apprennent Reschyd-el-Dyn et Abou-el-Ghâzy ; puis *Casmir*, que Sprengel ne savait point reconnaître dans le *Gosmit* des éditions, et qui nous désigne, sans équivoque possible, le Kaschmyr, bien connu chez nous à plus d'un titre ; plus loin *Perses*, qui n'a besoin d'aucun commentaire ; ensuite *Sarti*, moins vulgaire peut-être, mais d'une application non moins certaine, et qui offre la dénomination spéciale des indigènes de la Boukharie ; puis *Turcomanni* qui se traduit en quelque ^{pn.176} sorte de lui-même, et dont l'emplacement territorial est assez connu pour que nous devions le regarder comme corrélatif aux États du solthân de Roum, qui ne figurent point sous cette dernière désignation dans ce résumé ; de même que le nom de Sarrasins que nous avons transcrit plus haut, est corrélatif aux États du solthân de Hhaleb. Jacques de Vitry énonce que les Turcomans ne sont autres que les Comans qui étaient venus s'établir dans le pays des Turks ; et cette étymologie, fort dédaigneusement traitée par Gibbon, a tellement souri à Klaproth, qu'il l'a complètement fait sienne.

Le nom de *Sarrasins*, employé plusieurs fois dans le cours de la relation de notre auteur dans le sens de musulmans, se retrouve dans sa récapitulation comme nom de peuple, et nous venons de dire qu'il correspond aux États du solthân de Hhaleb. Faut-il pareillement regarder les noms de *Jacobites* et de *Nestoriens*, compris dans la même énumération, comme désignant des nations particulières ? Il semble difficile de les plier ici à une telle application ; et si l'on considère la diffusion réelle du nestorianisme et du jacobitisme, on sera tenté de considérer la mention qui en est faite en cet endroit comme une pure redondance : cependant comme nous devons nous efforcer de chercher

Relation du voyage en Tartarie

dans les paroles de notre auteur une valeur significative, nous pourrions trouver aux nestoriens un noyau territorial distinct, où ils ^{pn.177} étaient, suivant les termes de Jacques de Vitry, *seorsùm per se in majori parte Indiæ habitantes*, ajoutant plus loin, *quorum infinitus est numerus* ; et nous trouverons aussi, dans le même historien, une indication analogue, en ce qui concerne les Jacobites, dont une partie *proprias absque Infidelium consortio occuparunt regiones* ; mais dans l'explication qui suit et qui désigne « la Nubie, une grande partie de l'Éthiopie et tous les pays jusqu'à l'Inde, formant en tout plus de quarante royaumes », on voit que les cantons asiatiques de ce vaste domaine peuvent seuls être censés compris, dans notre auteur, sous le nom de jacobites. Pour les uns et les autres, il est probable que c'est sur le siège patriarcal qu'il faut se guider pour donner un sens géographique à la mention de Jean du Plan de Carpin : sous ce point de vue ^{pn.178} les nestoriens se traduiraient pour nous en Irâq ou Chaldée, et les jacobites en Diâr-Bekr ou Mésopotamie.

Il nous reste à examiner quatre noms dont la lecture est douteuse, et qu'il est d'autant plus difficile de rétablir que nous ne possédons que des indices presque nuls pour en déterminer la synonymie. Celui qui offre le moins de variantes est celui de *Cassi* ou *Sassi* : cette dernière leçon n'étant fournie que par les manuscrits de Lumley et de Dupuy, nous croyons devoir préférer la première, donnée par ceux de Petau, de Colbert, et de Londres ; et alors deux hypothèses se présentent à notre esprit pour l'explication de ce mot ; on peut le considérer comme corrélatif à l'un de ceux que nous avons rencontrés dans le cours de la relation et que nous ne voyons pas reparaître dans la liste récapitulative ; tel est celui des *Caci* ou *Kakhs* du Caucase ; mais en ce cas il faut supposer que les copistes ont altéré l'orthographe du manuscrit original. Ou bien, si l'on s'en tient à l'orthographe qu'ils présentent, on pourrait rapprocher de ce nom celui de *Qâschy*, qui appartenait au pays plus tard appelé Tankqout, et qui appartient encore aujourd'hui sous la forme *Katchy* à cette portion de l'ancien Tankqout

Relation du voyage en Tartarie

située au nord de H'lassa ¹. Nous n'essaierons pas de pn.179 choisir entre ces deux solutions également conjecturales.

Deux autres noms se présentent à la fois, dont l'un est écrit *Catora*, *Colona* ou *Korola*, l'autre *Comuty*, *Cornici* ou *Thorati* ; sans prétendre résoudre le double problème de lecture et de synonymie, nous hasarderons de signaler dans Albert Campensis la peuplade des *Coreli* qu'il nomme à côté des *Baschqird*, comme susceptible d'un rapprochement avec la variante *Korola* fournie par le manuscrit de Colbert ; et d'un autre côté, les variantes *Comici* du même manuscrit et *Comuci* de celui de Petau, s'éloignent peu des dénominations de *Ghomyq*, *Coumiks* et *Qomouq* données, par les nations voisines, à une peuplade bien connue du Daghestan ; ce ne sont là que des concordances hypothétiques, que le défaut absolu d'autres indices dans notre auteur ne permet pas de rendre plus positives.

Enfin, un dernier nom s'offre à nos incertitudes sous les formes *Tarti* ou *Tarci*, *Tati*, *Thaos*, *Thoas* ; comment découvrir la leçon véritable ? Nous n'oserions émettre aucune opinion à ce sujet, et c'est au hasard que le royaume de *Tarse* du moine Hayton, ou *Tarsy* du père Horace della Penna de Billi, et les *Tâgik* de l'Asie occidentale, viennent se placer pn.180 sous notre plume comme présentant une consonance plus ou moins prochaine avec telle ou telle de ces formes ².

Après l'énumération des États subjugués, Jean du Plan de Carpin fait l'énumération, beaucoup plus courte, de ceux que les Mongols avaient tenté vainement de soumettre ; il nomme à ce titre, parmi ceux dont nous nous sommes déjà occupé, l'Inde majeure, une partie des Alains, et une partie des Khithâns ; à quoi il ajoute deux noms nouveaux, *Mangia* et *Saxi*. Dans le premier il est aisé de reconnaître le *Mangi* décrit par Marc Polo, c'est-à-dire la Chine méridionale, ou *Manzy* des écrivains musulmans, le *Man-tsu* des Chinois, en d'autres termes l'empire des Song, non encore englouti dans les conquêtes des princes

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, p. 95.](#) — Klaproth, [Nouveau journal asiatique, tome XI, p. 464.](#) — Le même, carte de l'*Asia polyglotta*.

² [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, p. 280.](#)

Relation du voyage en Tartarie

Tchenkizides ¹. Quant aux *Saxi* ou *Sacxi*, l'homonymie est si complète, qu'il semble difficile de ne les point identifier avec les *Saqsyn* des auteurs orientaux, peuple voisin des Khazars et des grands Boulghârs, et probablement d'origine finnoise comme eux ².

Ainsi le voyageur nous a fait connaître l'étendue des ^{pn.181} possessions territoriales du grand qâân, à la cour duquel il était envoyé ; il nous a raconté les conquêtes successives qui avaient aggloméré tant de royaumes en une seule main : il donne aussi de curieux détails sur l'armure, l'organisation militaire et la manière de combattre de ces troupes qui avaient promené leur glaive homicide sur tant de nations ; il expose cette hiérarchie des chefs de dix, de cent, de mille, de dix mille hommes, racontée par les historiens et les voyageurs, comme une des institutions les plus importantes de Tchenkiz-khân. Notre auteur ne nous dit point quel était le titre de chacun de ces officiers : Pétis de la Croix a rapporté, d'après Mirkhond, leurs dénominations persanes ; Abou-el-ghâzy nous donne leurs noms tartares, composés du titre commun d'*aghâsy*, précédé du nombre de leurs guerriers ; savoir, en suivant la progression ascendante, *oun*, *youz*, *mynk* et *toumân* ; Marc Polo (mal traduit en cet endroit par Marsden d'après la version un peu ^{pn.182} amphibologique de Ramusio) va jusqu'à cent mille hommes, et donne à de telles divisions d'armée le nom de *tuc* ³ ; Carpin s'arrête aux *toumân*, et donne à l'égard de ceux-ci une explication assez singulière : *ille numerus*, dit-il, *vocatur tenebræ apud eos* ; et dans un autre endroit : *tenebras id est decem millia* ; il est évident que le bon moine, confondant entre eux les mots tartares *toumân* et *thoumân*, qui ne diffèrent que dans la prononciation plus ou moins forte de la consonne initiale, en a fait un même mot, auquel il a attribué à la fois le sens de *decem millia* qui appartient au premier, et celui de *tenebræ* qui appartient au second ; et cette confusion était pour lui et pour son interprète slave d'autant plus facile,

¹ Klaproth, [Nouveau journal asiatique, tome VIII, p. 419](#) ; [tome XI, p. 337](#).

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 346, 446](#) ; [tome II, pp. 15](#), 113.

³ [[Relation, article VI.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

que, suivant une observation que nous devons à la sagacité de M. Albert Kasimirski, les deux significations se trouvent réunies dans le mot russe *tmà* ¹.

^{pn.183} C'est par une singulière assimilation que les nouvelles des conquêtes de Tchenkiz-khân, parvenues en France en l'année 1221 suivant le rapport d'Albéric de Trois-Fontaines, parlant des quarante *toumân-aghâsy* ou généraux, et des quatre cents *mynk-aghâsy*, ou colonels réunis sous ses ordres, transforment les premiers en autant de rois, et les seconds en autant d'*archevêques* ou *évêques*.

Outre le titre de *toumân-aghâsy* ou de *toumanyq*, qui désignait les commandants de dix mille soldats, ces officiers généraux avaient aussi, d'après l'observation de M. Quatremère, celui de *nouyân*. Peut-être cependant cette dernière dénomination avait-elle quelquefois une plus haute valeur : du moins avons-nous des exemples de divers *nouyâns* commandant à des corps de plusieurs *toumâns* ; tels que furent Tcharmâghan-nouyân, Alâq-nouyân, et le fameux Batchou-nouyân appelé par les latins Bajothnoy ². Au-dessus de ^{pn.184} ceux-ci se trouvaient placés les généraux, qui avaient sous leurs ordres ce que Marc Polo appelle un *tuc*, et qu'il élève, sans doute par une extension outrée de la progression décimale, au chiffre précis de cent mille hommes. S'il nous était permis de hasarder sur ce mot une conjecture, nous aimerions à y reconnaître le mot tartare *tough*, passé dans la langue des Turks, et désignant ces

¹ Dans une note qu'il a eu l'obligeance de me fournir à ce sujet, M. Kasimirski s'exprime ainsi : « Le mot *tmà*, dans la signification de *tenebræ*, est sans doute d'origine slave ; ses lettres radicales se retrouvent dans le mot sanscrit *tamas*, obscurité ; quant à la signification de *dix mille*, elle a pu être empruntée aux Tatares ; cependant il me semble l'avoir vue dans un monument de langue russe du XII^e siècle. On pourrait supposer que Plan Carpin l'a entendu dire aux peuples slaves, et qu'il cite le mot slave, qui réunit les deux sens, plutôt que les mots tatares *toumân* et *thoumân*, dont la confusion, précisément dans ces deux mêmes sens, serait étonnante. » Je ne puis souscrire toutefois à abandonner comme improbable l'hypothèse de cette confusion entre les deux mots tartares, d'autant plus aisée au contraire que ces deux mots, presque homophones, étaient représentés par deux acceptions d'un seul et même mot slave.

² Tcharmâghan reçut le commandement de 30.000 hommes en 1230 ([D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 15](#) ; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, tome II, p. 264). Alâq avait eu, en 1219, conjointement avec Suktou-bouqâ, une armée de 50.000 hommes (Pétis de la Croix, *Hist. de Genghizcan*, p. 228 ; Abou-el-Ghazy, *Hist. général. des Tatars*, p. 270, et folio 61 du texte tartare). Quant à Batchou, Simon de Saint-Quentin (Vincent de Beauvais, *Spec. historiale*, lib. XXXII, cap. 34, fol. 148 verso de l'édition de Reineck) lui attribue près de 80.000 hommes de troupes.

Relation du voyage en Tartarie

queues regardées comme insignes du suprême commandement, et que nous verrons figurer tout à l'heure dans le cérémonial de la proclamation de Kuyûk ¹. Soit par allusion à ce mot de *tuc*, corrélatif à la dignité de généralissime, soit par une simple convenance de traduction, Jean du Plan de Carpin appelle ducs, *duces*, les princes Tchenkizides et autres généraux qu'il avait rencontrés sur sa route ou à la cour du qâân ².

Jetons avec lui un coup d'œil sur la famille impériale ³ : *Chingis*, dit-il, avait laissé quatre fils, dont l'aîné fut *Ocoday*, le second, *Tosuc-can*, le troisième *Chyaaday* ; quant au quatrième il en ignorait le nom : il est aisé sans doute de ^{pn.185} reconnaître les fils de Tchenkiz-khân, dénommés dans cet ordre, Oukodây, Tchoutchy-khân, Tchaghatây, et de suppléer le nom du quatrième, qui était Touluy ⁴ ; mais le narrateur, préoccupé sans doute des idées européennes de succession par droit de primogéniture, a considéré Oukodây comme l'aîné, bien qu'il ne fût en réalité que le troisième.

Notre auteur connaît trois fils d'Oukodây qâân, savoir, *Cuyuc*, *Cocten* et *Chirenen*, ne sachant pas s'il en avait eu d'autres : il nous est facile de retrouver sous ces noms ceux de Kuyûk, Koutân, et Schyrâmoun, les deux premiers fils et l'autre petit-fils de ce prince, dont Kuyûk fut le successeur. Le nom de celui-ci, défiguré par une mauvaise lecture des deux dernières lettres, a été transcrit *Cuyne* dans

¹ Le mot tartare *tough* est d'origine chinoise, suivant la remarque d'Abel Rémusat, *Rech. sur les langues tartares*, p. 303. — Comp. [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome I, pp. 40](#). — Ces *toughs* étaient habituellement des queues de *yack* ou buffle de Tankqout ; ce sont des queues de cheval chez les Osmanlys ; cependant, dans le récit des fêtes de la proclamation de Kuyûk, Carpin les décrit comme des bâtons polis (*virgæ pulchræ*) garnis à leur extrémité d'une touffe de laine écarlate.

² [Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 303](#).

³ [[Relation, p. 181](#).]

⁴ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, p. 2](#). — [Pétis de la Croix, Histoire de Genghizcan, pp. 495, 496](#). — De Guignes, *Histoire des Huns*, tome II, p. 71. — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, p. 52](#). — Mailla, *Histoire générale de la Chine, tome IX, p. 128*, et la note de Grosier. — Abou-el-Ghazy, *Histoire généalogique des Tatars*, p. 236. — Abou-el-Faragj, *Historia compendiosa Dynastiarum*, pp. 281, 282. — Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 111. — Reinier Reineck, dans son *Appendix ad expositiones Haythoni* (première page de la feuille signée P), a réuni dans un même tableau généalogique les indications de Marc Polo et de Hayton, comparativement au tableau qui résulte des indications de Carpin d'après l'abrégé de Vincent de Beauvais ; il déclare n'avoir pu les concilier : c'est qu'en effet Marc Polo et Hayton sont loin d'offrir la même exactitude que notre auteur : ils étaient d'ailleurs plus éloignés de l'époque à laquelle se rapportent ces détails.

Relation du voyage en Tartarie

les éditions et les livres qui se sont appuyés sur elles, avec une persistance que n'autorisaient nullement les anciens manuscrits. À la suite de l'esquisse généalogique de la postérité de Tchenkiz-khân, notre auteur a fait une récapitulation des ducs, parmi lesquels figurent, d'une part *Cucten* ou *Cuthen*, qui n'est autre que le *Cocten*, *Corten*, *Coithen* ou *Cocthen* de ^{pn.186} l'esquisse généalogique, c'est-à-dire Koutân ; et d'une autre part *Sirenen* ou *Syrennen*, qui est écrit *Chyrenen* dans l'abrégé de Vincent de Beauvais, et qui est bien le *Chirenen*, *Chyrenen* ou *Cyrenen* de l'esquisse généalogique, c'est-à-dire Schyrâmoun petit-fils d'Oukodây. On trouve encore dans cette liste récapitulative, indépendamment de *Sirenen*, *Syrennen* ou *Chyrenen*, un *Sirenum* ou *Seremum*, omis par Vincent de Beauvais, et que l'on pourrait, avec quelque apparence de raison, être porté à considérer comme un double emploi, mais qui désigne en réalité un autre prince, savoir, Sâramân, fils de Tchaghatây, dont nous aurons à parler plus loin. Enfin la même récapitulation nous offre, sous les formes *Cyragay*, *Caragay* et *Karanchay*, un nom où nous croyons reconnaître celui de Qarâgjâ ou Qarâtchar, le quatrième fils qu'Oukodây eut de l'impératrice Tourâkinah, et que nous devons en conséquence mentionner ici ¹.

Jean du Plan de Carpin nomme quelques-uns des enfants de Tchoutchy-khân, déclarant ne pas savoir comment s'appelaient les autres ; ceux qu'il désigne sont, en premier lieu, *Bati* le plus puissant de tous les princes tartares après l'empereur, puis *Ordou* le plus âgé de la famille, ensuite *Syban*, et après lui *Bora* : dans ces quatre premiers il est impossible ^{pn.187} de méconnaître Bâtou-khân, Hordou, Schybân et Bourah ; le reste offre plus de difficulté, et les manuscrits fournissent des variantes entre lesquelles il paraît ardu de faire un choix : on trouve d'un côté *Berça*, *Thauhe* ; d'un autre, *Berca*, *Charec* (ou

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, p. 99.](#) — [Pétis de la Croix, Hist. de Genghizcan, pp. 511, 512.](#) — [De Guignes, Histoire des Huns, tome III, p. 109.](#) — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 98, 101.](#) — [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome IX, pp. 235, 236,](#) et la note de Grosier, *ibidem*. — [Schmidt, Geschichte der Ost-Mongolen, pp. 111, 391.](#) — [Abou-el-Ghazy, Hist. général. des Tatars, pp. 376 à 377 ;](#) ou p. 81 de l'édition tartare. — [Abou-el-Fabagj, Hist. comp. Dynastiarum, p. 320 ;](#) cet annaliste s'accorde avec Carpin pour faire Schyrâmoun fils d'Oukodây-qâân, bien qu'il fût seulement fils de Koutchou, l'un des fils d'Oukodây.

Relation du voyage en Tartarie

Tharet) ; et d'un autre encore, *Bercuthaut* (ou *Bercuthant*). Sont-ce là deux noms distincts, comme l'indiquent les manuscrits de Petau et de Colbert, ou bien est-ce un seul nom, comme le portent les trois autres manuscrits ? Dans l'hypothèse de deux noms distincts, le premier nous rappelle immédiatement le successeur de Bâtou dans le khânat du Qaptchâq, et il est assez connu pour ne laisser place à aucun doute ; dans l'hypothèse contraire, le nom de *Berca* doit se fondre en un seul avec le suivant, et comme les auteurs orientaux ne nous offrent que le nom de Berkatchâr pour servir de type, il faudrait prendre la leçon du manuscrit de Colbert en effaçant la séparation pour reconstruire *Bercacharec* ; tandis que le nom beaucoup plus célèbre de Berkah se trouverait, contre toute probabilité, rejeté de la liste. Au surplus, dans la récapitulation qui vient à la suite de l'esquisse généalogique, figure *Berca*, entre Bora et Mauci ou Moucy ; il faut donc indispensablement opter pour Berkah, et il restera à déterminer un sixième nom, écrit *Thauhe*, *Charec* (ou *Tharet*), et *Thaut* (ou *Thant*), à l'égard duquel la liste récapitulative des ducs ne nous offre aucun analogue ; et parmi les fils de Tchoutchy dénommés par les auteurs orientaux qui sont à notre portée, nous ne trouvons que Tankqout et Toghâ-tymour dont nous puissions rapprocher les diverses leçons de nos manuscrits ; mais ce dernier nom figure dans la récapitulation sous la forme *Thuatemur* ; reste donc seulement Tankqout, dont la prononciation tartare ^{pn.188} (Tangout), adoucie à la manière des anciens Russes, c'est-à-dire sans articulation du *g* dur, peut à la rigueur se trouver exprimée en latin par *Thaut*, sans devenir tout à fait méconnaissable. Reschyd-el-Dyn désigne aussi Schinkqour comme fils de Tchoutchy ; ce nom n'est point inscrit dans l'esquisse généalogique tracée par notre auteur, mais on le voit plus loin compris dans la récapitulation sous la forme *Sinocur* ¹.

Viennent ensuite les enfants de Tchaghatây-khân, dont Carpin ne nomme que deux, *Burin* et *Cadan*, ne sachant pas les noms des autres ; *Burin* est évidemment Boury, souvent mentionné par Reschyd-el-Dyn, qui le montre presque toujours associé à Kadân dans les

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 619, 621, 629.](#)

Relation du voyage en Tartarie

expéditions des armées mongoles en Occident, mais qui fait Kadân fils d'Oukodây et non de Tchaghatây ; en sorte qu'une méprise semble ici probable de la part du voyageur ; bien qu'il n'y ait d'ailleurs rien d'impossible à ce qu'un prince du même nom se rencontrât aussi parmi les enfants de Tchaghatây ¹. Nous avons déjà eu occasion de signaler le nom du prince Sâramân, autre fils de Tchaghatây-khân, comme inséré, sous la forme Syremun, dans la liste récapitulative des ducs.

Enfin arrive le tour de la postérité de Touluy-khân, et le bon moine se borne à désigner deux princes, en disant, pn.189 suivant sa coutume, qu'il ne sait pas le nom des autres : il signale en premier lieu *Mangu*, lequel n'est autre que Mankou-qâân, bientôt après successeur de Kuyûk sur le trône de Tchenkiz ² ; sa mère était *Serocten*, dont la puissance ne le cédait qu'à celle de Bâtou. Cette princesse, appelée *Syour-qoutyny* par Reschyd-el-Dyn, est nommée par le mongol Sanang-Setsen *Sourqatai*, par Abou-el-Ghâzy *Sourouqty* qu'il faut probablement lire *Sourouqten*, et par l'arménien Etienne Orpélian *Sourakhtham*, leçons qui se rapprochent beaucoup de la forme donnée par Carpin ³. Le nom de l'autre fils de Touluy, inscrit par le narrateur en cet endroit de sa relation, est, suivant les variantes, *Bechac* (ou *Bethac*), *Bichac*, ou *Becas* ; les auteurs orientaux nous offrent, parmi les noms des enfants de Touluy, celui de Bougjek ou Boutchek, qui semble se retrouver dans les leçons *Bechac* et *Bichao* des manuscrits de Colbert et de Petau ; mais en recourant à la liste récapitulative des ducs, nous y voyons figurer le nom de ce même prince sous les formes *Dinget*, *Buyget*, *Bureth*, écrit *Ouygat* dans l'Abrégé de Vincent de Beauvais, et il est facile d'en déduire une leçon rectifiée de *Buygec*, se rapprochant encore plus que *Bichac* du nom tartare Bougjek ou Boutchek ; nous n'essaierons point toutefois de trouver à *Bichac* une synonymie différente, en faisant observer que pn.190 les leçons *Buygec* et *Bichac* sont moins éloignées l'une de l'autre que

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 619](#), 621, 625 à 628.

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 251](#).

³ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 267](#). — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, p. 75](#).

Relation du voyage en Tartarie

chacune d'elles ne l'est de ses propres variantes ¹. À la lignée de Touluy appartenait également le fameux Qoubilây, dont Carpin n'a point inséré le nom dans ses esquisses généalogiques ; mais il l'a compris dans sa récapitulation sous la forme *Hubilay* ².

Venons enfin à cette récapitulation elle-même ³. Presque tous les noms qu'elle renferme nous sont maintenant connus, et nous n'avons qu'à les rappeler : d'abord *Hordou*, qui s'était avancé jusqu'en Pologne ; ensuite *Bâtou*, *Kadân*, *Schybân*, *Boury* et *Bougjek*, qui étaient venus en Hongrie ; et *Tcharmâghan*, qui guerroyait contre les Sarrasins de Damas ; tous les autres étaient restés en Tartarie : c'étaient *Mankou*, *Koutân*, *Schyrâmoun*, *Qoubilây*, *Sâramân*, *Schink-qour*, *Toghâ-tymour*, *Qarâtchar*, *Bourah*, *Berkah*, et trois autres noms encore, sur lesquels nous avons à dire quelques mots. L'un d'eux est ainsi énoncé : *Sibedei senex, qui dicitur inter eos miles* : il est aisé de reconnaître ici le valeureux ^{pn.191} Sobodây, ainsi qu'une allusion faite au surnom honorifique de *bahâder* qu'il portait, et qui est traduit ici par *miles*, comme il l'est, dans le texte syriaque d'Abou-el-Faragj, par *agounystâ*, dont le sens paraît complètement analogue ⁴. Un autre nom, l'avant-dernier sur la liste, et que nous avons déjà rencontré sur la route de notre voyageur, c'est celui de Moncy, Monty ou Mauci, dans lequel, sous cette dernière forme, on pourrait être tenté de retrouver Maou tchy, le second des fils de Tchaghatây, sans qu'on ait à se préoccuper de cette circonstance qu'il se trouvait revêtu d'un commandement dans le khânat de Bâtou, et non dans le khânat de Tchaghatây ⁵. Le nom qui termine la liste est celui de Choranza, Corenza, Curoniza ou Karancha, le moindre de tous ces chefs, et le

¹ [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 619, 621, 624, 626, 627.](#)

² [D'Ohsson, Histoire des Mongols, tome II, pp. 314 à 505.](#) — [Mailla, Histoire générale de la Chine, tome IX, pp. 401 à 461.](#) — [Pétis de la Croix, Hist. de Genghizcan, pp. 513 à 515.](#)

³ [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 132 à 243.](#)

⁴ [Rémusat, Nouveaux mélanges asiatiques, tome II, pp. 89 à 97.](#)

⁵ Abou-el-Ghazy, *Histoire général. des Tatars*, p. 392, et p. 84 du texte tartare. On peut admettre d'autant plus aisément que Maoutchy était revêtu d'un commandement dans le khânat de Bâtou, que nous voyons que son frère Boury était placé également sous les ordres de Bâtou, et dans une telle dépendance de son orgueilleux cousin, qu'ayant eu le malheur de lui déplaire par quelques propos inconsidérés, il eut la tête tranchée

Relation du voyage en Tartarie

premier qu'eussent rencontré les envoyés pontificaux à leur entrée sur les terres des Tartares : il ne nous est connu que par leur récit et par celui de Simon de Saint-Quentin, et nous ne pouvons en conséquence fixer la véritable leçon, bien que la dernière variante nous semble la meilleure.

pn.192 Nous ne retrouvons point dans cette énumération le beau-frère de Bâtour-khân, commandant l'armée tartare campée sur les rives du Don, et qui est nommé, dans le manuscrit de Petau, *Carton* ou *Carbon*, et *Tyrbon* dans l'Abrégé de Vincent de Beauvais ; il ne nous est pas, non plus, autrement connu, et tout ce que nous en pouvons dire, c'est que la première leçon semble être celle qui se rapproche le plus des formes onomastiques tartares.

Au moment où Jean du Plan de Carpin et son compagnon arrivèrent au camp impérial, c'est-à-dire le 22 juillet 1246 ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, *Kuyûk* n'avait point encore été proclamé comme successeur d'Oukodây-qâân : aussi ne reçut-il point alors l'ambassade, qu'il se borna à faire héberger et à renvoyer, après cinq ou six jours de repos, à sa mère l'impératrice régente Tourâkinah, qui occupait une magnifique tente de pourpre blanc, où se préparait une audience solennelle : ce lieu est appelé *Syra ordou*, dénomination dont notre auteur ne nous donne pas l'explication, et que l'on a traduite par *tente jaune* ou par *horde dorée*, sans remarquer que c'était un camp de deux mille tentes *blanches* suivant les historiens orientaux, et que la *horde d'or* était une résidence distincte de celle-ci, comme nous l'allons voir tout à l'heure. Deux ou trois jours pn.193 après, nos deux religieux s'y présentèrent et y virent réunis tous les princes vêtus de pourpre blanc ; le lendemain, jour de l'arrivée de *Kuyûk*, les vêtements étaient de pourpre rouge ; le troisième jour ils furent de pourpre bleue, et le dernier jour des plus belles étoffes de Baghdâd ¹. Suivant le récit oral

sans miséricorde, ainsi qu'on en trouve le récit dans [Rubruck, pp. 279, 280 de l'édition de la Société de Géographie.](#)

¹ Sur l'étoffe appelée *pourpre*, voyez ci-dessus, p. 128, note 2. — Les Mongols avaient l'habitude, dans leurs solennités, de s'habiller tous de la même couleur, en changeant de costume, des pieds à la tête, à chacun des quatre jours que durait la fête ; ce qui

Relation du voyage en Tartarie

de Benoît de Pologne, les grands, au nombre de plus de cinq mille, étaient, le premier jour de leur réunion, vêtus de baldakin, le second de velours blanc, le troisième de velours rouge. Les bons religieux eux-mêmes avaient mis par dessus leur robe de bure de riches vêtements de baldakin, ainsi que le remarquent Benoît de Pologne et Rubruck. Il se trouvait là plus de quatre mille envoyés, soit porteurs de tributs, soit chargés de présents, soit chefs venant faire eux-mêmes leur soumission ou la faisant faire par leurs délégués, soit enfin gouverneurs de provinces. On resta quatre semaines environ en cet endroit, et le frère Jean croit que c'est là que se fit l'élection du nouvel empereur, bien que sa proclamation n'eut lieu que plus tard ; le frère Benoît énonce positivement que l'élection fut consommée le jour où les chefs tartares étaient vêtus d'étoffes rouges. Depuis ce moment, dit Carpin, chaque fois que Kuyûk sortait de sa tente, il était salué par des chants, et l'on inclinait devant ^{pn.194} lui les *toughs*, qu'il est aisé de reconnaître dans les *quibusdam virgis pulchris quæ in summo lanam habebant coccineam*, ainsi que les dépeint le narrateur.

Tout le cortège partit de la *Syra ordou* pour se rendre à cheval à un autre campement distant de trois ou quatre lieues, dont notre auteur ne nous apprend point le nom tartare, mais qu'il dit signifier la *Horde d'or* ¹ ; la tente impériale destinée à l'intronisation de Kuyûk était en effet soutenue par des piliers couverts de lames d'or ; l'intérieur était de baldaquin, et l'extérieur d'autres étoffes. La cérémonie était indiquée pour le jour de l'Assomption, c'est-à-dire le 15 août ; mais la grêle y vint mettre obstacle, et la solennité ne s'accomplit que le jour de Saint Barthélémy, 24 août. C'est en cet endroit que Jean du Plan de Carpin eut sa première audience de réception : il fut introduit devant le qâân

s'explique très bien, en ce que ces habits étaient des présents qui leur étaient distribués en ces occasions par leur souverain.

¹ [[Relation, p. 136.](#)] — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, tome II, pp. 84, 85 et 195 à 197 : cet orientaliste, empruntant au Târykh gehân kuschây d'Alay-el-Dyn la description des diverses résidences d'Oukodây-qâân, nous apprend que celle qui portait le nom de *Syra ordou* était aussi appelée *Ormektoua* ; et [Timkowski, Voyage à Pékin](#), tome I, p.1.043, signale une montagne d'*Ourmoukhtou* et une station d'*Ourmoukitoûi* au sud de Kiakhta et dans le voisinage de l'*Orkhon* ; il est probable que c'est le même lieu : et tel est dès lors le point où doit aboutir l'itinéraire de Carpin.

Relation du voyage en Tartarie

par le protonotaire *Chingay*, c'est-à-dire le chancelier Tchingây, en même temps que les autres ambassadeurs, qui offrirent de magnifiques présents de soieries, de velours, de pourpre, de baldaquin, de ceintures de soie brochées d'or, ^{pn.195} de riches fourrures, et autres objets, parmi lesquels on remarquait un *parasol ou dais portatif* garni de pierreries ¹.

Kuyûk était un homme de quarante à quarante-cinq ans, de petite taille, d'un extérieur grave, n'écoutant et ne répondant que par l'intermédiaire de son premier ministre, et prononçant irrévocablement sur toutes choses ; sa cour était composée d'un grand nombre de serviteurs et officiers de toute espèce, et on ne lui parlait qu'à genoux. Quelques chrétiens attachés à son service supposaient qu'il était chrétien au fond du cœur, parce qu'il entretenait des prêtres qui desservaient une chapelle placée devant sa tente, et où l'on chantait et l'on sonnait les cloches aux heures d'usage, suivant le rit grec : il est curieux de rapprocher ces rapports de ce que disent les historiens chinois de la faveur dont jouirent à la cour de Kuyûk les deux lamas *Quatotchi* et *Namo*, venus du Kaschmyr ².

^{pn.196} De la Horde d'or on se rendit à une autre résidence, dont Carpin ni son compagnon ne nous disent le nom, et où ils furent plusieurs fois admis dans la tente impériale ; elle était de pourpre rouge, et avait été fabriquée au Khithây : sur une estrade circulaire était un trône d'ivoire merveilleusement sculpté et garni d'or et de pierreries, ouvrage d'un orfèvre russe appelé Côme, dont les deux moines eurent beaucoup à se louer dans la pénurie de vivres où on les laissait, et qui se plut à les instruire de toutes les particularités qui pouvaient les intéresser concernant le qâân et ses sujets ; ils reçurent

¹ Abou-el-Faragj, *Hist. compend. Dynastiarum*, p. 321 ; il dit que Tchingây était chrétien ainsi que le premier ministre Qâdâq, et qu'ils favorisèrent beaucoup le christianisme ; — Le même fait est énoncé par Reschyd-el-Dyn, comme on peut le voir dans Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome II, p. 280. — Sur le parasol ou *tchitr*, voyez Quatremère, *Hist. des Mongols de la Perse*, note 67, pp. 206 à 211. — Voir aussi Reinaud, *Extrait de la Chronique d'Aboulfédâ*, dans le Recueil des historiens orientaux relatif aux Croisades, publié par l'Académie des Inscriptions, in-folio (sous presse), p. 95, note 2.

² [[Relation, chap. XI.](#)] — [Gaubil, Histoire de Gentchiscan, pp. 105 à 107.](#) — Sur le titre et la dignité de Qâân ou Khâqân décernés à Kuyûk, voyez Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, note 10, pp. 10 à 15.

Relation du voyage en Tartarie

aussi beaucoup de renseignements de plusieurs Russes et Hongrois, prêtres et autres, sachant parler le latin et le français, vivant au milieu des Tartares depuis nombre d'années ¹.

C'est en ce lieu qu'on se sépara ; l'impératrice-mère alla d'un côté et le qâân d'un autre, pour rendre la justice ; on exécuta plusieurs criminels, parmi lesquels était une tante de l'empereur, accusée d'avoir empoisonné le qâân Oukodây ; nous n'avons su trouver aucune mention de ce fait dans les auteurs orientaux que nous avons été à portée de consulter. Le grand-duc Jaroslaw de Souzdal était en même temps victime d'un empoisonnement, perpétré des propres mains de l'impératrice-mère, qui écrivit aussitôt en Russie pour faire venir le grand-duc Alexandre, fils de la victime, sous prétexte de lui donner l'investiture de ses domaines paternels ; mais ce prince ne se rendit point à cette invitation ².

Les envoyés du Saint-Siège furent alors conduits par leurs ^{pn.197} guides à la résidence impériale ; dès que Kuyûk en fut instruit, il les renvoya vers sa mère ; mais ils revinrent quelques jours après, et attendirent encore un mois avant que le chancelier Tchingây leur demandât de mettre par écrit ce qu'ils avaient à dire au qâân ; et quelques jours après ils obtinrent une nouvelle audience, pour laquelle, ainsi que pour la suivante, leur interprète fut un chevalier de la suite de Jaroslaw, appelé *Temer*, assisté d'un prêtre de sa compagnie et d'un autre prêtre attaché au qâân ; ils furent interrogés par *Kadac*, *procurateur de tout l'empire*, ou en d'autres termes par le premier ministre Qâdâq, assisté des deux chanceliers Bala et Tchingây, et d'un grand nombre de scribes ; il leur fut demandé s'il y avait près du pape des gens qui entendissent le russe, l'arabe ou le tartare : ils répondirent que non ; qu'à la vérité il y avait en Europe des Sarrasins, mais trop éloignés du Saint Père, et que le mieux serait d'écrire en tartare la lettre que le qâân voulait adresser au pontife, sauf à la leur interpréter ensuite mot par mot, afin qu'ils en écrivissent eux-mêmes

¹ [[Relation, p. 147.](#)]

² [[Relation, p. 146.](#)] — Comparez Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie*, tome IV, pp. 38, 39 et [77 à 80](#).

Relation du voyage en Tartarie

en latin une version fidèle. Ils furent en conséquence rappelés le jour de la Saint Martin [11 novembre], et alors Qâdâq, Tchinqây et Baia, avec leurs scribes étant venus les trouver, leur expliquèrent littéralement la réponse de l'empereur. Après qu'ils en eurent écrit la traduction latine, on leur fit relire celle-ci par deux fois en la retraduisant mot pour mot en tartare, afin de s'assurer de sa conformité parfaite avec l'original, et on leur remit en outre une version arabe ¹.

^{pn.198} Cette réponse, traduite avec tant de scrupule, est restée inédite et inconnue jusqu'à ce jour ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, elle nous a été conservée dans le manuscrit de Colbert, où elle suit immédiatement le résumé du récit oral de Benoît de Pologne ; nous ne pouvons miens faire que de la publier [ici](#).

^{pn.199} Kuyûk-qâân avait l'intention de faire porter sa réponse par ses propres envoyés, qui auraient accompagné les deux franciscains à leur retour ; mais ceux-ci craignant, pour divers motifs, une telle adjonction, l'en dissuadèrent ; et le jour de Saint Brice [13 novembre] on leur donna leur congé, en leur remettant la lettre du qâân, revêtue du sceau impérial, lequel, suivant ce que rapporte ailleurs Jean du Plan de Carpin, avait une légende ainsi traduite, par l'orfèvre russe Côme : *Deus in cælo, et Cuyuc can super terram Dei fortitudo. Omnium hominum imperatoris sigillum*. Ils allèrent voir ^{pn.200} l'impératrice-mère, qui donna, tant aux religieux qu'à leur domestique, à chacun une pelisse de renard doublée de ouate, et un qafthân d'honneur ².

Ils prirent alors leur route de retour vers l'occident, en compagnie des envoyés du solthân de Babylone, avec lesquels ils cheminèrent pendant quinze jours, au bout de quoi ceux-ci les quittèrent pour se diriger vers le sud. C'était l'hiver, et nos pauvres religieux couchaient le plus souvent sur la neige, à moins qu'ils ne se fissent une place avec le pied dans les endroits où le sol était dépouillé d'arbres. En passant par

¹ [[Relation, p. 148.](#)]

² [[Relation, chap. XV.](#)]

Relation du voyage en Tartarie

la ville de Lemfinc, au pays des Bisermins, ils y rencontrèrent nombreuse compagnie de gens envoyés vers le grand-duc Jaroslaw, dont ils ignoraient la fin tragique, et qui, après l'avoir apprise, rebroussèrent chemin pour retourner à Souzdal. Nos voyageurs arrivèrent le jour de l'Ascension, 9 mai 1247, de Bâtou, puis le samedi après l'octave de la Pentecôte [2 juin] au camp de Maucy, où ils retrouvèrent leurs compagnons et serviteurs, qui avaient été retenus l'année précédente ; la légation repassa chez Correnza, et rentra à Kiew quinze jours avant la Saint Jean, c'est-à-dire le 9 juin ¹.

Jean du Plan de Carpin fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par les ducs Daniel et Wassilko, qui le retinrent pendant huit jours, conférant dans l'intervalle avec les évêques et notables sur les propositions de réunion que ^{pn.201} le nonce leur avait faites à son premier passage, et ils déclarèrent se ranger entièrement à l'obédience de Rome ². Ce n'était pas la seule conversion que l'éloquence du frère Jean eût déterminée parmi les princes russes, car nous savons, par une lettre d'Innocent IV au grand-duc Alexandre de Souzdal, datée de Lyon le 10 des kalendes de février 1248, que son père Iaroslaw avait, au vu et au su d'un gentilhomme d'entre ses conseillers, pris dans les mains du frère mineur Jean du Plan de Carpin, pénitencier du Saint Père, l'engagement formel de rentrer dans le giron de l'Église romaine.

Le frère Jean et son compagnon, traversant la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, passèrent le Rhin à Cologne, et continuant leur route par Liège et la Champagne, se hâtèrent d'arriver à Lyon, afin de rendre compte au souverain pontife du résultat de leur voyage ; le frère Jean remit à Innocent IV la dépêche de Kuyûk-qâân en réponse au bref du Saint-Siège.

^{pn.202} Le frère Salimbene de Salimbeni vit en France notre voyageur peu après son retour :

¹ [[Relation, chap. XVI.](#)]

² [Karamzine, Hist. de l'empire de Russie, tome IV, pp. 61 à 64, et 380.](#)

Relation du voyage en Tartarie

« C'était, dit-il, un homme facile, spirituel, instruit, fort éloquent, habile en beaucoup de choses ; il avait écrit un gros livre de ce qu'il avait vu de remarquable chez les Tartares et ailleurs ; et quand on le fatiguait de questions sur ce sujet, il faisait lire sa relation, comme plusieurs fois (ajoute le chroniqueur) je l'ai moi-même entendu et vu.

Innocent garda près de lui pendant trois mois entiers le courageux franciscain qui avait affronté tant de périls et de fatigues pour accomplir sa mission ; et le siège d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant sur ces entrefaites, l'humble frère Jean fut élevé à la dignité archiépiscopale.

« Sois béni par le Seigneur et par moi son vicaire, dit le Saint Père en le consacrant ; car je vois qu'en toi s'est accomplie cette parole du sage : L'ambassadeur fidèle est à celui qui l'envoie comme la fraîcheur de la neige au temps de la moisson : il réjouit l'âme de son maître. Hé bien, bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'en confierai de grandes.

^{pn.203} Le nouvel archevêque fut envoyé quelque temps après vers saint Louis, qui s'apprêtait à partir pour la Terre Sainte, afin de supplier le pieux monarque de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût été pourvu à la sûreté du souverain pontife contre les menaces et les attaques de l'empereur Frédéric, que ses récentes victoires sur les troupes papales rendaient de plus en plus entreprenant. Le roi vint lui-même porter sa réponse à Innocent ; Joinville nous raconte qu'il se rendit en personne à Lyon pour visiter le Saint Père et recevoir sa bénédiction ¹.

Innocent IV vivait encore lorsque le frère Jean du Plan de Carpin mourut ; ce fut, d'après l'indication du *Martyrologium franciscanum* d'Arthur du Monstier, le premier jour d'août ; mais la date de l'année nous demeure inconnue. Vermigliani énonce que cette mort eut lieu

¹ Joinville, *Vie de saint Louis*, édition de Capperonnier, p. 197 : « Li rois ala par Bourgongne jusques à Lyons et visita derechef le pape Innocent qui encore estoit et sejournoit ilueques, et s'en parti assez briément quant il ot sa benïçon receue. »

Relation du voyage en Tartarie

en avril 1253, et il cite en témoignage Oldoïno et Sbaraglia, qui sont loin d'être aussi explicites. Oldoïno se contente d'énoncer que Jean du Plan de Carpin est mort postérieurement à l'année 1224, chiffre qu'on doit regarder comme probablement altéré par une faute typographique, puisque l'auteur énonce des faits et rapporte des citations qui descendent jusqu'à l'année 1248. Quant à Sbaraglia, il remarque simplement que ^{pn.204} le frère Jean a dû mourir avant le 12 avril 1253, attendu qu'à cette date le frère Geoffroy, également franciscain, fut nommé après lui à l'archevêché d'Antivari. Mais il y a lieu de penser que Geoffroy n'était point le successeur immédiat de Jean du Plan de Carpin ; car Paul Pansa, le biographe d'Innocent IV, nous apprend qu'à la mort du frère Jean du Plan, le pontife donna le siège d'Antivari à son confesseur le frère Laurent, ce même Laurent de Portugal qui avait aussi, comme nous l'avons rappelé plus haut, rempli une mission en Orient ; et c'est dès lors celui-ci qui aurait été remplacé en avril 1253 par le frère Geoffroy : d'où il suit que la mort du frère Jean du Plan de Carpin ne peut trouver place qu'entre le 1er août 1248 et pareil jour de l'année 1252. Quant au lieu du décès, le martyrologe désigne l'Italie ; et l'on peut conjecturer que le bon prélat était allé chercher dans sa ville natale, à Pérouse, le rétablissement d'une santé ébranlée par de trop violentes épreuves ; où mieux encore qu'attaché à la cour pontificale (ainsi que le furent habituellement six frères mineurs, au rapport de Paul Pansa), il avait suivi Innocent IV en 1251 de Lyon à Assise, puis à Pérouse, peut-être jusqu'à Rome, et qu'il mourut dans ces entrefaites. ^{pn.205}

Il ne survécut donc guère à son retour d'Orient, mais si l'on se souvient qu'il devait avoir près de soixante-cinq ans lorsqu'il entreprit cette périlleuse légation, et qu'il était affligé d'une lourde corpulence, on s'étonnera peu qu'il ait bientôt succombé aux suites inévitables des fatigues, et des privations qu'il avait endurées pendant son voyage de Tartarie.

Nous voici enfin parvenu au terme de cette notice, qu'il nous a paru indispensable de joindre au texte de la relation de Carpin pour en faciliter

Relation du voyage en Tartarie

l'intelligence : la tâche, à peine entrevue par l'abbé Prévost, n'avait encore été qu'effleurée par Sprengel et par Forster ; nous n'avons rien à dire de Malte-Brun, traducteur littéral de Sprengel, ni de quelques autres compilateurs superficiels, tels que Murray.

Reineck et Klapproth sur les deux Hayton, Venni sur Oderic, Meinert sur Marignoli, mais surtout Marsden, Zurla, Baldelli sur Marc Polo, nous offraient des travaux dignes d'être pris pour modèles, et notre ambition eût été de les imiter, si une longue étude spéciale de l'Asie nous eût mis à portée de traiter *ex professo* toutes les questions d'histoire, d'ethnologie, de géographie, de linguistique, liées à la narration de notre auteur.

Mais notre insuffisance a dû nous retenir dans un cercle plus restreint, et au lieu d'un commentaire complet, nous n'avons à offrir qu'une simple notice, résumé de nos propres efforts pour nous procurer à nous-même une intelligence ^{pn.206} suffisante d'un texte que nous ne voulions point publier en copiste aveugle.

Nous avons voulu examiner tour à tour quelle importance relative appartenait à la relation de Jean du Plan de Carpin dans la série des anciens voyageurs en Tartarie ; quels textes nous possédions de cette relation ; au milieu de quelles circonstances s'ouvrirent entre l'Europe et l'Asie les rapports diplomatiques dont il fut le premier agent ; quel était cet homme que la chrétienté choisit pour son représentant ; quelle route il suivit pour arriver au fond de l'Asie ; quelle peinture il nous a faite de la puissance des Mongols vers lesquels il était envoyé ; quel fut le succès de sa mission ; et quel résultat enfin il obtint pour lui-même de ses fatigues.

Tel est le cadre que notre étude successive, bien plutôt qu'un dessein arrêté d'avance, nous a fait adopter et remplir : puisse-t-il être accueilli avec indulgence ; car nous y avons mis plus de bonne volonté que de savoir, plus de conscience que d'habileté.

Paris, mai 1838.

@

RELATION
du voyage de
JEAN DU PLAN CARPIN
en Tartarie

AVERTISSEMENT

@

Pour une plus parfaite intelligence de ces voyages, il est bon de savoir que le pape Innocent IV, touché des grands ravages que les Tartares faisaient dans la chrétienté, se résolut d'envoyer deux sortes de religieux vers ces barbares, pour les prier de se désister de tant de maux qu'ils y causaient par leurs incursions, et les exhorter à recevoir la foi chrétienne.

Les premiers qu'il y envoya en 1246, de l'ordre de saint François, furent le frère Jean du Plan Carpin, et le frère Benoît, polonais, et les autres de l'ordre des frères prêcheurs, s'appelaient frère Ascelin, frère Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert. Les deux religieux de saint François donnèrent la relation de leur voyage, que frère Vincent de Beauvais, jacobin, qui vivait en ce temps là, a extraite et insérée dans son *Miroir historique*, où il a ajouté ce qu'il avait appris de bouche du frère Simon de Saint-Quentin, pour suppléer à ce qui pouvait y manquer.

Cet extrait du livre de Jean du Plan Carpin se voit au trente-deuxième livre du *Miroir historique*, du frère Vincent, et en a été tiré par Reinerius Reineccius, qui l'a couché dans son grand recueil de l'Histoire orientale, l'an 1585. Nous avons conféré le tout avec un manuscrit entier de la bibliothèque de feu M. Petau, et l'avons trouvé assez conforme à l'original.

Pierre Bergeron.

@

PRÉFACE

@

p.115 À tous les fidèles chrétiens entre les mains de qui ce présent écrit parviendra, frère Jean du Plan Carpin, de l'ordre des frères mineurs, légat du Saint-Siège apostolique, envoyé ambassadeur aux Tartares et autres peuples d'Orient, leur désire la grâce de Dieu en cette vie, et la gloire en l'autre avec la victoire sur tous leurs ennemis.

Ayant reçu commandement du Saint-Siège apostolique pour aller vers les Tartares et autres nations orientales, suivant la volonté de notre Saint Père le pape et du sacré collège des cardinaux, nous fîmes dessein d'aller premièrement vers les Tartares : car nous craignons de leur part quelque grand et éminent danger, dont toute l'Église de Dieu était menacée.

Et bien que nous eussions aussi assez de sujet d'appréhender pour nous-mêmes d'être p.116 massacrés par ces Tartares et autres peuples farouches, ou pour le moins d'être réduits en une rude servitude, et d'endurer toutes les incommodités de la faim, de la soif, du froid et du chaud, outre les injures et opprobres que nous avons depuis assez éprouvés, avec tout ce qu'on peut souffrir de peines, hors la mort et l'esclavage ; tout cela ne nous a point rebutés, et nous ne nous sommes aucunement épargnés, mais nous nous sommes résolus d'accomplir en toutes manières la volonté de notre bon Dieu, suivant le commandement du Saint Père, afin de profiter en quelque chose aux chrétiens, et leur déclarer au moins la bonne volonté et intention de ceux qui nous avaient envoyés, de peur que les ennemis se jetant subitement en leurs pays, ne les surprissent au dépourvu, ainsi qu'il est arrivé déjà une autre fois, lorsque par les péchés des hommes ils ont fait tant de carnages et de maux parmi les peuples chrétiens. De sorte qu'à tout ce que nous avons mis ici par écrit pour votre profit et vous garder, vous devez ajouter d'autant plus de foi, que nous ne vous disons rien que nous ne l'ayons ou vu nous-mêmes en l'espace de seize mois qu'a duré notre voyage parmi ces gens-là, ou que nous ne l'ayons

Relation du voyage en Tartarie

appris de chrétiens dignes de foi, qui sont sous leur servitude. Aussi avons-nous ordre exprès du Saint Père de nous ^{p.117} informer et de voir soigneusement tout ce qui se passait là, ainsi que nous avons fait le mieux qu'il nous a été possible, le frère Benoît polonais, de notre ordre et moi qui l'ai eu toujours pour compagnon inséparable en nos tribulations, aussi bien que pour notre interprète.

@

Relation du voyage en Tartarie

CHAPITRE PREMIER

Frère Jean du Plan Carpin part d'Italie avec ses compagnons et arrive en Russie, où commence le pays des Tartares

@

p.119 Nous partîmes par le commandement du pape en l'an 1246 pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Église de Dieu. Nous arrivâmes premièrement en Bohême, dont le roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne et la Russie, d'autant qu'il avait des parents assez proches en Pologne qui nous donneraient moyen d'entrer en Russie, et pour cela il nous donna des lettres avec des gens pour nous conduire et défrayer par tous ses États, jusqu'à ce que nous fussions venus auprès de son neveu Boleslaus, duc de Silésie, que nous p.120 connaissions bien, et qui était de nos amis. Il nous fit recevoir avec la même bonté que son oncle par tout son pays, et de là nous fûmes vers Conrad, duc de Lantiscie (en Massovie), où de bonne fortune pour nous, nous rencontrâmes le seigneur Vasilic (Basile), duc de Russie, qui nous instruisit au sujet des Tartares, vers lesquels il avait envoyé des ambassadeurs qui n'étaient pas encore de retour.

Ayant donc su là qu'il nous fallait porter des présents à ces Tartares pour en être bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de castor, et d'autres animaux, sur les aumônes qui nous avaient été faites pour notre voyage. Ce qu'étant su par le duc Conrad de Cracovie et sa femme, par l'évêque du lieu, et quelques seigneurs et gentilshommes du pays, ils nous firent donner force autre pelleterie. Le duc Basile, à la prière du duc de Cracovie, de l'évêque et des barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce que nous pouvions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, auxquels nous fîmes la lecture des lettres de sa Sainteté, qui les exhortait de retourner à l'union de la sainte Église catholique, et nous nous employâmes à les y convier et le duc aussi. Mais d'autant que le duc Daniel, frère de Basile, n'était pas là, mais qu'il était allé vers Bathy, ils ne peuvent nous faire aucune réponse là-dessus.

Relation du voyage en Tartarie

p.121 Après cela, ce Basile nous fit conduire par un des siens jusqu'à Kiovie, capitale de Russie ; mais ce ne fut pas sans péril de la vie, à cause des Lituaniens, qui faisaient d'ordinaire des courses dans la Russie et principalement aux endroits par où nous avions à passer ; car pour les Ruthènes, ou Russiens, nous n'avions rien à craindre à cause du guide que nous avions, et aussi que la plupart d'eux avaient été tués ou emmenés par les Tartares. Étant arrivés à Danilon, nous y tombâmes malades à l'extrémité, après quoi, étant un peu mieux, nous ne laissâmes pas de nous mettre en chariot par des neiges et de grandes froidures, et enfin d'arriver à Kiovie. Là nous eûmes avis que si nous nous servions des chevaux que nous avions amenés pour ce voyage de Tartarie, ils pourraient bien mourir tous de faim par les neiges, à cause qu'ils n'avaient pas l'adresse de chercher l'herbe dessous comme font les chevaux tartares, et que là il ne se trouvait ni foin ni paille, ou autre fourrage. Sur quoi nous résolûmes de laisser là nos chevaux, avec deux garçons pour en avoir le soin et les panser, et prîmes des chevaux de louage avec des guides. Le second jour après la Chandeleur, nous partîmes en cet équipage, et arrivâmes au premier village de Tartarie, nomme Canove, dont le gouverneur nous fit donner d'autres chevaux et guides, jusqu'à un autre village où nous trouvâmes un capitaine nommé Micheas, homme p.122 très méchant, et grand trompeur ; mais nous l'adoucîmes tellement à force de présents, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

@

Relation du voyage en Tartarie

II

De quelle manière ils furent reçus par les Tartares

@

Étant arrivés là le premier vendredi de carême sur le soir, les Tartares tous armés se vinrent jeter furieusement en notre logement, demandant quels gens nous étions, et leur ayant répondu que nous étions ambassadeurs du pape, après avoir reçu quelques vivres de nous, ils se retirèrent. Étant partis le matin, les principaux d'entre eux coururent après nous, s'enquérant pourquoi nous venions vers eux et quelle affaire nous avions ; nous leur répondîmes,

« que nous venions de la part du pape, qui est le père et seigneur de tous les chrétiens, qui nous avait envoyés vers les Tartares et leurs princes pour faire la paix entre eux et les chrétiens, et les priaient par ses lettres de vouloir recevoir la foi de Jésus-Christ, qui était le seul moyen de se sauver ; qu'il s'étonnait fort du grand massacre qu'ils faisaient des chrétiens, et principalement des Hongrois et Polonais, qui lui sont sujets, vu qu'ils ne les avaient offensés en rien, et qu'ainsi il les priaient et exhortait de s'abstenir dorénavant de ces excès de cruauté, et de faire ^{p.123} pénitence du passé ; qu'ils voulussent aussi l'avertir de leur intention en cela, et en toute autre chose qu'ils voudraient faire.

Ayant entendu tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous voulaient donner des chevaux et des guides pour nous mener vers Corrensa, puis nous demandèrent quelques présents que nous leur donnâmes. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mîmes en chemin, mais eux allant plus vite que nous, ils envoyèrent un des leurs devant avertir leur chef de notre venue, et de ce que nous leur avions dit. Ce chef ou duc commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples d'Occident, pour empêcher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste ; on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous son commandement.

Relation du voyage en Tartarie

Étant arrivés en cette cour, Corrensa nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya demander avec quels présents nous voulions lui faire la révérence ; nous leur répondîmes que sa Sainteté n'en envoyait aucun, parce qu'il n'avait pas cru que nous pussions arriver jusqu'à lui ; que nous avions en effet passé par des lieux fort périlleux ; que toutefois de ce peu que nous avons pour vivre, par la grâce de Dieu et du pape notre maître, nous lui en ferions volontiers un présent d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de Corrensa, et nous fûmes avertis de nous ^{p.124} incliner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente, et de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Étant entrés, il nous fallut, les genoux en terre, dire en la présence de Corrensa et des principaux de la cour les mêmes choses que nous avions déjà dites auparavant. Nous lui présentâmes aussi les lettres de sa Sainteté ; mais notre truchement, que nous avions amené de Kiovie, n'était pas assez capable pour interpréter tout, et il n'y en avait point là d'autre qui le sût faire. Après cela on nous fit donner des chevaux avec trois Tartares, pour nous conduire vers le prince Bathy, qui est le plus puissant entre eux après l'empereur, et auquel tous les autres obéissent.

Nous partîmes le premier lundi de Carême, et allâmes à grandes journées, tant de jour que de nuit, au grand trot, car nous changions de chevaux trois et quatre fois le jour, tant que nous arrivâmes vers Bathy le mercredi saint. Nous traversâmes tout le pays des Comans, qui est en une plaine par où passent quatre grandes rivières. La première, Niéper, le long de laquelle, du côté de la Russie, se tenaient Corrensa, et Montii, qui est un autre chef plus grand de l'autre côté de la campagne. La seconde, Don, où était un autre prince nommé Tirbon, qui avait épousé une sœur de Bathy. La troisième, Volga, fort grande, là où campe Bathy. La quatrième, Isaac, là où de part et d'autre sont deux ^{p.125} autres colonels. Tous ces chefs en hiver descendent vers la mer, et en été le long de ces rivières, retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer d'où sort le bras de saint George, qui est vers

Relation du voyage en Tartarie

Constantinople ; quant à ces rivières, elles sont toutes fort poissonneuses, et principalement le Volga, et les trois premières entrent en la mer de Grèce, dite la Grande Mer. Or, nous cheminâmes plusieurs jours sur le Niéper, qui était glacé, et de même le long des rivages glacés de la mer de Grèce avec assez de danger. Car elle gèle le long des bords plus de trois lieues avant ; mais avant que nous arrivassions vers Bathy, il avait eu déjà avis par deux Tartares de nos guides de tout ce que nous avions dit à Corrensa.

@

Relation du voyage en Tartarie

III

De leur réception par le prince Bathy

@

Étant venus vers Bathy aux confins du pays des Comans, nous fûmes logés bien une lieue loin de ses tentes et de sa cour ; et comme on nous menait vers lui, on nous avertit qu'il nous fallait passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon ; mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'était qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque ^{p.126} venin, le feu pût emporter tout cela ; ce que nous leur accordâmes pour ce sujet-là, et pour ôter tout soupçon de nous. Étant arrivés à sa horde ou tente, un de ses officiers et intendant nommé Eldegay nous demanda de quels présents nous le voulions régaler ; nous lui répondîmes le même qu'à Corrensa. Et ayant reçu nos présents, et entendu les motifs de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du prince, avec la révérence accoutumée, et l'avis de ne toucher le seuil de la porte ; puis nous proposâmes ce que nous avions à dire, et lui présentâmes nos lettres, le priant que quelque interprète nous fût donné pour les faire entendre. Ce qui fut fait le jour de la Parasceve, ou du vendredi saint, et nos lettres furent traduites en langue esclavonne, arabique et tartare. Ce qui fut présenté à Bathy, qui lut et remarqua tout fort attentivement. Puis nous fûmes ramenés à notre logement, mais ils ne nous donnèrent pour tout manger qu'une petite écuellée de millet pour une fois, et cela ne fut que la première nuit que nous arrivâmes.

Ce prince Bathy tient une grande et magnifique cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes, et tous ses frères, enfants et autres grands seigneurs, sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite, et ^{p.127} les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes, elles avaient été autrefois au roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse

Relation du voyage en Tartarie

d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appelé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sache qu'il le veuille. Nous fûmes assis à la gauche, comme sont tous les ambassadeurs, en allant ; mais quand nous retournâmes de la cour de leur empereur, on nous mit toujours à la droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente, et on pose dessus le boire dans des coupes d'or et d'argent. Et jamais Bathy ou autre seigneur tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante et joue de quelque instrument. Et quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. Et le même se fait à tous les autres grands princes et seigneurs tartares et à leurs femmes aussi. Ce prince Bathy est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est fort cruel en ses guerres, et plein de ruses et de stratagèmes ; car ayant fait la guerre depuis longtemps, il y est assez expérimenté.

@

Relation du voyage en Tartarie

IV

Après avoir quitté Bathy ils passent par le pays des Comans et des Cangites

@

p.128 Le samedi saint nous fûmes appelés à la cour, où l'intendant des affaires de Bathy nous fit entendre de sa part qu'il fallait que nous allussions vers l'empereur Cuyné, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent, disant que c'était pour les renvoyer vers le pape, auquel nous écrivîmes par eux, lui rendant raison de tout notre voyage. Mais comme ils retournaient par les terres du duc Montii, ils y furent arrêtés jusqu'à notre retour.

Le jour de Pâques ayant dit notre office et mangé tellement quellement, nous partîmes avec les deux Tartares que Corrensa nous avait fait donner pour guides : cette séparation d'avec les nôtres ne fut pas sans beaucoup de larmes de part et d'autre, ne sachant quelle bonne ou mauvaise issue aurait ce voyage que nous allions faire, et si nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions si faibles que nous ne pouvions presque nous tenir à cheval ; car tout ce carême là nous n'avions vécu que de millet, avec de l'eau et du sel ; et de même, en tous les autres jours de jeûne, et notre boisson n'avait été que de la neige fondue sur le feu. Nous p.129 passions donc par la Comanie à cheval, fort vite, d'autant que nous avions des chevaux frais cinq à six fois le jour, si ce n'est lorsque nous traversions les déserts ; car alors on nous donnait des chevaux plus forts, et qui pussent durer au continuel travail. Et cela, depuis le commencement du carême jusqu'à huit jours après Pâques.

Ce pays de Comanie a immédiatement au Nord, après la Russie, les Morduins et Bilères, c'est-à-dire la grande Bulgarie ; les Bastarques, qui est la grande Hongrie, puis les Parossites et les Samogèdes, qu'on dit avoir la face de chien, qui sont sur les rivages déserts de l'Océan. Au Midi il a les Alains, les Circasses, les Gazares, la Grèce et Constantinople, et les terres des Ibériens, des Cathes et des Brutaques, qu'on tient être juifs, et qui portent la tête toute rase. Puis le pays des

Relation du voyage en Tartarie

Bythes, Georgiens, Arméniens et Turcs. À l'Occident est la Hongrie et la Russie. Mais le pays de Comanie est grand et de longue étendue, dont les peuples ont été la plupart exterminés par les Tartares, les autres s'en sont fuis, et le reste est demeuré en servitude sous eux ; et même plusieurs qui étaient échappés se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passâmes au pays des Cangites, qui a disette d'eau en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitants. De sorte que les gens de Jeroslaus, duc de Russie, passant par là pour aller en Tartarie, moururent la plupart de soif ^{p.130} dans ces déserts. Car en ce pays, et en celui de Comanie, nous trouvâmes encore plusieurs têtes et ossements de morts épars çà et là comme des ordures.

Nous fûmes environ depuis l'octave de Pâques jusqu'à l'Ascension à traverser ce pays. Tous les habitants étaient paysans, et eux non plus que les Comans ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons bâties, mais ils n'habitent que sous des tentes. Les Tartares y ont tout détruit et ruiné, et tiennent tout ce pays et ceux qui y sont restés sous leur servitude.

@

Relation du voyage en Tartarie

V

Il arrivent à la première horde de celui qui devait être élu empereur

@

Des Cangites nous entrâmes en la terre des Bisermins, qui parlent coman, mais tiennent la loi des Sarrasins. Nous y trouvâmes grand nombre de villes et de châteaux tout ruinés, et force villages désolés. Le Seigneur de ce pays était appelé l'Altisoldan (le grand Soudan), qui fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très grandes montagnes ; et du côté du midi, les villes de Jérusalem et de Baldach, et toute la terre des Sarrasins. Et un peu par delà, sur les confins, habitent deux princes tartares, Buri et Cadan, fils de Thiadai, qui fut fils de ^{p.131} Cingis Cham. Du côté du Nord est le pays des Noirs Cathains et l'Océan, et là demeure Siban, frère de Bathy.

Nous cheminâmes par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de saint Jean ; puis nous entrâmes en la Nigra Cathaya, où l'empereur a bâti un palais, et là nous fûmes conviés à boire ; et celui qui y commandait pour l'empereur fit danser devant nous deux de ses fils avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvâmes une petite mer, ou un grand lac, sur le bord duquel il y avait une petite montagne, où l'on dit qu'est un certain trou par où il sort l'hiver de telles tempêtes et bourrasques de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors. Et l'été même on y entend un grand bruit de vents, mais il en sort bien peu dehors. Nous cheminâmes plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutefois bon nombre d'îles, et nous la laissâmes à main droite.

En ce pays là habite Ordu, que nous avons dit être le plus ancien capitaine et duc des Tartares, et est la cour ou horde que son père avait, et son palais est celui de l'une de ses femmes. Car la coutume des Tartares est que les lieux où les princes et seigneurs tiennent leur cour, ne se ruinent jamais, mais l'ordre entre eux est que quelqu'une de leurs femmes les gouverne, et on leur fait des présents comme aux

Relation du voyage en Tartarie

seigneurs mêmes. ^{p.132} Nous arrivâmes donc à cette première cour de l'empereur, où il y avait une de ses femmes.

@

Relation du voyage en Tartarie

VI

Leur arrivée à la cour de Cuyné, désigné empereur

@

Étant arrivés là, nous ne fûmes point appelés à la cour, parce que nous n'avions pas vu encore l'empereur ; mais ils nous laissèrent en notre tente, selon leur coutume, où nous fûmes bien servis de tout, et nous firent reposer là un jour tout entier sans sortir. De la passant outre, la veille de saint Pierre et saint Paul, nous entrâmes en la terre des Naimans, qui sont païens ; et le jour de la fête il y tomba grande abondance de neige, et il y faisait un très grand froid, le pays y est montagneux et excessivement froid, avec peu de campagnes. Ces deux nations susdites ne labourent ni ne cultivent point la terre ; mais, à la mode des Tartares, ils habitaient sous des tentes qu'eux-mêmes avaient aussi abattues. Nous fûmes plusieurs journées à traverser ce pays-là, tant que nous entrâmes en celui des Mongales qui sont les vrais Tartares. Nous employâmes trois semaines entières et plus à le passer, allant bien vite, et le jour de la Magdelaine nous parvînmes au lieu où était Cuyné, désigné empereur. Nous fîmes ce chemin en grande diligence car nos guides avaient eu commandement de ^{p.133} nous y faire arriver bientôt, à cause que la cour y avait été publiée solennellement plusieurs années auparavant, pour l'élection de l'empereur. Si bien que chaque jour nous nous levions de grand matin et allions sans nous arrêter et sans rien manger jusqu'à la nuit, et quelquefois nous arrivions si tard que nous ne mangions rien le soir ; mais ce qui devait être pour notre souper, on nous le donnait le matin ; et nous changions souvent de chevaux, que nous faisons aller au grand trot, sans aucun relâche.

@

Relation du voyage en Tartarie

VII

Quelle fut la réception que Cuyné fit aux religieux

@

Étant arrivés en la cour de Cuyné, il nous fit donner une tente, et défrayer, comme ils font aux Tartares mêmes, mais beaucoup mieux qu'à tous les autres ambassadeurs. Nous ne fûmes point appelés devant lui, à cause qu'il n'avait pas encore été élu empereur, et qu'il ne se mêlait de rien. Et toutefois Bathy n'avait pas laissé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit, et tout ce que nos lettres contenaient. Comme nous eûmes donc demeuré là cinq ou six jours, il nous envoya vers sa mère, là où se faisait l'assemblée générale et solennelle. Nous trouvâmes là une tente de pourpre blanc si grande, qu'à notre avis elle était capable de ^{p.134} tenir plus de deux mille personnes. Et autour on avait fait élever un échafaud ou une palissade de bois, remplie de diverses figures et peintures.

Étant donc là avec les Tartares qui nous conduisaient, nous vîmes une grande assemblée de ducs et princes qui y étaient venus de tous côtés avec leurs gens, et chacun était à cheval aux environs par les campagnes et collines. Le premier jour ils se vêtirent tous de pourpre blanc, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente ; le troisième jour ils s'habillèrent de pourpre violet, et le quatrième de très fine écarlate, ou cramoisi. En cette palissade, proche de la tente, il y avait deux grandes portes, par l'une desquelles devait entrer l'empereur seulement ; il n'y avait point de gardes, encore qu'elle demeurât toute ouverte, d'autant que personne entrant ou sortant n'osait passer par là ; mais on entrait par l'autre, où il y avait des gardes portant épées, arcs et flèches. De sorte que si quelqu'un s'approchait de la tente au-delà des bornes qui avaient été posées, si on le pouvait attraper il était battu, sinon on le tirait à coups de flèches. Il y avait là plusieurs seigneurs qui, aux harnois de leurs chevaux, portaient, à notre jugement, plus de vingt marcs d'argent.

Relation du voyage en Tartarie

Ainsi les chefs et ducs étaient au-dessous de la tente, où ils parlaient ensemble, et traitaient de l'élection de l'empereur. Tout le reste du ^{p.135} peuple était au dehors de la palissade, attendant ce qui serait résolu. Après ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, nous étonnant comment ils pouvaient tant boire. Puis ils nous firent entrer au-dedans, et nous donnèrent de la cervoise ; parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensaient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, et nous conviaient fortement à boire, ce que nous ne pouvions, pour n'y être pas accoutumés. Nous leur donnâmes à entendre que cela nous était importun et contraire, sur quoi ils cessèrent de nous en presser. Au-dehors étaient le duc Jeroslaus de Susdal, en Russie, et plusieurs autres seigneurs Kitayns et Solangues ; puis deux fils du roi de Georgie, un ambassadeur du caliphe de Baldac, qui était soudan, et plusieurs autres soudans et amiraux des Sarrasins, et selon qu'on nous disait, il y avait plus de quatre mille de ces sortes d'ambassadeurs et députés, tant de ceux qui portaient des tributs et des présents, que des Soudans, ducs et autres seigneurs qui venaient ou se rendre eux-mêmes aux Tartares, ou leur prêter obéissance pour leurs maîtres. Ils étaient tous au-dehors de la palissade et de la tente, et on leur donnait aussi à boire. Ils nous donnaient toujours le haut bout à nous et au duc Jeroslaus, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

@

Relation du voyage en Tartarie

VIII

Comment Cuyné fut élu solennellement empereur

@

p.136 Nous demeurâmes là environ un mois ; nous pensions bien que durant ce temps l'élection se ferait en cette assemblée, mais qu'elle n'y serait pas publiée. Il y en avait apparence, sur ce que Cuyné, sortant de sa tente, on chantait devant lui, et quand il sortait dehors on lui faisait la révérence, avec de belles baguettes, ayant au bout une touffe de laine d'écarlate, ce qui ne se faisait à autre duc ou prince quel qu'il fût. Cette cour solennelle est par eux appelée Syra Orda. Au partir de là, nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu ou en une belle plaine le long d'un ruisseau courant entre des montagnes. Il y avait une autre tente préparée, qu'ils appelaient la horde dorée, car c'est là que Cuyné devait être établi sur son trône au jour de l'Assomption ; mais à cause de la grande grêle et neige qui tomba ce jour-là, la cérémonie fut différée. Cette tente était fort riche, et appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or attachées avec des clous d'or. Le haut était couvert et tapissé d'écarlate par dedans, mais par le dehors d'autres étoffes.

Nous fûmes en ce lieu-là jusqu'à la saint Barthélemi, auquel temps il y eut une grande p.137 assemblée de toutes parts, et chacun demeurait la face tournée vers le midi. Quelques-uns d'eux demeuraient éloignés à un jet de pierre des autres et faisaient incessamment des prières et s'agenouillaient vers le midi, toujours en s'éloignant davantage. Mais nous, qui ne savions si ce qu'ils faisaient était des charmes, ou si c'était des adorations à Dieu, ou à quelqu'autre chose, nous ne voulûmes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez longtemps à faire les cérémonies, ils retournèrent vers les tentes, et placèrent Cuyné sur son siège impérial, et les ducs fléchirent les genoux devant lui ; et ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous, qui ne lui devions rien et n'étions pas ses sujets.

(Ces deux chapitres sont tirés de Simon de Saint-Quentin.)

@

Relation du voyage en Tartarie

IX

De la solennité observée à son couronnement

@

Ce fut donc l'an 1246 que le couronnement de Cuyné, dit Gogcham, c'est-à-dire roi ou empereur, se fit ainsi. Tous les seigneurs et barons assemblés en ce lieu-là mirent un siège doré au milieu d'eux sur lequel ils le firent seoir, disant :

— Nous voulons, vous prions et commandons que vous ayez puissance et domination sur nous tous ;

et lui leur répondit :

— Si vous voulez que je sois ^{p.138} votre roi, n'êtes-vous pas résolu et disposés un chacun de vous à faire tout ce que je vous commanderai, de venir quand je vous appellerai et manderai, d'aller où je vous voudrai envoyer, et de mettre à mort tous ceux que je vous dirai ?

Ils répondirent tous qu'oui :

— Donc, leur dit-il, dorénavant ma simple parole me servira de glaive,

à quoi ils consentirent tous.

Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant :

— Regarde en haut, et reconnais Dieu, et considère en bas le siège de feutre où tu es assis ; si tu gouvernes bien ton État, si tu es libéral et bienfaisant, si tu fais régner la justice, si tu honores tes princes et barons, chacun selon sa dignité et son rang, tu domineras en toute magnificence et splendeur, toute la terre sera soumise à ta puissance, et Dieu te donnera tout ce que ton cœur désirera ; mais si tu fais le contraire de tout cela, tu seras misérable, vil et comtemptible, et si pauvre que

Relation du voyage en Tartarie

tu n'auras pas même en ta puissance le feutre sur lequel tu es assis.

Après cela, ces barons firent asseoir la femme de God sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air, et les proclamèrent hautement et à grands cris empereur et impératrice de tous les Tartares. Ensuite de cela, ils firent apporter devant l'empereur nouveau un nombre infini d'or et d'argent, de pierreries et autres richesses que Chagadacun avait laissées après sa ^{p.139} mort, et lui donnèrent plein pouvoir et seigneuries sur tout cela. Mais lui aussitôt en fit comme il lui plut divers présents à tous les princes et seigneurs qui étaient là, et le reste il le fit garder pour soi. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, et continuèrent ainsi jusqu'au soir. Après on apporta force viande cuite sans sel en des chariots, et tout cela fut distribué par les officiers à un chacun son morceau : au-dessous de la tente du cham, on fit donner de la chair et du potage avec du sel, et cela dura tout le temps de la fête.

@

Relation du voyage en Tartarie

X

Des divers noms du cham, et de ses princes et armées

@

Le nom de cham est appellatif, et veut dire roi, ou empereur, ou magnifique ; et les Tartares ne donnent ce nom particulier qu'à leur prince, taisant son nom propre. Il prend aussi à gloire de se dire fils de Dieu, et d'être ainsi nommé par les hommes. Son nom Cuyné et Gog est la même chose en leur langue ; Gog est son nom propre, et Magog celui de son frère. Car le Seigneur, par son prophète Ezéchiel, prédit la venue de Gog et Magog, et nous menace de ruine et de désolation par eux. Aussi les Tartares s'appellent d'un nom propre Mongles, ou ^{p.140} Mongol. L'esprit de ce Gog cham est tout enflammé pour la ruine des hommes, et est comme un four ardent propre à consumer. Il a toujours cinq armées prêtes à subjuguier tous ceux qui ne lui voudraient obéir de leur bon gré. Sur les limites de la Perse, il a le prince Baiothnoy, qui a conquis toutes les terres des chrétiens et des Sarrasins, jusqu'à la mer Méditerranée, et a deux journées par delà Antioche. De sorte que depuis la Perse jusque là il lui a gagné quatorze royaumes. Baioth son nom propre, et Noy est un nom de dignité. Il y a un autre duc, nommé Corrensa, du côté des chrétiens occidentaux, qui a une armée de soixante mille hommes qui sont toujours en garde, de peur que les chrétiens et autres ne le viennent surprendre au dépourvu.

Bathy est le plus grand prince des Tartares, et est assez doux et bénin aux siens, qui ne laissent pas de le craindre fort. Il est aussi très cruel. Son armée est de six cent mille hommes, à savoir cent soixante mille Tartares, et quatre cent cinquante mille tant chrétiens qu'infidèles. On dit qu'il a sept fois plus de gens de guerre que n'a pas Baiothnoy. Le cham tient donc toujours cinq armées dont le nombre ne se peut compter. Baioth, ce dit-on, a dix-huit frères, non de même père et mère, un chacun desquels a au moins dix mille hommes sous soi. Il n'y en a eu que deux qui soient entrés dans la Hongrie, et on dit qu'ils devaient pendant trente ans pousser toujours en ^{p.141} avant leurs conquêtes. Mais

Relation du voyage en Tartarie

depuis que leur empereur dernier fut empoisonné, ils sont demeurés en repos. Maintenant qu'ils en ont un autre, ils se préparent derechef à la guerre comme devant.

@

Relation du voyage en Tartarie

XI

De l'âge et mœurs de Cuyné, et de son sceau impérial

@

Lorsque l'empereur Cuyné fut élu et sacré, il avait environ quarante ou quarante-cinq ans au plus : il était d'une stature moyenne, fort sage, avisée sérieux et plein de gravité par son air et ses manières. Personne ne le voyait guère rire ou faire autre action de gaîté, ainsi que nous disaient les chrétiens qui demeuraient d'ordinaire en sa cour. Les chrétiens de sa suite et ses domestiques nous assuraient qu'il avait volonté de se faire chrétien et ils se fondaient en cette créance sur ce qu'ils lui voyaient tenir auprès de soi des prêtres chrétiens auxquels il donnait appointment. Il avait toujours aussi une chapelle ou oratoire devant sa grande tente où des gens d'église psalmodiaient publiquement et faisaient le service aux heures, comme les chrétiens grecs, encore que là même fût une multitude infinie de Tartares et autres nations. Mais les autres ducs et princes tartares n'en permettent pas autant.

La coutume de cet empereur est de ne parler ^{p.142} jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand et qualifié qu'il puisse être, mais il les entend seulement, et leur répond par truchements, et toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire, ou qu'on en reçoit la réponse, il faut toujours être à genoux, et depuis qu'il a une fois ordonné d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage. Cet empereur a un procureur, ou intendant, et des secrétaires et officiers pour les affaires tant publiques que particulières ; mais point de gens de plaidoirie et de chicane ; car là tout se fait selon la volonté de l'empereur, sans procès ou autres formalités. Les autres princes tartares en font de même en leurs cours et affaires.

Dans le temps que nous avons été en cette cour, nous avons reconnu que cet empereur, depuis son élection, a avec tous ses princes élevé son étendard contre l'église de Dieu et l'empire romain, en un mot contre tous les rois et princes chrétiens et tous les peuples de

Relation du voyage en Tartarie

l'Occident, si ce n'est, ce qu'à Dieu ne plaise, que l'on veuille faire tout ce qu'il mande au Saint Père et à tous les rois et nations de la chrétienté, à savoir de lui rendre obéissance d'autant qu'hormis la chrétienté il n'y a point de pays au monde qu'ils ne tiennent soumis à eux. C'est pourquoi ils se préparent puissamment à la guerre contre nous. Car Occoday, père de cet empereur, a été empoisonné, et avait été quelque temps en repos sans ^{p.143} faire la guerre. Ils n'ont donc autre dessein, comme j'ai déjà dit, que de s'assujettir tout le monde suivant le commandement que leur en a laissé leur premier empereur Cingis.

De sorte que les titres que cet empereur se donne toujours en toutes ses lettres sont : *La force de Dieu, et l'empereur de tout le monde* ; et à l'entour de son sceau sont gravés ces mots : *Un Dieu au ciel, et Cuyné cham sur la terre, la force de Dieu et le sceau de l'empereur de tous les hommes.*

@

XII

L'accès que les religieux ambassadeurs eurent auprès de l'empereur

@

En ce lieu même où l'empereur Cuyné fut mis sur son trône, nous fûmes appelés vers lui, et comme Chingay, son premier secrétaire, eut pris nos noms par écrit, aussi bien que les noms de ceux par qui nous étions envoyés, avec celui du duc des Solangues et d'autres encore, il cria à haute voix, les récitant tous l'un après l'autre devant l'empereur, ses princes et seigneurs. Cela fait, chacun de nous fléchit par quatre fois le genou gauche, et fûmes avertis de ne pas toucher le seuil de la porte : puis nous ayant soigneusement fouillés pour voir si nous ne portions point de couteaux, et n'en trouvant point, nous entrâmes dedans la tente par la porte du côté d'orient, car par la porte d'occident nul n'y ose entrer ^{p.144} que l'empereur. Tous les autres grands ducs en font de même en leurs tentes, mais les autres moindres n'y regardent pas de si près.

Nous eûmes ainsi accès près de l'empereur la première fois depuis son avènement au trône, et tous les autres ambassadeurs furent aussi reçus par lui mais il y en eut peu qui entrèrent en sa tente. Ces ambassadeurs lui firent une infinité de présents, comme de pièces de satin, pourpre, écarlates, cramoisis, avec des ceintures et baudriers de soie, tissus d'or, des fourrures très riches et choses semblables. On lui présenta aussi un parasol pour porter sur la tête, qui était tout semé de pierreries. Un gouverneur de province lui amena des chameaux caparaçonnés d'écarlate ; d'autres lui présentèrent des selles de chevaux faites avec certains ressorts par le moyen desquels on se pouvait aisément seoir dedans ; puis force de chevaux et mulets richement enharnachés, et armés les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda si nous n'avions aussi rien à lui donner, mais il n'y avait pas moyen, car nous avons déjà employé tout ce que nous avons apporté. Là même, un peu loin des tentes, on avait mis sur une colline plus de cinq cents chariots remplis d'or, d'argent et d'habits de soie, et

Relation du voyage en Tartarie

tout cela fut partagé entre l'empereur et ses princes et ducs, qui après en firent des présents aux leurs, comme il leur plut.

@

Relation du voyage en Tartarie

XIII

Comment l'empereur et sa mère se séparèrent en divers lieux, et de la mort de Jeroslaus, duc de Russie

@

p.145 Après cela nous fûmes en un autre endroit où il y avait une très riche tente toute de pourpre dont les Kitayns avaient fait présent. On nous fit entrer là dedans, et à chaque fois que nous entrions on nous faisait boire de la cervoise, ou du vin, et on nous donnait aussi de la chair cuite à manger si nous voulions. Là dedans il y avait un lieu plus relevé et bien accommodé où était le trône de l'empereur, tout fait d'ivoire, à diverses figures, et enrichi d'or et de pierres précieuses. On y montait par degrés, et était rond par en haut. Tout à l'entrée, il y avait des bancs où les dames s'asseoient du côté gauche, et au côté droit personne n'était assis ; mais les ducs étaient sur des bancs plus bas, et cela était au milieu de la salle ; puis il y en avait d'autres assis derrière eux, et chaque jour il y arrivait une grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites étaient fort spacieuses, et les femmes de l'empereur en avaient d'autres assez belles et grandes, faites de feutre blanc.

Là l'empereur se sépara d'avec sa mère, qui s'en alla en un quartier du pays, et lui en un autre, pour exercer la justice. Car on avait pris une de p.146 ses favorites, que l'on accusait d'avoir empoisonné le feu empereur son père, au temps qu'il avait envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien, et s'en retournèrent. On fit le procès à cette femme et à quelques autres des complices qui furent tous exécutés à mort.

En ce même temps mourut Jeroslaus, le grand duc de Soldal, ou Susdal, en Russie. Car ayant été appelé vers la mère de l'empereur, où par honneur elle le fit manger et boire de sa propre main, et sitôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade et mourut au septième jour, et son corps devint tout livide et taché, ce qui fit dire tout haut qu'il avait été empoisonné, afin d'avoir plus librement tous ses États.

@

Relation du voyage en Tartarie

XIV

Les religieux présentent leurs lettres à l'empereur, et en ont réponse

@

Ayant été menés vers l'empereur, et lui ayant su par nos conducteurs que nous avions été envoyés vers lui, il nous renvoya à sa mère. Car deux jours après son couronnement, il avait intention, comme nous avons dit, de déployer sa bannière contre toutes les nations de l'Occident, et ne voulait pas que nous le sussions. Étant revenus en notre logis, nous demeurâmes quelque ^{p.147} jours ainsi, puis nous retournâmes à la cour, où nous fûmes bien un mois entier si maltraités, que nous étions demi-morts de faim et de soif. Ce que l'on nous donnait à dépenser pour quatre jours, à peine eût-il été assez pour un. Et qui pis est, nous ne trouvions rien à acheter, le marché étant trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous, il nous fit connaître un certain Russe, nommé Côme, orfèvre, que l'empereur aimait fort ; celui-là nous assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le trône impérial qu'il avait fait, et le sceau qui était de sa façon. Après tout cela, l'empereur nous fit dire par son secrétaire Chingay, que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire, et le lui envoyer, ce que nous fîmes.

Plusieurs jours après, il nous fit appeler devant lui, et nous demanda si auprès du pape il y en avait qui entendissent la langue russe, sarrasine, ou tartare. Nous répondîmes que non, qu'il y avait bien quelques Sarrasins vers l'Occident, mais qu'ils étaient assez loin du lieu où était le pape ; que cependant nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudraient en langue tartare, et nous le missions par écrit en la nôtre, et que nous présenterions l'un et l'autre au pape notre maître. Après cela, nous nous retirâmes et demeurâmes ainsi jusqu'à la saint Martin qu'on nous fit rappeler ; et lors vinrent ^{p.148} vers nous Kadac, intendant de tout l'État, Chingay, Bala et plusieurs autres secrétaires, qui nous interprétèrent de mot à mot ce qu'ils voulaient nous faire entendre, ce qu'en même temps nous

Relation du voyage en Tartarie

écrivions en langue et caractères latins, et eux se faisaient interpréter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne manquassions en quelque chose. Quand les deux écritures furent achevées, ils nous les firent lire une et deux fois, afin qu'il n'y eut rien de plus ou de moins, nous demandant si nous entendions bien tout, comme il était nécessaire. Ils nous donnèrent aussi des lettres en langue sarrasine, en cas qu'il se trouvât quelqu'un en nos quartiers qui l'entendît.

@

Relation du voyage en Tartarie

XV

Comment ces religieux furent congédiés

@

Nous fûmes avertis par nos Tartares que cet empereur avait dessein d'envoyer ses ambassadeurs avec nous, mais nous jugeâmes bien qu'il voulait que nous-mêmes lui en fissions instance ; en effet un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseillait ; mais nous ne le trouvions pas à propos. C'est pourquoi nous lui fîmes dire que ce n'était pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'empereur était d'en envoyer, que très volontiers nous les recevions et conduirions, Dieu aidant, en toute assurance.

^{p.149} Plusieurs raisons nous firent croire qu'il n'était pas expédient qu'il en envoyât avec nous. La première, parce que nous craignons que, venant à voir les guerres et dissensions qui étaient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer. La seconde, que ce serait autant d'espions entre nous. La troisième, nous craignons qu'on ne leur fit du déplaisir, ou qu'on ne les tuât, à cause que les nôtres étaient un peu fiers et turbulents, ainsi qu'ils se montrèrent à quelques-uns de nos serviteurs, qui ayant été, à la prière du cardinal légat d'Allemagne, envoyés vers lui en habit de Tartares, furent en danger d'être assommés des Allemands par le chemin, et contraints pour se garantir de quitter ces habillements là. La coutume des Tartares est de ne faire jamais paix ni trêve avec ceux qui ont tué ou maltraité leurs ambassadeurs, et n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vengés. La quatrième raison est que nous appréhendions qu'on ne nous les enlevât de force ; et la cinquième et dernière, que nous ne pensions pas que leur venue fût d'une grande utilité, puisqu'ils n'avaient autre charge et pouvoir que de porter des lettres au pape et aux autres princes, qui n'étaient en substance que les mêmes que nous portions, sans ce qui pouvait arriver de pis comme nous le craignons.

Trois jours après, à savoir la fête de saint Brice, ils nous donnèrent congé avec des lettres de ^{p.150} l'empereur, cachetées de son sceau ; et de là nous fûmes envoyés vers sa mère, qui nous fit présent à chacun

Relation du voyage en Tartarie

d'un vêtement de peaux de renard qui avait le poil en dehors, et un autre d'écarlate. Mais nos Tartares en dérobèrent quelques pièces de chacune, et en prirent plus de la moitié de celui qui avait été donné à notre garçon ; ce que nous sûmes bien, mais nous n'en voulûmes pas faire semblant.

@

Relation du voyage en Tartarie

XVI

Du retour des religieux

@

Étant donc sur notre retour, nous cheminâmes tout le long de l'hiver, dans les déserts où nous couchions souvent sur la neige, à moins qu'avec le pied nous ne fissions une place ou un gîte sur la terre. Car il n'y avait que des rases campagnes, sans aucun arbre. Et souvent le matin nous nous trouvions tous couverts de la neige que le vent avait chassée. Tout notre chemin fut comme cela jusqu'à la fête de l'Ascension, que nous arrivâmes à la cour de Bathy. Là nous lui demandâmes quelle réponse il voulait faire au pape ; mais il nous dit qu'il ne voulait mander autre chose que ce que son empereur avait fait par ses lettres. Nous ayant donné des lettres de recommandation et de passeport, nous partîmes de là, et le samedi d'après l'octave de la ^{p.151} Pentecôte, nous parvînmes jusqu'au logement de Montii où étaient nos compagnons et nos serviteurs, qu'ils y avaient retenus : et nous les ayant fait rendre, nous prîmes tous le chemin vers Corrensa, qui nous demanda encore des présents, mais nous n'avions rien à lui donner. Il nous donna deux Comans de leurs sujets pour nous conduire jusqu'en Kiovie, capitale de Russie. Notre Tartare toutefois ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la dernière garde et demeure des Tartares. Mais ceux que Corrensa nous avait donnés, nous menèrent de là en six jours jusqu'à Kiovie, où nous arrivâmes quinze jours avant la saint Jean.

Ceux de Kiovie sachant notre retour, vinrent au-devant de nous, et nous reçurent à grande joie, comme des gens retournés de la mort à la vie. On nous en fit de même par toute la Russie, la Pologne et la Bohême où le prince Daniel et Basilique, son frère, nous firent grande fête, et nous retinrent près de huit jours auprès d'eux contre notre volonté. Et cependant s'étant assemblés en conseil avec leurs évêques, prélats et autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, et de ce que nous y avions dit et fait, ils nous

Relation du voyage en Tartarie

dirent d'un commun avis, que leur résolution était de reconnaître le pape pour leur particulier seigneur et maître, et la sainte Église romaine pour leur mère et dame, p.152 confirmant et ratifiant ce qu'ils en avaient déjà mandé par un abbé qu'ils avaient envoyé sur cette affaire ; et de plus ils envoyèrent avec nous leurs ambassadeurs avec des lettres à sa Sainteté.

Afin de faire entendre plus clairement aux lecteurs tout ce qui concerne les Tartares, nous diviserons ce traité en huit articles ; au premier, nous parlerons du pays ; au deuxième, des hommes ; au troisième et quatrième, de leurs mœurs et manières d'agir ; au cinquième, de leur empire ; au sixième, de leurs guerres ; au septième, des pays qu'ils ont subjugués ; et au huitième, comment on peut leur résister et leur faire la guerre.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article premier

Du pays des Tartares, où il est situé, sous quel climat, et quel air on y respire

@

Leur pays est situé en cette partie d'Orient qui selon notre avis se joint au Septentrion ; à l'Orient ils ont le Cathay et les Solangues ; au Midi les Sarrasins ; entre l'Occident et le Midi les Huïres ; à l'Occident les Naymans, et au Nord l'Océan, qui les environne de ce côté-là.

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, et en d'autres de campagnes, mais presque partout sablonneux avec peu de terre grasse ; en des endroits quelques forêts, et en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache et de la ^{p.153} fiente de chevaux, sans excepter leur empereur même et tous leurs princes. La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, et ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques rivières qui s'y trouvent en petit nombre : il y a peu de villages et d'habitations, avec une seule ville que l'on dit être assez bonne : nous n'y avons pas été, mais nous en approchâmes de demi-journée, lorsque nous fûmes au lieu qu'ils appellent Syrahorda, qui est la grande cour de leur empereur. Et bien que ce pays soit si stérile, il ne laisse pas d'être assez bon pour les pâturages et la nourriture de troupeaux.

Pour l'air, il y est extraordinairement inégal. Car en été lorsqu'ailleurs le soleil est le plus fort et le plus chaud, ce ne sont que tonnerres accompagnés de foudres, qui tuent force gens. Il y règne aussi des vents si froids, si forts et orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant. De sorte que comme nous étions en leur horde (ainsi qu'ils appellent les campements et logements de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints, par la violence du vent, de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poudre qu'il faisait ; l'hiver il n'y pleut jamais, mais en été seulement, et encore si peu, que cela ne peut pas à peine humecter la poudre, et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien

Relation du voyage en Tartarie

qu'au p.154 temps qu'ils firent l'élection de leur empereur et qu'ils le voulaient installer sur le trône, pendant que nous étions à la cour, il y en tomba de si forte, que venant à se fondre, il y eût comme nous sûmes, plus de cent quarante personnes de la cour submergées et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportées. Souvent en été il y fera un très grand chaud, et tout subitement un froid extrême. L'hiver il neige extrêmement en certains endroits, et en d'autres fort peu. Enfin le pays, selon que nous en avons pu voir en cinq mois et demi que nous l'avons parcouru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre et misérable qu'on ne saurait dire.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article II

Qualité des Tartares, de leurs mariages, vêtements et habitations

@

Pour parler des Tartares, de leurs mariages, vêtements, habitations, meubles et biens, je dirai premièrement que leurs visages sont assez différents de tous les autres du monde. Car ils ont une grande largeur entre les yeux et les joues et leurs joues s'élèvent fort en dehors ; ils sont fort grêles et menus de ceinture, pour la plupart de stature médiocre, avec peu de barbe ; quelques-uns toutefois ont quelques poils à la lèvre de dessous et au menton, qu'ils laissent croître ^{p.155} sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont des couronnes comme nos prêtres, et depuis une oreille jusqu'à l'autre, ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent tous sur le front le large de trois doigts ; et pour les cheveux qui sont entre leur couronne et cette rasure, ils les laissent croître jusque sur les sourcils ; et de part et d'autre du front ils ont leurs cheveux à demi coupés, et du reste, ils les laissent croître aussi longs que les femmes, et de cela ils en font deux cordons qu'ils lient et nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir ; les uns en ont cent les autres cinquante, vingt, dix, plus ou moins. Ils épousent indifféremment leurs proches parentes, excepté leurs mères, filles et sœurs de père ou de mère ; et même ils peuvent épouser leurs belles-mères après la mort de leur père. Les jeunes frères sont tenus aussi d'épouser la femme de leur frère aîné mort, ou quelqu'autre de la parenté.

Pour les autres femmes, ils les peuvent prendre comme il leur plaît sans en faire aucune différence. Ils les achètent fort chèrement de leurs pères et mères. Les femmes, après la mort de leurs maris, ne convolent pas aisément en secondes nocces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser sa belle-mère.

Relation du voyage en Tartarie

Les habillements des hommes et des femmes ^{p.156} sont faits de même sorte : ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre ou d'écarlate faites de cette manière : elles sont fendues et ouvertes depuis le haut jusqu'en bas, et les rendoublent dessus l'estomac et les lient d'un ruban au côté gauche, et de trois au droit ; et elles sont fendues au côté gauche jusqu'au bras. Toutes leurs sortes de fourrures sont faites de la même façon ; toutefois celle de dessus a le poil par dehors ; mais par derrière cela est ouvert, et ont une petite queue qui leur va jusqu'aux jarrets.

Les femmes mariées portent une tunique fort large qui leur traîne jusqu'à terre et fendue par devant. Sur la tête elles portent je ne sais quoi de rond fait d'osier ou d'écorce qui s'étend plus d'une aune de long, se termine au haut en carré, et va depuis le bas jusqu'au haut, toujours en élargissant ; il y a au bout une petite verge longue et menue d'or ou d'argent, ou de bois, ou bien une plume : et cela est attaché sur un bonnet qui s'étend jusques sur les épaules. Cette sorte de coiffure est couverte de bougran, ou de pourpre et d'écarlate ; et sans cet ornement elles ne se montrent jamais devant les hommes, et par cela on les reconnaît d'avec les autres femmes.

Les filles et jeunes femmes mariées se peuvent difficilement discerner et reconnaître par leurs ^{p.157} maris mêmes, parce qu'elles sont vêtues tout de même que les hommes ; Les bonnets qu'ils portent sont de toute autre sorte que ceux des autres nations, et très difficiles à décrire. Leurs logements sont ronds en forme de tentes et faits avec des verges et bâtons fort déliés ; et au-dessus, droit au milieu il y a une fenêtre ronde par où la lumière entre et la fumée sort, car ils font toujours leur feu au milieu : les parois et toits de ces logis sont couverts de feutres, avec des portes faites de la même étoffe. Ces maisons sont grandes ou petites selon la qualité et dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes sont fort aisées à défaire et refaire, et à être chargées sur des bêtes de somme. Il y en a d'autres qu'on ne peut défaire de la sorte, mais qui sont portées en cet état sur des chariots ;

Relation du voyage en Tartarie

les plus petites sont tirées par un bœuf seulement ; les autres plus grandes par trois ou quatre, et même plus s'il est besoin ! En quelque part qu'ils marchent, soit à la guerre ou ailleurs, ils les traînent toujours avec eux. Ils sont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chèvres et chevaux. Je crois qu'ils ont eux seuls plus de bêtes de monture que tout le reste du monde ensemble, ils n'ont point de pourceaux ni d'autres animaux.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article III

De leur religion, cérémonies, de ce qu'ils pensent être péché, de leurs divinations, funérailles et purifications

@

p.158 Pour ce qui est de leur religion, ils croient un Dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, qui donne les récompenses et les peines aux hommes selon leurs mérites ; cependant ne l'honorent pas par aucunes prières et louanges, ni par aucun service ou cérémonie. Ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes, qu'ils placent de chaque côté de la porte de leur logis ; au-dessous il y a je ne sais quoi de même étoffe, en forme de mamelles, et ils croient que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, à qui ils rendent de grands honneurs. Quelques-uns même les mettent sur de beaux chariots couverts devant la porte de leurs logements, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, auxquelles ils offrent le premier lait de leurs brebis et juments, et lorsqu'ils commencent à boire et à manger quelque chose, ils en offrent premièrement à leurs idoles. Quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur à p.159 l'idole qui est sur le chariot, dans un plat qu'ils laissent ainsi jusqu'au lendemain matin qu'ils l'ôtent de là pour le faire cuire et le manger. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne à présent, et lui font force présents. Ils lui offrent aussi des chevaux que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui présentent aussi d'autres animaux. De ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu. Ils adorent le côté du midi, comme si c'était une divinité, et contraignent tous les grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas longtemps qu'un certain duc de Russie, nommé Michel, s'étant venu rendre à l'obéissance de Bathy, ils le firent premièrement

Relation du voyage en Tartarie

passer entre deux feux, puis lui commandèrent de faire l'adoration vers le midi à Cingis-Cham ; mais il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant Bathy et les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux chrétiens : comme ils le pressaient toujours à cette adoration, et qu'il n'en voulait rien faire, Bathy envoya dire par le fils de Jeroslaus qu'il fût aussitôt mis à mort s'il ne voulait adorer, ce qu'il refusa encore, disant qu'il mourrait plutôt ; mais l'autre envoya un de ses gardes qui lui donna tant de coups de pieds à l'estomac et au ventre, qu'il en mourut bientôt après : un ^{p.160} des siens qui se trouva présent à cela l'encourageait en lui disant qu'il eut bon courage, que ce martyr ne durerait pas longtemps, et que cela lui apporterait une joie éternelle ; après quoi on coupa la tête au maître et au serviteur tout ensemble. Ils adorent donc le soleil, la lumière et le feu comme aussi l'eau et la terre, leur offrant les prémices de leur manger et boire, principalement le matin avant que de rien manger, sans avoir aucune cérémonie pour le service du vrai Dieu. Ils ne contraignent personne à changer de religion.

Il arriva toutefois, comme nous étions en ce pays-là, qu'un certain André, duc de Sarvogle en Russie, étant accusé devant Bathy de tirer des chevaux de Tartarie pour les vendre ailleurs, bien qu'on ne pût le prouver contre lui, ne laissa pas d'être mis à mort. Son jeune frère, ayant appris cela, vint avec la veuve du mort vers ce Bathy, pour le supplier de ne leur ôter point leurs terres et seigneuries ; mais l'autre dit qu'il était raisonnable que ce frère prît en mariage la femme de son frère ; il commanda en même temps à la veuve de le prendre pour son mari, suivant la coutume des Tartares. Mais ce frère protesta qu'il aimait mieux mourir que de faire rien contre sa loi ; toutefois Bathy la lui fit prendre par force, quoi qu'il pût faire pour s'en empêcher, et les firent coucher tous deux en un lit avec un enfant qui pleurait et criait, les forçant ainsi tous deux de se mêler ensemble.

^{p.161} Quoiqu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péchés, selon qu'eux-mêmes ou leurs

Relation du voyage en Tartarie

ancêtres se sont imaginés. Comme de mettre un couteau dans le feu, ou en toucher le feu si peu que ce soit, ou tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une cognée ; car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens : comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux car ils n'usent point d'éperons.

De plus, de toucher des flèches avec ces fouets-là. Prendre ou tuer de jeunes oiseaux et de leurs petits. Battre un cheval avec sa bride. Rompre un os avec un autre. Épancher du lait, ou autre boisson et viande sur la terre. Faire son eau dans l'enclos de son logement. Que si cela se fait de propos délibéré, on est mis à mort : si c'est sans y penser on est condamné à payer quelque argent au devin qui les purifie et fait passer leur logement et tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer, ou en emporter quoi que ce soit. Aussi si quelqu'un, voulant avaler quelque morceau, ne le peut et est contraint de le rejeter, ils font un trou en son logement, le tirent là, le tuent sans merci. Si aussi quelqu'un marche sur le seuil de la porte du palais impérial, ou de quelque autre ^{p.162} des chefs, il est incontinent mis à mort : et plusieurs autres semblables superstitions qui seraient trop longues à raconter.

Mais de tuer les hommes, d'envahir le pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres ; en un mot, de contrevenir aux commandements de Dieu, ils n'en font aucune conscience, et ne le tiennent pas pour péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux prédictions, aux augures, vols des oiseaux, sorcelleries et enchantements. Lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans, *Chan*, c'est-à-dire empereur. Ils le révèrent et le craignent extrêmement, lui faisant plusieurs offrandes, entre autres des prémices de leur boire et manger. Ils ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en

Relation du voyage en Tartarie

reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle lune, ou à la pleine ; aussi l'appellent-ils la grande reine, impératrice, la prient et l'adorent les genoux en terre.

Pour le dire en un mot, ils croient que le feu purifie toutes choses ; de sorte que quand quelques ambassadeurs, princes, ou autres, ^{p.163} viennent vers eux, ils les font passer avec leurs présents entre deux feux pour les purger. Si aussi le tonnerre tombe sur leurs troupeaux, ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils pensent être pollus et profanés, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, et mettent toute leur espérance et félicité en ces choses-là.

Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir, et à ce signal, aucun étranger n'ose plus entrer dedans. Lorsqu'il commence à agoniser, et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent, d'autant qu'aucun de ceux qui ont été présents à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du capitaine, ou de l'empereur, avant la nouvelle lune.

Quand celui-là est mort, s'il est des principaux on l'enterre secrètement à la campagne avec sa loge, où il est assis au milieu avec une table devant lui, un bassin plein de chair, et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé : ils mangent un autre cheval dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons, afin que le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le ^{p.164} chariot qui le portait, et sa maison est abattue, et personne n'ose proférer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands, c'est qu'ils vont secrètement à la campagne, où ils ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines, puis ils font une grande fosse, et à côté une autre comme une cave sous terre ; puis le serviteur qui a été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant

Relation du voyage en Tartarie

qu'il n'en peuve presque plus ; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois ; que s'il s'en échappe, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plaît, et est tenu un des principaux de la horde et du logement.

Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse, qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus ; puis remplissent cette autre fosse qui est devant celle-là et mettent de l'herbe par dessus, comme elle était auparavant, afin qu'on ne puisse après reconnaître l'endroit où elle est.

En leur pays ils ont deux lieux de sépulture ; l'un dans lequel ils enterrent les empereurs, princes, capitaines et autres de la noblesse seulement, et en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les apporte là tant qu'il est possible et l'on enterre avec eux force or et argent. L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là force des leurs qui y furent tués. Personne n'ose ^{p.165} approcher de ces cimetières-là, sinon ceux qui en ont la charge, et qui sont établis pour les garder ; si quelqu'autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté et fort maltraité. De sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches, mais d'autant que nous étions des ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Il faut que les parents du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logements, soient purifiés par le feu, ce qui se fait en cette sorte : ils allument deux feux, et mettent deux lances auprès et une corde qui les joint par le haut, ou ils attachent quelques pièces de bougran, et sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, les animaux et logements qu'il faut purifier, pendant que deux femmes, l'une de çà, l'autre de là, leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux.

Relation du voyage en Tartarie

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement passent par le feu, aussi bien que la maison, le lit, les feutres, chariots et vêtements ; tout ce qui a appartenu à ces morts n'est plus touché de ^{p.166} personne, mais on rejette cela comme choses immondes et pollues.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article IV

De leurs coutumes bonnes ou mauvaises, et des viandes dont ils mangent

@

Les Tartares sont les plus obéissants du monde à leurs seigneurs, plus même que quelque religieux que ce soit à ses supérieurs. Ils les révèrent infiniment, et ne leur disent jamais une menterie. Ils n'ont guère ou point du tout de contestations de paroles, mais surtout ils n'en viennent jamais aux effets. Il n'y a point de différends, de batteries, ni de meurtres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en commet pas de chose d'importance, de sorte que les loges où ils serrent leurs trésors, ne sont point fermées par des serrures et des verrous. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve, ou il les laisse là sans les prendre, ou il les ramène à ceux qui sont destinés à cela. Ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend aussitôt sans difficulté. Ils s'honorent fort entre eux, et usent de grandes familiarités les uns envers les autres. Et bien qu'ils aient peu de vivres, ils se les communiquent toutefois fort libéralement. Ils sont fort patients à tout supporter ; de sorte que quand ils jeûnent, ne mangeant rien durant un ou deux jours, on ne les voit pas porter cela avec p.167 impatience ; mais ils jouent, chantent et passent le temps aussi gaiement que s'ils avaient fait bonne chère. Quand ils sont à cheval, ils endurent d'une manière surprenante l'excès du chaud et du froid ; ils ne sont délicats en aucune sorte. Ils ne se portent point d'envie les uns aux autres. Point de procès ni de différends entre eux ; ils ne se méprisent point l'un l'autre, mais plutôt s'aident et avancent mutuellement tant qu'ils peuvent. Leurs femmes sont fort chastes ; on ne dit point qu'aucune se gouverne mal ; elles n'usent d'aucunes paroles honteuses ni impudiques, même quand elles se divertissent. De séditions et mutineries entre eux, il n'en fut jamais. Bien qu'ils soient fort sujets à s'enivrer, toutefois ils n'en viennent jamais aux disputes de fait ou de paroles.

Mais aussi, d'un autre côté, ils ont de très mauvaises qualités, comme d'être les plus superbes et orgueilleuses gens du monde, de mépriser tous les autres, les estimer moins que rien, quelque grands et nobles qu'ils puissent être. Car nous avons vu en la cour de l'empereur

Relation du voyage en Tartarie

un Jeroslaus, grand duc de Russie, et le fils du roi de Georgiane, et autres chefs et seigneurs de remarque, être tous fort peu honorés entre eux ; les Tartares qu'on leur donne pour les conduire, quelque petits qu'ils fussent, les précédaient en tout, et prenaient toujours la première et la plus honorable ^{p.168} place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au-dessous d'eux. Ils sont fort sujets à la colère et à l'indignation ; grands menteurs envers tous les autres hommes, ne se trouvant jamais presque un mot de vérité en leur bouche. Ils semblent fort doux et affables au commencement, mais à la fin ils piquent comme le scorpion ; ils sont fins et rusés et tant qu'ils peuvent tâchent de tromper et de surprendre les autres. Ils sont fort sales et vilains en leur boire et manger, et en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils s'y prennent avec tant de subtilité, qu'il est bien malaisé de s'en douter, de le prévoir et d'y donner ordre.

L'ivrognerie est honorable parmi eux, et quand, à force de boire, ils sont contraints de rejeter et de vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux qu'auparavant. Ils sont fort avares et convoiteux, grands demandeurs et exacteurs qui retiennent opiniâtement tout, et ne donnent presque jamais. Ils ne font point scrupule de tuer les autres hommes ; enfin ils ont tant et de si mauvaises qualités et manières d'agir, qu'il serait difficile de les coucher toutes par écrit.

Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger, comme chiens, loups, renards et chevaux, et même, en cas de nécessité, ne font-ils point difficulté de manger de la chair humaine. De sorte ^{p.169} que quand ils assiégèrent une certaine ville des Kitajens, où était enfermé le prince, ils continuèrent le siège tant que les vivres manquèrent aux assiégeants mêmes ; si bien que, n'ayant plus à manger, ils vinrent à se décimer eux-mêmes pour s'en repaître. Ils mangent aussi toutes les ordures que leurs juments jettent dehors avec leurs poulains ; nous les avons vus même manger des pous, des rats et des souris.

Relation du voyage en Tartarie

Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes en leur manger ; ils n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autre chose semblable, mais des chairs seulement, et encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourraient-elles se sustenter. Ils ont toujours les mains toutes pleines de graisse, et quand ils ont achevé de manger, ils les essuient à leurs bottes ou à de l'herbe, ou à la première chose qu'ils ont en main. Les plus honnêtes ont seulement comme de petits mouchoirs qui leur servent à cela après avoir mangé de la viande. L'un d'eux tranche les viandes, et l'autre prend les morceaux avec la pointe du couteau, dont il en donne aux uns et aux autres plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les écuelles, et s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis versent le tout dans la marmite avec la viande. Pour leurs pots, marmites et chaudières, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand péché entre eux de laisser perdre en mangeant ^{p.170} aucun morceau de viande ou quelque goutte de boisson : de sorte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moelle.

Pour leurs habillements, ils ne les lavent et ne les nettoient jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, et principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, aussi bien que de celui de brebis, de chèvre, de vache et de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise ni d'hydromel, à moins qu'on ne leur en apporte des autres pays.

L'hiver, ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, qu'ils ne soient riches et à leur aise. Ils font cuire du millet avec de l'eau ; ils en font un manger si délié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on le mange ; chacun en boit un verre ou deux le matin, et ne mangent rien plus de tout le jour. Le soir on leur donne un peu de viande, avec du potage et du bouillon qu'ils hument ; mais en été, qu'ils ont abondance de lait de jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse présent, ou qu'ils prennent quelques bêtes ou oiseaux à la chasse.

Leurs lois leur permettent de tuer tout homme et toute femme qu'ils auront surpris en un adultère manifeste ; ils en font de même d'un homme et d'une fille trouvés en fornication.

Relation du voyage en Tartarie

Si parmi eux il se trouve quelque voleur et larron découvert en son larcin, ils le mettent à mort ^{p.171} sans merci. Que si quelqu'un découvre leurs entreprises, principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos par un homme robuste de toute sa force. Quand aussi un inférieur offense un plus grand que soi, il est grièvement battu. Ils ne mettent point de différence entre le fils d'une concubine et celui d'une femme légitime, mais le père peut donner à l'un ou à l'autre ce qu'il lui plaît. Si c'est entre les princes ou ducs d'entre eux, le fils de la concubine sera aussi bien duc que l'autre. Quand un Tartare a plusieurs femmes, chacune a son logement et sa famille à part ; le mari mange et couche un jour avec l'une, et un autre jour avec l'autre ; mais entre ces femmes, il y en a toujours une plus grande et la principale, avec laquelle il demeure plus souvent. Encore qu'elles soient plusieurs, elles vivent toutefois fort doucement et paisiblement ensemble.

Les hommes ne s'attachent à aucun travail, sinon à faire des flèches et à prendre garde un peu à leurs troupeaux ; ils ne s'adonnent guère qu'à la chasse et à tirer de l'arc ; ils sont tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, bons archers, accoutumant leurs enfants dès l'âge de deux et trois ans à aller à cheval. Ils leur font mener leurs chevaux et leurs chariots, et leur donnent des arcs proportionnés à leur âge, et leur apprennent à en tirer. Ils sont fort agiles, adroits et hardis.

^{p.172} Les filles et les femmes savent aussi monter à cheval, et les font courir et galoper aussi vite que les hommes. Nous en avons vu avec des arcs et des carquois ; et tant les hommes que les femmes, ils se tiennent tous longtemps à cheval. Leurs étrivières sont fort courtes ; ils ont un grand soin de leurs chevaux, comme aussi de toutes autres choses qui sont à eux. Les femmes font tout le travail et les ouvrages, comme les fourrures, habillements, souliers, bottes, et toutes autres choses faites de cuir. Elles mènent aussi les chariots, les rajustent, chargent les chameaux, et sont forts diligentes et habiles à tout ce qu'elles font ; elles portent toutes des caleçons, et il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que des hommes.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article V

De l'empire et seigneurie des Tartares

@

Vers l'Orient il y a, comme nous avons déjà remarqué, un pays appelé Mongal, qui avait autrefois quatre sortes de peuples ; l'un dit Jeka Mongal, c'est-à-dire les grands Mongales ; l'autre, Su Mongol ou Mongales aquatiques, qui furent aussi appelés Tartares, à cause d'un fleuve nommé Tartar, qui passe par leur terre ; le troisième s'appelle Merkat, et le dernier Metrit. Ces quatre peuples étaient semblables en figure, mœurs et langue, encore qu'entre eux ils fussent ^{p.173} distingués par princes ou chefs et par provinces. En la terre de Jeka Mongal, il y eut un certain homme nommé Cingis, qui commença à surpasser en ses courses le seigneur ; il apprit à ceux de son pays à dérober et à vivre de brigandage. Il fut par les autres pays, et tant qu'il pouvait attirer d'hommes à soi, il les emmenait, et pour ceux de sa nation, il les sut si bien gagner, qu'ils le suivirent comme leur chef pour faire toute sorte de mal. Son commencement fut de faire la guerre à ceux de Su Mongal, qui sont les Tartares, et fit si bien, qu'avec ce peu d'hommes qu'il avait, il tua le chef des ennemis, et subjugua ces Tartares ; et avec tous ensemble, il marcha contre ceux de Merkat, voisins des Tartares, les assujettit aussi, et ensuite en fit autant de ceux de Metrit.

Les Naymans entendant comme Cingis s'élevait de la sorte, ils en furent indignés ; car ils avaient eu un roi ou empereur fort vaillant et grand guerrier auquel tous ces peuples là payaient tribut. Ce roi étant mort, ses enfants lui avaient succédé, fort jeunes, et peu capables de bien gouverner leurs peuples, outre qu'ils étaient divisés entre eux, si bien que sur cela ils faisaient quelques courses parmi ces Tartares, où ils tuaient, ravageaient et emmenaient tout. Cingis voyant cela, assembla tous les siens pour les rencontrer. D'un autre côté, les Naymans et les Karakitains, ou Noirs-Cathayns, avec une armée vinrent en ^{p.174} une vallée étroite entre deux montagnes, par où nous passâmes en allant vers l'empereur des Tartares ; là se donna une

Relation du voyage en Tartarie

sanglante bataille, où les Naymans et Karakitains furent vaincus par les Mongales qui en tuèrent la plus grande partie, les autres s'enfuirent, et le reste qui ne se put sauver fut réduit en servitude.

Depuis, en cette même contrée de Karakitay, Occoday Chan, fils de Cingis, après qu'il fut élu empereur, bâtit une ville qu'il appela Omil, près laquelle, en tirant au midi, est un désert où on dit qu'il y a des hommes sauvages qui ne parlent point, n'ont point de jointures aux jambes, et quand ils viennent à tomber, ils ne se peuvent relever sans l'aide des autres, n'ayant, à ce qu'on dit, que peu d'usage de raison.

Les Mongales donc victorieux, marchèrent contre les Kitajens, dont l'empereur avait ramassé de grandes forces ; le combat s'étant donné, les Mongales furent vaincus, et les principaux d'entre eux tués, hors sept ; Cingis avec le reste s'enfuit en son pays. Mais quelque temps après, s'étant remis en état, il alla attaquer les Huires, qui étaient chrétiens nestoriens, qu'il vainquit : et les Tartares prirent leurs lettres et caractères ; car auparavant cela ils ne savaient ce que c'était que d'écrire, et aujourd'hui on appelle ces lettres-là lettres des Mongales. De là il marcha contre ceux de Sarviur, des Caranites, de Voirat, et ^{p.175} contre les Comans, et subjugua tous leurs pays ; puis retourna dans le sien, où s'étant reposé quelque temps, il assembla tous les peuples, alla contre les Katains, les défit, gagna une partie de leurs terres, et assiégea leur ville capitale, où était enfermé leur empereur : ce siège dura si longtemps, que les vivres manquèrent aux Tartares, en sorte que Cingis fut contraint de les faire décimer pour vivre de leur chair. Ceux de la ville se défendaient si bien, que les armes et pierres mêmes leur manquant, ils se servirent de lingots d'argent pour jeter, et principalement de l'argent fondu ; car cette ville était pleine de grandes richesses. Les Tartares voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout par la force et la longueur du siège, s'avisèrent de faire une mine qui les conduisit sous terre jusqu'au milieu de la ville, dont ils se rendirent ainsi maîtres après un grand et long combat, où l'empereur fut tué avec la plupart des siens, et les Tartares y gagnèrent de grandes richesses : ayant établi là de bonnes garnisons des leurs, ils s'en retournèrent en

Relation du voyage en Tartarie

leur pays, et Cingis fut élu empereur. Une partie de ce pays de Kitay, qui était vers la mer, ne put être subjuguée par eux, et demeure encore aujourd'hui en sa liberté. Les Kitajens susdits sont demi-idolâtres, et ont des lettres particulières. Ils ont aussi le vieux et nouveau Testament, la Vie des Pères et des Hermites, et des lieux faits comme des églises, où ils prient ^{p.176} Dieu à certains temps et heures, lis se disent avoir quelques saints particuliers.

Ils adorent un seul Dieu, honorent Jésus-Christ notre Seigneur, et croient la vie éternelle. Mais ils n'ont point le baptême ; ils portent de l'honneur et de la référence à nos Écritures, aiment les chrétiens, ont plusieurs églises, et semblent être gens assez doux et humains ; ils ne portent point de barbe, et ressemblent assez de visage aux Mongales ; mais ils n'ont pas tout à fait le visage si large. Ils ont une langue à part, et il ne se trouve point au reste du monde de meilleurs artisans en toutes sortes d'ouvrages. Leur pays est abondant en blés, vin, or, argent et soies, et en tout ce qui se peut désirer pour la vie.

Les Tartares s'étant un peu reposés, ils remirent leurs armées en campagne, qu'ils séparèrent en divers endroits. Cingis envoya un de ses fils nommé Tossuch, et surnommé Chan, c'est-à-dire empereur, avec une armée contre les Comans, qu'après plusieurs combats enfin il subjuga, puis retourna au pays. Il envoya un autre de ses fils avec une armée contre les Indiens, qui se fit maître de la petite Inde, où sont les Sarrasins noirs, que l'on appelle Éthiopiens. Cette armée marcha aussi contre les chrétiens de la grande Inde.

Le roi de ce pays-là, qu'on appelle le Prêtre-Jean, en avant été averti, vint à leur rencontre avec ^{p.177} ses forces, et ayant fait faire des figures d'hommes de bronze, les fit attacher sur les selles des chevaux, et mettre du feu par dedans, avec un homme en croupe sur le cheval et derrière la figure, avec un soufflet. Il en fit faire quantité de cette sorte, puis étant venu pour livrer bataille aux Tartares, il fit marcher ses chevaux ainsi accommodés les premiers, et les hommes qui étaient derrière jetèrent je ne sais quoi dans le feu qui était dans chaque figure, et le soufflant bien fort, cela fit élever une telle fumée, que les

Relation du voyage en Tartarie

Tartares en furent tous couverts ; alors les autres les attaquèrent à coups de flèches, de sorte qu'il y en eut beaucoup de tués, et le reste fut chassé et mis en fuite ; je n'ai point su que depuis ils soient revenus. Comme les Tartares se retiraient par les déserts, ils vinrent, à ce qu'on dit, en un certain pays où ils trouvèrent des monstres ayant la ressemblance de femme et comme ils leur demandèrent par divers interprètes, où étaient les hommes de cette terre-là, elles répondaient que toutes les femmes qui naissaient en ce pays-là avaient forme humaine, mais les hommes figures de chien. Les Tartares donc s'étant arrêtés quelque temps en ce pays, tous les chiens s'assemblèrent en un lieu, et durant l'hiver, qui était alors fort âpre, ils se jetèrent tous en l'eau, puis se changeaient en poudre, et cette poudre mêlée avec l'eau devenait glace, dont ils étaient tous couverts : de sorte qu'ils vinrent ainsi avec grande ^{p.178} impétuosité se jeter sur les Tartares, qui se défendaient et les tiraient à coups de flèches qui, frappant comme sur des pierres, retournaient en arrière ; et ainsi ces chiens en blessèrent les uns à coups de dent, tuèrent les autres, et chassèrent le reste hors de leurs terres. Le reste de l'armée se retirant de là, vint au pays de Burutabeth, qu'ils gagnèrent. C'était des païens qui avaient une étrange, mais plutôt malheureuse coutume de manger leurs pères et mères ; car quand quelqu'un y était mort, ils assemblaient toute la parenté, et en faisaient un bon repas entre eux. Ces gens-là n'ont point de poils à la barbe, mais ils portent toujours un fer à la main, dont ils s'arrachent tous les poils qui y croissent de nouveau. Ils sont aussi fort laids et difformes : de là cette armée de Tartares retourna en son pays.

Cingis Cham au même temps qu'il détachait ainsi ses armées çà et là, il envoya entr'autres une vers l'orient, en la contrée de Kergis, qu'elle ne put subjuguier ; et de là elle alla jusqu'aux monts Caspiens, que l'on dit être de pierres et rochers d'aimant, de sorte qu'ils attiraient le fer de leurs flèches et de leurs armes. Ils virent certains peuples enfermés dans l'enclos de ces montagnes. Ils rompirent bien ces barrières pour passer, mais une nuée se mettait devant eux, qui les empêchait d'approcher plus près, et ceux qui le voulaient essayer mouraient aussitôt. Avant que

Relation du voyage en Tartarie

d'arriver à ces montagnes ils furent ^{p.179} plus d'un mois à passer de grands déserts ; et de là retournant contre l'orient, ils employèrent encore plus d'un autre mois dans le désert, tant qu'enfin ils parvinrent à de certains chemins frayés, mais sans trouver personne qu'un homme et une femme qu'ils amenèrent à leur prince Cingis. Et comme on leur eut demandé où étaient tous les hommes de ce pays-là, ils répondirent qu'ils s'étaient retirés aux creux des montagnes, où était leur habitation. Alors Cingis ayant retenu la femme, envoya l'homme avec quelques-uns des siens pour signifier à ces gens-là qu'ils eussent à le venir trouver aussitôt ; ce qu'ayant entendu, ils firent réponse qu'ils ne manqueraient point de venir à un tel jour, pour recevoir ses commandements ; en même temps ils s'assemblèrent, et par des chemins secrets sous terre ils vinrent se jeter tout d'un coup sur les gens de Cingis, dont ils en tuèrent plusieurs, et le reste se sauva à la fuite, emmenant l'homme avec eux, qui avec sa femme ne sortit depuis du pays des Tartares. On leur demanda pourquoi ces peuples habitaient ainsi sous terre ; ils dirent que c'était parce qu'en un certain temps de l'année, au lever du soleil, il se faisait un bruit si grand et un son si violent, qu'ils ne pouvaient le supporter en aucune manière ; si bien qu'alors ils étaient contraints de battre des tambours et autres instruments de grand bruit, pour n'entendre point cet autre son.

^{p.180} Lorsque Cingis s'en retournait de ce pays-là, les vivres commencèrent à lui manquer et ses gens mouraient de faim. Ils trouvèrent par hasard les entrailles toutes fraîches d'une bête, et en ayant ôté les ordures ils les firent cuire et les apportèrent au Cham Cingis, qui en mangea de bon appétit avec les siens. Là-dessus il fit une loi, que dorénavant on ne jetterait plus le sang, ni les entrailles, ni autre chose, de la bête qui se pourrait manger, après en avoir ôté l'ordure. De là il revint en son pays, où il fit de bonnes lois et ordonnances que les Tartares gardent encore aujourd'hui inviolablement ; et deux entr'autres sont à remarquer ; l'une, que quiconque par vanité et ambition se voudrait faire empereur de sa propre autorité, et non par élection des princes et seigneurs, fût mis à

Relation du voyage en Tartarie

mort sans rémission : car devant l'élection de Cingis, un de ses neveux qui avait voulu l'attenter, fut aussitôt puni de mort ; l'autre, qu'ils devaient subjuguier tous les peuples du monde, et ne faire jamais paix avec aucun qui ne se fût soumis à eux, jusqu'à ce que le temps fut venu de les exterminer. Il leur avait été prophétisé qu'ils devaient tuer tout, et ceux qui en pourraient échapper devaient, comme ils disent, observer cette loi-là même que tiennent ceux qui les ont vaincus.

De plus, il ordonna que leurs armées fussent divisées par mille, cent, et dix hommes ; ce qui ayant été fait, il fut tué d'un coup de foudre, ^{p.181} et laissa quatre fils, à savoir : Occoday, Tossuch, Cham, Thaday, et un autre dont je ne sais pas le nom. Ces enfants avec les autres principaux seigneurs de l'État assemblés, élurent pour empereur le fils aîné Occoday, qui a eu trois fils, Cuyné, qui est maintenant empereur, Cothen et Cyrenen. Les fils de Tossuch Cham sont Bathy, le plus puissant et le plus riche de tous après l'empereur ; Ordu, le plus ancien de tous les princes ; Sibam, Bora, Bercuthanth et autres.

Ceux de Thaaday sont Burin, Chaadan et autres. Les fils de cet autre fils de Cingis, dont le nom m'est inconnu sont Mangu, dont la mère s'appelle Serocten, qui est la principale et la plus honorée entre les Tartares après la mère de l'empereur : ce Mangu est aussi le plus puissant prince après Bathy ; de plus il y a Becas, et autres dont j'ignore les noms.

Les chefs et ducs des Tartares sont Ordu, qui a été en Pologne et Hongrie ; Bathy, Cathan, Siban et Burcht, qui ont été aussi en Hongrie ; Cyropodan, qui est encore de là la mer contre le Soudan de Damas. Ceux qui sont demeurés dans le pays sont Mangu, Cuthen, Cyrenen, Hybilay, Seremon, Sinocur, Thuatamur, Cyragay, Sibeden, qui est des vieux gendarmes d'entr'eux ; puis Bora, Berça, Mancî, Chorança, qui est le moindre de tous. Il y en a encore plusieurs autres dont je ne sais pas les noms.

^{p.182} L'empereur de ces Tartares a un extraordinaire pouvoir sur eux tous ; personne n'oserait arrêter son habitation en quelque lieu s'il ne le

Relation du voyage en Tartarie

lui assigne lui-même : car il ordonne les lieux où ils ont à se placer, tant ducs qu'officiers de mille, de cent et de dix hommes, chacun en son ordre. Ils lui obéissent sans aucune contradiction en tout ce qu'il leur commande, en quelque temps et lieu que ce soit, soit pour la paix, la guerre, la mort ou la vie. S'il demande la fille ou la sœur de quelqu'un, elle lui est accordée sans délai. Tous les ans, et quelquefois de deux en deux, ou de trois en trois ans, il fait assembler toutes les filles du pays et de la domination des Tartares, pour en choisir celles qu'il lui plaît, et les autres il les donne à ceux de sa cour, selon qu'il juge à propos. Il envoie des ambassadeurs partout autant et ceux qu'il lui plaît. On lui fournit des chevaux et autres choses dont il a besoin ; et de quelque endroit qu'on lui apporte des tributs, ou qu'il lui vient des ambassadeurs, ils sont tenus aussi de leur donner des chevaux, des chariots et des vivres.

Les ambassadeurs qui viennent de dehors sont là en grande misère et disette de vivres et de vêtements, parce que ce que l'on leur doit fournir est fort peu de chose et bien pauvre, principalement quand ces ambassadeurs viennent vers les autres princes et chefs, et qu'ils sont contraints d'y séjourner longtemps : car en ce cas on ne ^{p.183} donne pas à dix personnes ce qui à peine ne suffirait pas pour en nourrir deux comme il faut. Et dans les cours des seigneurs et par les chemins mêmes, on ne leur donne à manger qu'une fois le jour et bien peu. Davantage, si on leur fait quelque tort ou injure, ils n'ont pas le plus souvent moyen de s'en plaindre, et il faut qu'ils souffrent cela avec patience.

D'ailleurs, les princes et les autres jusqu'aux moindres, exigent d'eux le plus qu'ils peuvent ; et s'ils ne leur donnent, ils ne font aucun cas d'eux. Que s'ils sont envoyés par de grands princes ils n'en veulent pas de petits présents, mais en demandent de proportionnés à celui qui les envoie, ne daignant prendre les moindres. Et si les ambassadeurs veulent bien faire leurs affaires, il leur en faut donner encore de plus grands. De sorte que suivant cela, nous fûmes souvent contraints de leur donner la plupart de ce que nous avions eu en don des chrétiens.

Il est à remarquer aussi que tout appartient tellement à cet empereur, qu'il n'y a personne qui puisse ou ose dire ceci ou cela être à

Relation du voyage en Tartarie

soi ; mais tout est à l'empereur, biens, meubles, troupeaux et hommes. Et depuis peu même on en a fait et publié une ordonnance bien expresse. Les autres princes et ducs ont la même puissance et autorité sur tous ceux de leur cour et dépendance, car les Tartares sont ainsi divisés sous certaines seigneuries de princes et de chefs ^{p.184} principaux ; quelques ambassadeurs et autres qu'ils envoient çà et là, on est obligé de leur fournir à eux et à leur suite de chevaux, de vivres et autres choses nécessaires, aussi bien qu'à ceux de l'empereur. Ces ducs aussi, et tous autres, sont tenus de fournir par forme de tribut et de redevance à l'empereur, des juments pour lui rendre du lait pour un, deux et trois ans, selon qu'il lui plaît ; et les autres sujets sont obligés d'en faire de même à leurs seigneurs : il n'y a personne de libre entr'eux ; et pour dire en un mot, l'empereur et les princes prennent tout ce qu'il leur plaît sur eux et tant qu'ils en veulent, disposant à leur plaisir d'eux et de leurs biens.

Quand donc l'empereur Cingis mourut, les ducs et princes s'assemblèrent, et élurent son fils Occoday, empereur, qui incontinent après son élection envoya des armées avec leurs chefs en divers endroits, comme Bathy, qui était le premier après lui, contre le grand soudan, et contre les Bisermins, qui étaient Sarrasins et parlaient le langage coman. Ces peuples-là furent vaincus et subjugués par lui. Il y eut une ville nommée Barthra, qui lui résista longtemps, car ils avaient fait de grandes fosses à l'entour, puis recouvert cela de terre, et les Tartares y tombaient ; mais enfin s'en donnant de garde et remplissant ces fosses ils prirent cette ville.

Ceux de la ville de Jakint, entendant cela, vinrent au-devant des Tartares se rendre à eux, si ^{p.185} bien que leur ville ne fut point détruite : mais ils en mirent à mort les uns, et transportèrent les autres ailleurs, et ayant pillé toute cette ville, ils y mirent d'autres hommes pour l'habiter. Après cela ils vinrent devant la ville d'Orna, qui était fort peuplée, où il y avait plusieurs chrétiens Gazares, Russiens, Alains et autres, et quelques Sarrasins. La ville était en leur puissance, fort remplie de richesses et de biens, située sur la rivière de Don, qui près

Relation du voyage en Tartarie

de là s'embouche dans la mer ; de sorte que c'était un port célèbre, d'un grand abord et commerce de Sarrasins et d'autres. Les Tartares, voyant qu'il était difficile de la prendre de force, s'avisèrent d'arrêter la rivière qui passe par cette ville, et ainsi la submergèrent avec tout ce qui était dedans. De là ils entrèrent dans le pays de Russie, où ils firent de grands ravages détruisant villes et châteaux, et mettant à mort tous les hommes ; ils assiégèrent aussi Kiovie, qui était la métropole de Russie, et après un long siège la prirent, où ils tuèrent tout.

De là ils passèrent en Hongrie et Pologne, où ils perdirent plusieurs des leurs ; et si les Hongrois eussent eu plus de courage à leur résister les Tartares s'en fussent retournés sans rien faire, étant sur le point même de s'enfuir tant ils avaient de peur ; mais Bathy, voyant cela, tira son épée et se mit au devant d'eux pour les arrêter, leur disant que s'ils voulaient tourner visage personne n'échapperait de leurs mains, comme avait ^{p.186} prédit Cingis, mais que s'ils avaient à y mourir, il valait mieux que ce fût courageusement ; si bien qu'ayant repris courage ils défirent les Hongrois et détruisirent tout le pays : puis s'en retournant de là, ils passèrent par le pays des Morduans, qui sont païens, qu'ils vainquirent aussi : et de là contre les Bilères, qui est la grande Bulgarie, où ils mirent tout à feu et à sang ; puis, tournant au septentrion, vinrent contre Baschart, ou Pascatir, qui est la grande Hongrie, qu'ils subjuguèrent, et de là plus au nord vers les Parossites, qui ont la bouche et l'estomac fort petits, qui ne mangent point de chair, mais la font cuire seulement, puis en prennent la fumée et ne vivent que de cela ; que s'ils en mangent, c'est fort peu. Plus avant ils vinrent au pays des Samoyèdes, qui ne vivent que de chasse et n'ont pour tout habits que des peaux de bêtes et des fourrures. De là ils parvinrent jusqu'à la mer océane, où ils trouvèrent des monstres qui en tout le reste avaient forme d'hommes, mais des pieds de bœuf, et le visage fait comme un chien. Ils proféraient peu de paroles comme des hommes, mais le reste n'était que comme un aboi de chien, entremêlant ainsi l'un et l'autre pour se faire entendre. De là ils retournèrent par la Comanie, où quelques-uns d'entr'eux s'arrêtèrent, et y sont encore aujourd'hui.

Relation du voyage en Tartarie

En même temps Occoday Cham envoya Cyrpodan avec une armée vers les pays du Midi contre ^{p.187} ceux de Kergis, qu'il surmonta. Ces gens-là sont païens, et n'ont point de barbe. Ils ont une assez étrange façon de témoigner leur deuil : quand leurs pères meurent, ils se tirent une courroie de la peau du visage, entre l'une et l'autre oreille. De là il passa au midi vers l'Arménie, et comme il traversait les déserts, ils y trouvèrent aussi quelques monstres en forme humaine, car ils n'avaient qu'un bras au milieu de l'estomac, et un pied seulement ; ils étaient deux à tirer de l'arc, et couraient si légèrement que le plus vite cheval ne les pouvait atteindre. Ils couraient en sautant sur ce pied, et quand ils étaient las, ils allaient sur une main et un pied en façon de roue, rechangeant ainsi de l'un à l'autre, selon qu'ils se trouvaient las. Les Tartares en tuèrent quelques-uns, et de là passant plus avant, ils arrivèrent en Arménie, qu'ils subjuguèrent, avec une partie de la Georgiane ; car l'autre de son bon gré se rendit à eux, et leur paya de tribut tous les ans 40.000 yperperes ou besants ¹, comme ils font encore maintenant. De là ils entrèrent en la terre du Soudan d'Evrum, qui était un puissant prince ; mais ils le combattirent et vainquirent ; et passant outre, combattant et surmontant toujours, ils vinrent jusqu'au pays du soudan de Halape, où ils sont encore en guerre, sans être retournés depuis ce temps-là chez eux.

Une autre armée fut envoyée contre le calife de Bagdach, qu'ils ont aussi assujetti, prenant ^{p.188} de lui chaque jour pour tribut 400 besans, quelques pièces d'écarlate et autres présents, et envoient tous les ans des ambassadeurs vers ce calife pour le faire venir à eux, et lui leur envoient le tribut, avec force présents, et les prie de l'excuser. Toutefois l'empereur tartare ne laisse pas de prendre les présents, et de lui mander toujours qu'il vienne.

@

¹ Besans, ou sultanins, pièces d'or valant un ducat.

Relation du voyage en Tartarie

Article VI

De la conduite des Tartares dans leurs guerres

@

Nous parlerons en cet article de leurs guerres, armes, ruses, stratagèmes, et de leurs cruautés envers les prisonniers ; sièges, prises de villes, de leurs camps, et perfidies en l'endroit de ceux qui se rendent à eux. En premier lieu, l'ordre de leurs batailles, selon que Cingis Cham l'ordonna, est qu'un bas officier commande dix hommes, dix de ces officiers obéissent à un centenier, et dix centeniers à un colonel de mille hommes, et ces dix colonels à un chef, ou général, ou maître de camp ; ce nombre est appelé par eux *tenebis* ; sur toute l'armée, il y a deux ou trois ducs ou généraux, de telle sorte toutefois qu'ils obéissent à un seul. Quand il arrive que de ces dix un, deux ou trois viennent à fuir, on les met à mort ^{p.189} aussitôt, et si ce n'est que toute l'armée soit mise en déroute, tous ceux qui s'enfuient ou tournent le dos sont tués. Si aussi un, deux ou plusieurs se comportent hardiment au combat, et que le reste de la dizaine ne les suive pas, on les met à mort. Si de même quelques-uns sont pris, et que leurs compagnons ne les reprennent ou délivrent pas, ils sont sujets à la même peine. Chaque homme de guerre doit avoir toujours deux ou trois arcs, ou au moins un qui soit bon et fort, avec trois grands carquois pleins de flèches, une hache, et des cordages pour tirer les machines de guerre. Les riches portent des épées fort pointues qui ne tranchent que d'un côté, et nullement courbées ; ils mènent un cheval armé et bardé. Quelques-uns ont des casques, et des halecrets de cuir en cette forme ; il y a certaines courroies, ou bandes de cuir de bœuf, larges comme la main, qu'ils collent trois et quatre les unes contre les autres, puis lient bien cela avec de plus petites courroies ou des cordes. En la bande d'en haut ils attachent des cordes par le bout ; et en celle de bas ils les attachent au milieu et font ainsi de toutes les autres. De sorte que, quand ils viennent à se baisser vers celles d'en bas, celles d'en haut se haussent, et se redoublent ou triplent ainsi sur le corps. Le harnois du cheval est de cinq parties : d'un côté il y en a une, et de l'autre une autre, qu'ils font aller depuis la queue jusqu'à la tête, et

Relation du voyage en Tartarie

attachent cela ^{p.190} à la selle, puis au dos et au cou même du cheval. Ils mettent une autre partie sur la croupe, où les cordes des deux parties se viennent joindre, et en cet endroit ils font un trou par où ils font passer la queue ; devant le poitrail il y en a une quatrième, et toutes s'étendent jusqu'aux jointures des jambes. Sous le front ils lui mettent une lame de fer, ou chanfrein, qui est attaché de l'un et l'autre côté du cou aux susdites parties du harnois. Leurs halecrets ont aussi quatre parties, l'une étendue depuis les cuisses jusqu'au cou, mais faite selon la forme et disposition du corps ; car cela est étroit sur l'estomac, et va en rond à l'entour du corps depuis les bras en bas. Ils en ont une autre pièce sur les épaules qui leur descend jusque sur les reins, et se joint depuis le cou jusqu'à l'autre, qui environne le corps ; de sorte que ces deux de devant et derrière sont attachées avec des agrafes ou crochets. En l'un et l'autre bras ils ont encore une autre pièce qui les couvre depuis l'épaule jusqu'à la main, et de même sur l'une et l'autre, et toutes ces diverses pièces sont attachées avec des agrafes. Le casque qu'ils portent en tête est de fer par-dessus, mais le gorgerin est de cuir.

Toutes ces pièces sont de cuir accommodé de la sorte que nous avons dit ci-dessus. Il y en a toutefois qui ont tout cela de fer ; car ils ont une lame de fer large d'un doigt et d'une paume de long, et en ont plusieurs de cette sorte, avec huit ^{p.191} trous en chacune, mettant les unes sur les autres, comme par degrés en montant, et les attachent avec des courroies ou aiguillettes qu'ils font passer par ces trous, et au haut ils attachent une courroie, afin que cela tienne bien fort ensemble. Ils accommodent le tout par pièces par tout le corps comme nous avons dit ; ils font de ces armures-là tant pour les chevaux que pour les hommes, et les rendent si claires et luisantes qu'on s'y pourrait mirer. Quelques-uns portent des lances dont le fer est crochu par le bout, pour tirer à eux un homme de la selle, s'ils peuvent ; leurs flèches sont de deux pieds, une paume et deux doigts de long : cela s'entend selon les mesures géométriques, douze grains d'orge faisant le pouce en travers, et seize pouces le pied. Les fers de leurs flèches sont fort pointus et tranchants de part et d'autre comme une épée ; ils portent

Relation du voyage en Tartarie

toujours une lime en leurs carquois pour les limer et aiguïser. Tous ces fers ont une pointe ou queue de la longueur d'un doigt, qu'ils appliquent sur un bois ; leurs boucliers sont faits d'osier et de clisse. Ils se servent d'autres flèches pour tirer aux oiseaux, aux bêtes et aux hommes désarmés, et le fer en est large de trois doigts ; mais il y en a de beaucoup d'autres sortes pour la chasse seulement.

Quand ils veulent marcher à la guerre, ils envoient devant eux leurs coureurs, qui ne portent que leurs cabanes et leurs armes à cheval. Ces p.192 gens-là ne pillent rien, ne brûlent point les maisons ni ne tuent point les animaux ; mais ils blessent et estropient les hommes ; s'ils ne peuvent, ils les mettent en fuite, ou les tuent plus volontiers. Après ceux-là l'armée suit, qui ravage et tue tout ce qui se rencontre. Quand ils arrivent à quelque rivière quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi ; les plus grands ont un cuir rond et léger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches, et avec des cordes qu'ils y passent serrent cela, de sorte que ce cuir devient comme une valise qu'ils remplissent d'habillements et autres choses ; au milieu ils y mettent leurs selles, et ce qu'ils ont de plus dur, puis ils s'asseyent dessus, attachent cette sorte de vaisseau à la queue d'un cheval, qui est conduit par un homme qui nage devant ; ou bien ils ont parfois deux avirons avec quoi ils rament, et passent ainsi ; ils chassent leurs chevaux dans l'eau ; un homme nageant devant qui en conduit un, et tous les autres le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligés d'avoir chacun une bourse de cuir bien cousue, ou ils mettent leur petit bagage et lient cela comme un sac à la queue de leur cheval, et passent comme nous avons dit.

Sitôt qu'ils découvrent l'ennemi, ils vont à la charge, et chacun décoche trois ou quatre flèches ; s'ils voient qu'ils ne le puissent rompre, ils se p.193 retirent vers les leurs ; mais c'est pour se faire suivre et attirer ainsi l'ennemi dans l'embûche qu'ils ont préparée. S'ils reconnaissent que l'armée ennemie soit plus grande et forte que la leur, ils s'en éloignent d'une journée ou deux, et se jettent en d'autres endroits qu'ils ravagent et détruisent ; quand cela ne leur réussit pas,

Relation du voyage en Tartarie

ils se retirent à dix et douze journées loin, et quelquefois ils se campent en un lieu fort, et attendent que l'armée des ennemis commence à défiler, alors ils viennent à l'improviste et ravagent tout le pays.

En toutes leurs guerres ils usent de très grandes ruses ; car il y a bien quarante ans et plus qu'ils font la guerre aux autres nations. Quand ils sont prêts à donner bataille, ils rangent toutes leurs troupes en bon ordre ; les chefs et princes de l'armée n'entrent pas au combat, mais ils se tiennent un peu éloignés pour observer l'armée des ennemis, et ont près d'eux leurs serviteurs, leurs femmes et leurs chevaux. Ils font quelquefois des figures d'hommes, qu'ils attachent sur des chevaux, afin que de loin on les croie être en plus grand nombre qu'ils ne sont. Au premier choc de la cavalerie, ils opposent un front de prisonniers et autres étrangers qui sont parmi eux, et il y a quelquefois des Tartares qui s'y mêlent ; mais les autres gros de leurs plus vaillants hommes se placent à droite et à gauche, afin que les ennemis ne les voient pas, et qu'ils les puissent ainsi ^{p.194} environner de tous côtés pour les combattre ; si bien que, quelque petit nombre qu'ils soient, il semble aux ennemis qu'il y en ait bien davantage ; la suite des chefs et généraux de l'armée, qu'ils voient avec leurs valets, femmes et chevaux, et ces hommes feints que nous avons dit, causent de la frayeur et de la confusion. Que s'ils voient que leurs adversaires se défendent bien, ils s'ouvrent pour leur donner passage à s'enfuir, et comme ils les aperçoivent en cet état, ils les poursuivent vivement, et en tuent tant qu'ils peuvent. Mais il faut savoir qu'ils ne viennent à la mêlée que le moins qu'ils peuvent, mais tâchent seulement de blesser et tuer hommes et chevaux.

Pour les forteresses qu'ils ont à attaquer, ils les investissent de sorte, s'il est possible que personne n'en puisse plus sortir ni entrer. Ils les battent aussi furieusement avec des machines et des flèches, et ne cessent jour et nuit de les harasser, afin que ceux qui sont dedans ne puissent avoir de repos. Mais eux ils prennent temps et lieu de se reposer : ils séparent leurs troupes, qui se succèdent les unes aux autres pour l'attaque et le combat. Ils ont coutume aussi de se servir

Relation du voyage en Tartarie

de la graisse des hommes qu'ils ont tués, pour en faire des compositions de feux grégeois, dont ils embrasent les maisons, et il n'y a aucun moyen d'éteindre ce feu.

Que si tout cela ne leur sert de rien, et qu'il ^{p.195} y ait une rivière qui passe par cette forteresse qu'ils attaquent, ils arrêtent le cours de l'eau, pour après la faire déborder, et submerger la place s'ils peuvent ; et quand cela leur manque, ils usent de la sape et des mines ; quand ils sont dedans, une partie y met le feu, et l'autre combat.

Que s'ils n'en peuvent venir à bout par toutes ces manières, ils se campent là avec des retranchements, pour n'être attaqués ni incommodés des ennemis, si ce n'est que le secours leur vienne si puissant, qu'il les contraigne d'en déloger.

Pendant qu'ils sont en ces longs sièges, ils parlementent avec les ennemis, et leur disent les plus belles et douces paroles qu'il est possible, leur promettant tout, afin de les induire à se donner à eux, et les attirer, s'ils peuvent, sous couleur de leur faire des présents ; et les ayant ainsi attrapés, ils gardent ceux qui sont bons artisans et ouvriers entre eux, rendent les autres esclaves et tuent tout le reste, ne pardonnant jamais aux nobles et aux honnêtes gens qu'ils exterminent tous. Que si par hasard quelqu'un d'eux échappe à la mort, il demeure esclave sans jamais se pouvoir racheter. Ils tuent tous ceux qu'ils prennent en guerre, sinon ceux qu'ils réservent pour l'esclavage, et partagent ceux qu'ils veulent tuer par centaines, puis avec une hache les assomment tous l'un après l'autre, et après font ^{p.196} le partage des prisonniers, selon qu'il plaît à leurs chefs.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article VII

Des pays et nations qu'ils ont soumis à leur domination

@

Il est à savoir premièrement, que jamais ils ne font paix avec personne qu'il ne se soit soumis à eux, suivant le commandement que Cingis Cham leur a laissé de subjuguier toutes les nations du monde. C'est tout ce qu'ils requièrent des autres, qu'ils aillent avec eux en leurs armées contre toutes sortes de gens, ainsi qu'il leur plaît, et qu'ils leur donnent le dixième de tout, tant des hommes que des choses : car ils prennent le dixième de tout et des filles mêmes qu'ils tiennent pour servantes. Mais à ceux qu'ils ont ainsi entièrement assujettis, ils ne gardent jamais leurs promesses, mais ils cherchent toutes les occasions qu'ils peuvent de les enfreindre et de faire du mal. Comme nous étions en Russie, un homme fut envoyé de la part de Cuyne Cham et de Bathy, comme il donnait à entendre, qui avait ordre de prendre un enfant de trois ans qu'un homme avait : il emmenait aussi les hommes qui n'avaient point de femmes, et les femmes qui n'avaient point de maris, et de même des pauvres gens qui n'avaient de quoi vivre.

Puis il faisait un dénombrement exact de tout le reste afin qu'un chacun, petit ou grand, ^{p.197} pauvre ou riche, jeune ou vieux, eût à payer tant de tribut, à savoir, une peau d'ours blanc, un castor noir, une martre et une peau noire d'un certain animal qui se cache dans la terre, lequel les Allemands appellent *illic*, et les Polonais et Russes *dochon*, et outre cela encore une peau de renard noir. Quiconque ne peut donner cela, ils le font esclave. Ils envoient aussi dénoncer aux princes et seigneurs des autres pays, qu'ils aient à les venir trouver sans délai, et quand ils y viennent, on ne leur fait aucun honneur, mais on les tient comme des gens vils et méprisables, encore faut-il qu'ils leur apportent de riches présents qu'ils donnent aux princes tartares et à leurs femmes, officiers, colonels et centeniers. Tous les Tartares en général, jusqu'à leurs serviteurs et valets, sont importuns à demander aussi leurs présents, ainsi qu'ils font à leurs ambassadeurs. Quelquefois même ils sont si méchants, qu'ils cherchent des occasions pour les tuer,

Relation du voyage en Tartarie

comme ils en usèrent envers un Michel, duc de Russie, et autres. Ils en amadouent quelques autres à qui ils permettent de s'en retourner, et en font mourir d'autres par poisons et breuvages. Leur dessein n'est autre que d'être les seuls maîtres de la terre, c'est pour cela qu'ils cherchent tout le sujet qu'ils peuvent pour exterminer la noblesse des autres nations. Pour ceux à qui ils permettent de s'en retourner, ils les obligent à leur envoyer leurs enfants, ou leurs ^{p.198} frères qu'ils ne laissent jamais après retourner, ainsi qu'ils ont fait au fils de Jeroslaus, à un prince des Alains et à plusieurs autres. Quoique le père, le frère ou autre proche parent de ceux qui sont auprès d'eux viennent à mourir sans autres héritiers, pour cela ils ne leur permettent jamais d'aller recevoir la succession ; eux-mêmes se font maîtres de tout l'héritage ou principauté, ainsi que nous leur avons vu pratiquer envers un du pays des Solangues.

Ils envoient des baschats ¹ ou gouverneurs en ces pays-là, auxquels il faut qu'obéissent au doigt et à l'œil, tant les principaux que tout le reste du peuple. Quand quelques-uns ne font ce qu'ils veulent, ils leur font accroire aussitôt qu'ils sont infidèles et traîtres aux Tartares, et ainsi ils détruisent la ville ou le pays, et mettent tous les hommes à mort, avec l'assistance du lieutenant-général de la province, qui vient les surprendre lorsqu'ils n'y pensent pas, ainsi que, durant que nous étions là, il arriva en une certaine ville de ces contrées, et comme ils ont fait aux Russiens en la terre des Comans : si bien que non seulement les princes et chefs, mais le moindre Tartare même, quand il passe par une ville, s'y fait obéir, comme s'il en était le maître et le seigneur. Aussi quand on va à la cour de l'empereur pour prendre la loi et le règlement ^{p.199} sur quelques différends, il leur faut porter tout l'or, l'argent, et autres choses qu'ils demandent comme il est arrivé depuis peu aux deux fils du roi des Georgiens, dont l'un était légitime, nommé Michel, et l'autre bâtard, appelé David. Car le père en mourant avait laissé au bâtard une partie de sa terre ; mais l'autre plus jeune vint avec sa mère vers le Cham, où l'autre était aussi arrivé : cette mère du légitime, qui

¹ Baschat, mot turc dérivé du tartare.

Relation du voyage en Tartarie

avait succédé au royaume de Georgie, qui venait d'elle d'autant que les femmes y succèdent, vint à mourir par les chemins. Ces deux frères firent de grands présents, et surtout le légitime, qui demandait la restitution de ce que le père avait laissé au bâtard, comme ne lui appartenant pas pour être né en adultère ; mais l'autre n'alléguait autre raison, sinon qu'on lui fit justice selon la loi des Tartares, qui ne font nulle distinction entre bâtards et légitimes. Si bien qu'il fut jugé au profit du bâtard, qui était l'aîné, et fut confirmé en sa possession, et l'autre perdit ainsi sa cause et tous les beaux présents qu'il avait faits.

Pour les nations un peu éloignées, et qui sont voisines de celles qu'ils redoutent et qui ne les reconnaissent en rien, ils se contentent de les traiter plus doucement, et d'en tirer seulement le tribut, sans les menacer de leur faire guerre pour n'effrayer pas les autres de se rendre à eux, ainsi qu'ils en ont fait aux Obeses et Georgiens, dont ils tirent quarante ou cinquante mille yperperes ^{p.200} ou besans de tribut, et toutefois nous avons depuis ouï dire qu'ils sont sur le point de se révolter. Les noms des pays qu'ils ont subjugués sont ceux-ci : les Kitayns, Naymans, Solangues, Karakitay ou Noirs Cathayns, Comans, Timat, Voirat, Caranites, Huires, Soboal, Merkites, Menites, Barihyrur, Gosmit, Sarrasins, Bisermins, Turcomans, Bilères, la grande Bulgarie, les Baschares, grande Hongrie, Kergis, Colono, Thorati, Buritabeth, Parossites, Sasses, Jacobites, Alains ou Asses, Obeses ou Georgiens, Nestoriens, Arméniens, Cangites, Comans Brutaches, qui sont juifs, Morduins, Torces, Gazares, Samoyèdes, Ruthènes ou Russiens, Baldach, Sarthi, et plusieurs autres dont j'ignore les noms. Nous avons vu chez eux des hommes et des femmes de la plupart de ces pays-là.

Mais les nations qui leur ont vaillamment résisté et résistent encore sans avoir pu être assujetties par eux, sont la grande Inde, Mangie, partie des Alains et des Cathayns, les Sayes ; ils assiégèrent une ville de ces Sayes, et tâchèrent de la subjuguier, mais les autres se défendirent si bien, opposant la force à la force, et les machines aux machines, qu'ils démontèrent et rompirent toutes celles des Tartares ; si bien que les Tartares n'en pouvant venir à bout par voie ouverte, se

Relation du voyage en Tartarie

mirent à la sape, et par une mine entrèrent dans la ville, où les uns se mirent à embraser les maisons, et les autres à combattre ; il y eut un rude ^{p.201} et sanglant choc, où plusieurs furent tués de part et d'autre ; enfin ceux de la ville se défendirent si courageusement, que les autres après grande perte furent contraints de se retirer sans rien gagner. Du pays des Sarrasins, où ils sont les maîtres, ils prennent et enlèvent tous les meilleurs artisans, dont ils se servent en tous leurs ouvrages, et les autres qu'ils laissent leurs payent tribut de leur métier. Ils resserrent tous les blés en des greniers, et en donnent tous les jours à chacun une bien petite mesure avec peu de chair trois jours la semaine seulement, et encore n'est-ce qu'aux artisans qui demeurent dans les villes.

Quand il leur plaît ils prennent aussi tous les jeunes gens, dont ils se servent, et qui sont plutôt au rang des esclaves que des libres, encore qu'ils les comptent entre les Tartares ; mais ils se servent d'eux à tout, et les exposent à tous les dangers, comme ils font les autres prisonniers. Car en la guerre ils s'en servent comme d'enfants perdus, et s'il faut passer un marais ou une rivière, c'est à eux à qui ils font les premiers tenter le guet : en un mot, ils sont à tout faire.

Que s'ils manquent en la moindre chose, ils sont battus cruellement. Ils leur donnent peu à manger et à boire, et les habillent mal ; si ce n'est qu'ils puissent épargner quelque chose de leur travail, comme font les orfèvres et autres bons ouvriers. Il y a de si mauvais maîtres, qu'ils les emploient continuellement, sans leur laisser ^{p.202} aucun temps ni moyen de travailler pour eux-mêmes, et gagner quelque petite chose, s'ils ne dérobent ce temps-là sur leur dormir, et encore n'est-ce qu'à ceux qui sont mariés, et à qui ils permettant de loger en maison à part ; mais ceux qui demeurent en la maison même sont très misérables : car souvent je les ai vus aller en caleçons seulement, et presque tout nus, au plus grand chaud et froid et en ai vu d'autres perdre les doigts des pieds et des mains du grand froid ; autres morts ou estropiés de tous leurs membres pour le froid excessif.

@

Relation du voyage en Tartarie

Article VIII

Le moyen de leur résister et de leur faire la guerre

@

Le grand dessein de tous les Tartares est de subjuguier tout le monde, s'ils peuvent, comme le Cingis Cham leur a laissé par commandement et ordre exprès. Aussi leur empereur ou cham s'appelle en ses lettres *la force de Dieu, empereur du monde*, etc. Et en la signature de ses lettres, il met ordinairement ces mots : *Un Dieu au ciel, et Cuyné Cham sur la terre ; la force de Dieu, et le sceau de l'empereur de tous les hommes*. À cause de cela ils ne font jamais paix avec personne qui ne se rende à eux ; et d'autant qu'hormis la chrétienté, ils ne craignent aucune personne au reste du monde ; ils font toutes sortes de préparatifs ^{p.203} pour nous venir faire la guerre. C'est pour cela que, lorsque nous étions en leur pays il y eut une cour solennelle convoquée plusieurs années auparavant, où ils firent élection devant nous en grande cérémonie de Cuyné pour leur empereur, qu'ils appellent *cham* en leur langue ; et ce cham dès lors, avec tous les princes et seigneurs, éleva l'étendard contre l'Église de Dieu, contre l'empire romain et contre tous les royaumes chrétiens et peuples d'Occident ; à moins qu'ils ne veuillent faire ce qu'il a mandé au Saint Père et à tous les peuples chrétiens, ce dont toutefois il se faut bien garder en quelque sorte que ce soit, tant pour la cruelle et intolérable servitude en laquelle, comme nous avons vu de nos propres yeux, ils réduisent tous ceux qui se soumettent à eux, qu'aussi parce qu'en eux il n'y a aucune foi, et que personne ne se doit assurer en leurs paroles et promesses, dont ils n'observent jamais rien quand ils voient leur bon ; car ils sont trompeurs en tout et partout, et leur intention n'est autre que d'exterminer toute la noblesse et les gens de guerre des autres nations : en quoi ils agissent finement et avec beaucoup d'artifice.

Outre que c'est une chose trop honteuse et indigne que les chrétiens se soumettent à un peuple si plein d'abominations comme ils sont, qui

Relation du voyage en Tartarie

tâchent d'abolir tout service de Dieu, perdre les âmes et accabler les corps de toutes sortes d'afflictions insupportables.

p.204 Ils se montrent au commencement doux et gracieux, mais à la fin ils piquent comme de cruels et venimeux scorpions. Il faut considérer aussi qu'ils sont en plus petit nombre et plus faibles de corps que tous les peuples chrétiens. Ils ont donné rendez-vous en cette cour à tous leurs princes, chefs et gens de guerre. De dix hommes de toute leur domination ils en prennent trois avec leurs familles. Ils doivent envoyer l'une de leurs armées en Hongrie et l'autre en Pologne, et viennent pour faire la guerre dix-huit ans durant, et ont assigné leur départ au mois de mars de l'an 1247, et demeureront trois ou quatre ans à venir jusqu'en Comanie, et de là ils doivent attaquer les pays susdits. Tout cela a été fermement résolu entre eux, si Dieu par sa grâce n'y fait survenir quelque obstacle, comme il lui a plu déjà faire lorsqu'ils vinrent en Hongrie et Pologne ; car ils devaient alors, selon leur dessein, aller toujours en avant et continuer la guerre trente ans durant. Mais il arriva que leur empereur fut empoisonné, ce qui les arrêta tout court et ils sont demeurés en repos jusqu'à maintenant, qu'ayant un nouvel empereur, ils commencent à se préparer pour de nouvelles entreprises. De plus leur empereur ou cham a dit lui-même qu'il voulait envoyer une armée en Livonie et en Prusse. Puis donc que leur dessein est de détruire toute la terre ou la réduire en leur servitude, qui serait chose tout à fait insupportable à ceux de nos p.205 contrées, il est nécessaire de les prévenir, et aller au-devant d'eux par une bonne et forte guerre.

Mais si quelque peuple des nôtres ne veut donner secours à l'autre, celui qui sera attaqué par eux sera infailliblement perdu et détruit ; ils se serviront de ceux qu'ils prendront en guerre contre les autres nations, et les feront aller des premiers au combat, afin que s'ils font mal, ils y meurent, et s'ils font bien, ils leur donnent de belles paroles, et des promesses de les rendre tous riches et grands, afin de les engager à eux, et quand ils en seront assurés, les réduire en une misérable et dure servitude. Ils en font autant des femmes, dont ils

Relation du voyage en Tartarie

prennent celles qu'il leur plait pour concubines ou servantes. C'est ainsi qu'ils se servent d'une nation pour détruire l'autre.

Il n'y a point de pays qui tout seul leur puisse résister, pour leur grande multitude, lorsqu'ils sont assemblés de tous côtés : de sorte que si les chrétiens veulent se conserver, eux et leur religion, il faut que tous les rois, princes, seigneurs et barons, d'un mutuel consentement et avis, envoient de bonnes armées pour les combattre avant qu'ils puissent entrer et s'épandre dans nos provinces. Car depuis qu'une fois ils mettent le pied en quelque lieu, ils vont à la chasse des hommes partout, et les mettent à mort avant qu'ils se puissent secourir l'un l'autre. Ils assiègent les places avec trois ou quatre mille hommes, et le reste s'épand par la campagne, tuant et massacrant tout.

p.206 Ceux qui ont à combattre contre eux doivent être armés de bons et forts arcs, d'arbalètes, qu'ils redoutent fort, avec quantité de flèches, de fortes haches de fer fin ou d'acier, puis des écus et boucliers avec de longues courroies. Les fers des flèches d'arcs et d'arbalètes doivent être, comme celles des Tartares, trempées toutes chaudes dans l'eau, mêlée avec du sel, afin qu'elles pénètrent mieux les armes. Les glaives et lances doivent avoir un croc pour les pouvoir tirer de dessus la selle de leurs chevaux, dont ils tombent aisément ; puis des poignards et des cuirasses doubles ou plastrons, afin que leurs flèches ne les puissent percer ; avec cela un casque, et le reste de l'armure assez bon pour se couvrir le corps et celui du cheval contre leurs flèches. Que si par hasard quelques-uns des nôtres ne se trouvent si bien armés comme j'ai dit, il faut qu'ils suivent les autres, comme font les Tartares, et les endommagent tant qu'ils pourront avec leurs flèches et autres armes. On ne doit en cela épargner or ni argent pour acheter des armes, afin de pouvoir défendre et maintenir la liberté du corps et de l'âme, et conserver aussi tout le reste.

Il faut ordonner comme eux les armées par généraux, colonels, centeniers et moindres officiers : les généraux ne doivent jamais se mêler dans le choc, ainsi que les Tartares observent très bien, mais seulement ils doivent voir et p.207 pourvoir à tout, ordonner les batailles

Relation du voyage en Tartarie

et faire que tout marche en bon ordre avec de bonnes lois et ordonnances ; que si quelqu'un abandonne son compagnon au combat ou s'enfuit, si ce n'est que la déroute soit générale, qu'il soit grièvement puni, car alors les uns suivent l'exemple des fuyards et sont tués des flèches des ennemis pendant que les autres combattent encore, ainsi tout va en confusion, et tant les uns que les autres y périssent. On doit aussi punir ceux qui se jettent au pillage avant que les ennemis soient entièrement défaits. Car les Tartares ne pardonnent jamais à telle sorte de gens.

Pour le champ de bataille, il le faut choisir, si faire se peut, en campagne ouverte, afin de pouvoir découvrir de tous côtés ; et s'il y a moyen d'avoir un grand bois à dos ou à côté, ce sera le meilleur ; mais faire en sorte toutefois que les ennemis ne puissent se mettre entre deux. Toutes les troupes ne doivent pas être ensemble en un gros, mais en divers bataillons et escadrons séparés un peu les uns des autres. Il faut envoyer un bataillon contre ceux qui suivent l'armée ennemie afin de les prévenir. Et si l'on voit que les Tartares semblent fuir ou se retirer, ne se hâter pas fort d'aller après en les chassant ; il est nécessaire d'avoir pour cela bon pied, bon œil pour ne tomber en leurs embûches où ils sont fort experts. Ensuite, qu'il y ait un autre bataillon tout prêt pour secourir celui-là, s'il est de ^{p.208} besoin ; et qu'il y ait des espions de tous côtés pour découvrir quelles troupes de Tartares suivent à droite ou à gauche ; car il faut toujours opposer escadron à escadron, et leur aller au devant ; d'autant qu'ils tâchent toujours d'enfermer leurs ennemis ; à quoi il faut bien prendre garde de ne se laisser surprendre, car ils viennent ainsi bien aisément à bout des plus grandes armées. Il faut aussi bien se donner de garde de les suivre trop, de peur de tomber en leurs embûches, d'autant qu'ils usent plus de fraude et de finesse aux combats que de force et de valeur. Les généraux d'armée doivent être toujours préparés à envoyer du secours où il est besoin ; et il ne faut courir trop après eux pour ne fatiguer les chevaux, car les Tartares en ont en plus grand nombre et de plus frais ; parce que celui qu'ils auront monté un jour ils ne s'en serviront de trois

Relation du voyage en Tartarie

ou quatre jours après, et ainsi ils les ont toujours frais. Que si l'on les voit reculer il faut demeurer fermes sans se séparer ; ils feignent quelquefois de fuir pour séparer les autres, et ainsi après ravager le pays à leur aise. Surtout il faut prendre garde de ne faire trop grande dépense de vivres et autres munitions, de peur d'en avoir besoin après et être contraints de se retirer, et donner ainsi moyen aux Tartares de ruiner et détruire tout. Il faut aussi faire bonne garde nuit et jour, à cause que les Tartares font des attaques subites et à l'improviste, et sont de vrais démons incarnés ^{p.209} à inventer des ruses et des stratagèmes pour endommager leurs adversaires. Il faut être pour cela toujours prêt à combattre et ne se laisser surprendre par eux qui sont toujours aux aguets et ne dorment guère. Ceux du pays que les Tartares doivent attaquer et où on a crainte de leur tenue, doivent faire de grandes fosses cachées dans la terre, et là y serrer force armes de toutes sortes, tant pour ôter aux Tartares le moyen de les avoir que pour s'en servir à propos contre eux au besoin. Il faut fourrager et faire le dégât de paille, de foin et autre fourrage au-devant d'eux, afin que leurs chevaux ne trouvent de quoi manger. Les villes et forteresses, et les camps même, doivent être fortifiés tant par la situation que par l'art, en sorte que leurs machines n'y puissent porter beaucoup de dommage ; se garder de manquer d'eau, et avoir toujours l'entrée et la sortie la plus libre qu'on pourra ; enfin faire bon guet contre les surprises, avec de bonnes provisions de vivres pour longtemps, et qui soient sagement ménagés ; car depuis que ces gens-là attaquent une place ils s'y opiniâtrent longtemps. Comme j'ai ouï dire d'une certaine montagne en la terre des Alains, qu'ils tiennent assiégée depuis plus de douze ans ; ceux de dedans en ont déjà tué beaucoup, et se défendent vaillamment.

Les autres places qui n'ont pas la situation si avantageuse doivent être bien fortifiées, ^{p.210} retranchées et munies d'armes, comme d'arcs et flèches de pierres et de frondes ; et surtout empêcher que les Tartares ne puissent appliquer et pointer leurs machines contre, ou bien les abattre, démonter et rompre tant que faire se pourra, et user contre

Relation du voyage en Tartarie

eux de frondes, arbalètes et toutes sortes de machines pour les empêcher d'approcher ; mais surtout aux lieux où il y a des rivières, donner ordre qu'ils ne puissent détourner les eaux pour inonder et submerger la place assiégée. Il faut savoir aussi que les Tartares aiment bien mieux que leurs ennemis se renferment dans les places, que de les attendre en pleine campagne pour combattre ; car alors ils ont coutume de dire que ce sont leurs cochons qu'ils tiennent enfermés en l'étable, dont ils les garderont bien de sortir. Quand aussi on a fait tomber les Tartares de dessus leurs chevaux en combattant, il se faut aussitôt saisir de leurs personnes, car étant à terre ils sont fort experts à blesser et tuer hommes et chevaux à coups de flèches. Quand on les a pris il peut arriver que de là on peut avoir paix avec eux, ou de très bonnes rançons, car ils se rachètent bientôt. Ils sont assez aisés à connaître suivant la description que nous en avons faite au commencement de ce traité. Il se trouve parmi eux plusieurs autres sortes de nations qui sont aisées à distinguer d'avec eux : et il est à remarquer qu'il y en a plusieurs, parmi eux, que s'ils étaient assurés qu'on leur fit bonne guerre et ^{p.211} qu'ils vissent leur temps, comme souvent plusieurs m'ont dit, ils ne manqueraient de se tourner contre eux, et leur porteraient ainsi plus de dommage que leurs ennemis déclarés.

Témoignages de Carpin, pour confirmer la vérité de son voyage

Frère Jean Carpin sur la fin de son voyage ajoute (selon qu'il est inséré au manuscrit) : Qu'afin que personne n'ait à douter de tout ce qu'il écrit avoir vu et lui être arrivé en ce voyage de Tartarie, il fait mention des noms de tous ceux qu'il a trouvés ou rencontrés là, ou par les chemins ; comme le roi Daniel de Russie, avec toute sa suite étant près de Bathy, et de Carbon qui avait épousé une sœur de Bathy ; puis Mongrot, capitaine de Kiovie, avec tous les siens au pays de Corrensa, et qui les avaient conduits une partie du chemin jusqu'à Bathy. Qu'après de Bathy ils avaient trouvé le fils du duc Jeroslaus avec un seigneur Cuman, nommé Sangor, qui n'était pas chrétien, et un autre

Relation du voyage en Tartarie

Russien de Susdal, qui était leur interprète. Près du grand cham ils trouvèrent le duc Jonellus qui mourut là, et un de ces gentilshommes, nommé Temer, qui fut leur interprète vers l'empereur Cuyné, tant pour la traduction des lettres du cham au pape, que pour tout ce qu'il leur fallait dire et répondre. Que là était aussi un Dubarlans, *clerc* ^{p.212} ou aumônier de ce duc, et plusieurs autres de ses serviteurs et domestiques. Qu'au retour par le pays des Bisermins, ils avaient trouvé en la ville de Lemfinc des gens qui, par la permission de Bathy, avaient été envoyés là par la femme de Jeroslaus vers son mari, qui tous étaient retournés en Russie.

Étant arrivés près de Mancy, ils y retrouvèrent leurs compagnons qui y étaient demeurés avec plusieurs autres pour les attendre. Au sortir de Cumanie, ils avaient rencontré le duc Romain, qui allait vers les Tartares avec une grande suite ; puis le duc Alova, et l'ambassadeur du duc de Glogovie, qui partit de Cumanie avec eux, et les accompagna un assez long chemin par la Russie. Tous ces ducs-là étaient russiens ; il prend tous ces gens-là à témoin de ce qu'il dit en son traité ; comme aussi il fait toute la ville de Kiovie, qui lui avait donné des guides et des chevaux jusqu'à la première garde des Tartares, et au retour l'avait bien reçu ; de plus, d'autres personnes de Russie par où ils avaient passé en retournant, et auxquelles Bathy avait envoyé des lettres scellées de son sceau, pour leur faire fournir des chevaux, et de tout ce qu'ils auraient besoin pour leur nourriture, et s'ils y manquaient, qu'il les ferait tous mettre à mort ; plusieurs marchands encore de Breslau, de Pologne et d'Autriche, qui, sachant leur voyage en Tartarie, étaient allés avec eux ; d'autres marchands de Constantinople, ^{p.213} qui étaient venus de Tartarie par la Russie, de plusieurs desquels il dit les noms, tant Genevois que Vénitiens, Pisans, d'Acre, et d'ailleurs.

Qu'il peut recevoir le témoignage et l'aveu de tous ces gens-là.

Puis à la fin il donne un avertissement en forme de prière et supplication à tous ceux qui liront son écrit, de n'y rien ôter ni ajouter, et proteste de n'avoir rien écrit que ce qu'il a vu lui-même, ou appris de gens qu'il a cru dignes de foi. Que plusieurs personnes de Pologne,

Relation du voyage en Tartarie

Bohême, Allemagne, Liège, Champagne et autres lieux par où il avait passé, avaient pris plaisir à lire son voyage, et l'avoir par écrit avant qu'il fût tout à fait achevé et corrigé, et qu'il y eût apporté la dernière main, comme il avait fait depuis qu'il s'était trouvé en repos, et de loisir : et pour cela, il les prioit tous de ne trouver pas étrange s'il y avait plusieurs choses en ce dernier écrit plus correctes et autrement qu'au premier qui n'en était qu'une simple ébauche.

@